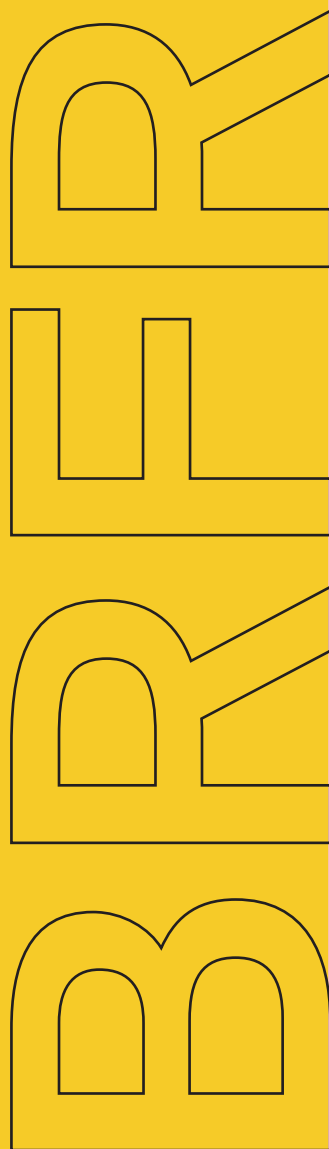


FRER

VILANOVA JEANNERET AU PAYS
DES CLASSES POPULAIRES

Travail de master
Enoncé théorique
Architecture EPFL

Yamina Sam
Lucas Bastos Vieira



Sous la direction du professeur Luca Pattaroni
et le suivi de Valentin Bourdon, que nous remercions pour
les conseils avisés. Nous remercions également Léopold
Lambert, Julie Lang et Sila Karatas Basoglu pour leurs re-
marques précieuses et affûtées, et finalement le Collectif
Cocagne pour les vives discussions et le soutien.



2021, Yamina Sam et Lucas Bastos Vieira

Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative
Commons Attribution (CC BY <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>).
Les contenus provenant de sources externes ne sont pas soumis à la
licence CC BY et leur utilisation nécessite l'autorisation de leurs auteurs.

Avant-propos

Il n'a pas toujours été question d'un projet d'énoncé théorique commun. Le travail présenté ici fut jalonné d'imprévus qui ont constitué le cœur de notre démarche. Le premier d'entre eux fut la révélation de la convergence des questions sous-jacentes à nos intérêts respectifs. Quand l'un s'apprêtait à entamer une recherche sur la construction de l'identité nationale brésilienne au prisme du mouvement moderne, l'autre se préparait à l'étude de la perception des grands ensembles français par ses habitant.e.s. Ce n'est que suite à la suggestion de notre groupe de suivi que la possibilité de combiner ces deux thématiques fut rendue plausible. L'étude comparative de l'habitat en logement de masse entre la France et le Brésil qui suit constitue donc le terrain d'investigation mutuelle de nos interrogations.

Le second imprévu de ce travail fut la place centrale qu'a fini par occuper l'exercice comparatif, qui est de fait devenu le cœur de l'énoncé. Outre le fait de constituer un outil précieux d'analyse contextuelle, il a permis mieux que toute autre démarche de soulever des questions communes et d'élargir le champ de leurs réponses.

La plus grande surprise de ce travail fut toutefois la révélation de nos doutes profonds et refoulés quant à notre potentiel exercice de la profession architecturale. Ce n'est peut-être pas un hasard si le sujet de notre étude implique des stratégies de projets et courants de pensée qui cristallisent des heurts entre les concepteur.rice.s de l'espace et leurs destinataires, parmi les plus commentés dans l'histoire de l'architecture occidentale. Nous sommes convaincu.e.s de la contribution de l'exercice de comparaison dans ces réflexions, dont les implications font finalement l'objet de ce travail.

Sommaire

Avant-propos	05
Introduction	08
P. I	11
1. À qui le droit à la ville ?	12
De l'argent contre un toit	12
« Soigner la ville »	13
Logement, urbanisme et capitalisme	16
2. Des nouveaux fondements	20
Modernisme partout — justice nulle part	20
Un mythe « universel »	21
P. II	25
3. L'intérieur des cartes	26
Les habitant.e.s de la modernité	26
Les adeptes de la comparaison	28
La comparaison dans les études urbaines	31
4. Porter les lunettes de la comparaison	35
Les enjeux de la méthode comparative	35
Le logement de masse comparé	38
FR-BR/BR-FR	41
Comparer le logement de masse - Exercice I	46
Frise historique comparée	48
P. III	55
6. Se loger et habiter	56
Une définition du logement	56
La conception du logement en architecture	57
L'habitation dans l'habitat	60
Deux perspectives de l'habiter	61
7. Prendre l'espace	66
L'habitat comme appropriation	66
<i>To afford</i>	68
Un monde sans objets	69
P. IV	73
8. Vivre en masse	74
Quelques réflexions sur la masse	74
Une masse plurielle	76
Milieux de vie et collectivité	80

9. Subversion de l'espace	84
Pour une nouvelle hybridité	84
À partir de l'intérêt pour l'usage	84
L'appropriation comme résistance	87
Un troisième espace	88
Comparer le logement de masse - Exercice II	90

Catalogue d' <i>architectures vécues</i>	93
--	----

Conclusion	129
------------	-----

Bibliographie et table des illustrations	132
--	-----

Introduction

Le présent travail consiste en une étude comparative entre la France et le Brésil de la dimension vécue du logement de masse en tant que produit de l'idéologie moderne. Nous y explorerons donc la relation qu'entretiennent la planification d'un projet d'architecture et son appropriation par les habitant.e.s, ces.cettes dernie.re.s gardant toujours la place centrale dans le discours.

Le premier chapitre retrace donc l'émergence du logement de masse en tant que programme politique. Il y est question de décrire les contextes des progressives appropriation et intervention de l'Etat moderne dans la problématique du logement, qui s'accompagnent de la construction de l'idéologie propre au modernisme architectural.

Le second chapitre introduit la dimension comparative de l'exercice, en énonçant les potentiels de cette démarche. Il s'agit ici de se confronter aux implications de la comparaison entre un contexte occidental et un contexte s'inscrivant dans le dénommé Sud global. Une histoire de la méthode y est courtement retracée, rassemblant les principaux arguments de ses adeptes, et aboutit à la conclusion de la nécessité d'opter pour un regard comparé dans les études urbaines.

Le second et le troisième chapitres sont entrecoupés de l'un des deux exercices comparatifs auxquels nous nous prêtons dans le travail. Présenté sous la forme d'une frise chronologique, il interroge les différents acteurs structurels à identifier, non seulement pour situer le logement de masse dans le contexte qui a favorisé son émergence, mais aussi pour faire dialoguer deux récits nationaux différents de manière équitable.

Le troisième chapitre décortique les notions de logement, d'habitat et d'appropriation, dans le but de préparer la compréhension du second exercice de comparaison. Ce chapitre se rapproche des protagonistes de l'énoncé, les habitant.e.s, en constituant un bagage théorique qui leur permette de jouer le rôle principal dans les études spatiales.

Le quatrième et dernier chapitre approfondit les concepts précédemment posés pour les appliquer au cas du logement de masse. Il explore la dimension collective de l'habitat, la manière dont elle se construit et les rapports de groupe en jeu dans ce processus. Le chapitre se conclut par quelques réflexions sur les potentialités de l'habitat collectif dans l'organisation de la vie commune, et sur le dépassement de l'architecture par ses habitant.e.s.

Le travail se conclut par un second exercice comparatif, qui a consisté en l'élaboration d'un catalogue de données rendant compte des expériences vécues du logement de masse. Il pose la question des sources à mobiliser pour y rester fidèle, et présente la nécessité de se distancer des outils de représentations spatiales traditionnelles. Sous sa forme, le catalogue permet de témoigner de la pluralité des expériences d'appropriation possibles dans les deux contextes, dont les limites sont ici volontairement brouillées dans le but d'élargir les spectres de compréhension de la problématique.



(1) Conjunto Residencial da Mooca,
SP, 1950, Paulo Antunes Ribeiro
source : chc.fau.usp.br

1. À QUI LE DROIT À LA VILLE ?

2. DES NOUVEAUX FONDEMENTS

« Explicai a vossos filhos o que está sendo feito agora. É sobretudo para eles que se ergue esta cidade síntese, prenúncio de uma revolução fecunda em prosperidade. Eles é que nos hão de julgar amanhã. »

« Expliquez à vos enfants ce qui est fait maintenant. C'est avant tout pour eux que s'élève cette ville de synthèse, signe avant-coureur d'une révolution fructueuse en matière de prospérité. Ce sont eux qui nous jugeront demain. »

Juscelino Kubitschek

1. À qui le droit à la ville ?

De l'argent contre un toit

Dans l'espoir de cerner au mieux les enjeux autour du logement de masse aujourd'hui, il nous paraît important en premier lieu de brièvement retracer comment est-ce que le logement est devenu une commodité et les conséquences entraînées par ce changement. Ce dernier ne s'est pas opéré tout seul, mais a eu lieu sous l'influence d'un large panel de paramètres et acteur.ice.s.

Avant la marchandisation du logement et l'entrée de celui-ci dans le système économique de manière indépendante comme bien échangeable, l'habitation comme le dira Lewis Mumford était « l'union ultime de la domesticité et du travail »¹. En effet, si nous revenons à la période féodale, le paysan était lié à sa terre, ainsi son logement et son travail faisaient partie intégrante du système politique auquel ils étaient attachés.² C'est à partir de la chute du système féodal que des nouvelles formes de travail sont apparues et avec elles des nouvelles formes d'habiter. Karl Marx décrira comme « accumulation primitive » ce moment lorsque les classes plus riches déposséderont les paysan.ne.s de leurs moyens de production, notamment à travers la privatisation des terres : du vol institutionnalisé et de la violence.³ Ainsi la privatisation des ressources et dépossession ont poussé les travailleur.euse.s en direction de la ville, lieu où iels pouvaient vendre leur pouvoir de travail en tant que nouveaux « prolétaires libres, non protégés et sans droit »⁴. C'est dans cette perspective marxiste du capitalisme comme mode de production - qui prend naissance entre le XIIe et XVe siècle pour arriver à maturité pendant le XVIe et le XVIIe, notamment avec l'aide de la nouvelle « bankocracy »⁵ apportée par le colonialisme -, que cette séparation aboutit en l'échange des forces de travail contre le salariat rendant le.la travailleur.euse complètement dépendant.e du capital productif.⁶

Au début du capitalisme commercial, on n'assistait pas encore à une division absolue du travail et du logement. Ce dernier était encore organisé par le travail et pas produit comme marchandise.⁷ Pendant la période d'industrialisation des sociétés européennes,

le foyer et le travail restaient connectés, et dans la métropole du XIX^e siècle la séparation entre les deux était un privilège de classe. Enfin, c'est à partir du XIX^e siècle que peu à peu le lieu domestique a été séparé du monde du travail avec l'apparition du prolétaire industriel. C'est ce sujet même que Engels traitera dans la *Question du Logement* en 1872, en mettant en lumière que l'industrialisation a accentué les nouveaux problèmes de ségrégation dans l'espace métropolitain, nourrissant ainsi l'apparition de « quartiers pauvres » (les *slums*) qui atteindront leur pic à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Ainsi, devant le désastre à venir, au XXe siècle on voit l'apparition et la nécessité du logement social et de nouvelles politiques de « crise ». Ce processus sera bien évidemment influencé par d'autres facteurs encore, l'émergence du capitalisme et la marchandisation du logement n'étant que l'un d'entre eux.

« Soigner la ville »

L'industrialisation, la division du travail et les nouveaux modes de vie influencés par le développement industriel auront un fort impact sur les villes, bouleversant ainsi la quotidienneté. La ville change et fait l'objet de modifications profondes. Ainsi, on repensera de nouvelles formes de spatialités urbaines, notamment au travers de toute une campagne hygiéniste imposée sur ces espaces, changeant alors les modes de vie. Cette envie d'amélioration provient notamment de la (petite) bourgeoisie qui après de fortes épidémies comme celle du choléra, voudra améliorer les conditions de vie des travailleur.euse.s, les accusant d'être les plus grand.e.s vecteur.rice.s de maladie dans la ville.⁸

Dans l'histoire occidentale, des épisodes clefs à partir du milieu du XIXe siècle méritent d'être mis en avant ; pendant cette période l'urbanisme moderne commence à faire son apparition avec la diffusion de la révolution urbaine et industrielle sur les pays européens, aux États-Unis ou encore au Canada. Issus de mouvements migratoires des campagnes

1 Cité par David J. Madden et Peter Marcuse, *In defense of housing: the politics of crisis* (London ; New York: Verso, 2016). p16

2 *Ibid.*

3 Pier Vittorio Aureli et Maria Shéhérazade Giudiciia, « *Familiar Horror: Toward a Critique of Domestic Space* », *Log*, automne 2016.

4 David J. Madden et Peter Marcuse, dans *defense of housing: the politics of crisis* p.16 (London ; New York: Verso, 2016).

5 *Ibid.*

6 Philippe Norel, « L'émergence du capitalisme au prisme de l'histoire globale », *Actuel Marx* 53, n° 1 (2013): 63-75, <http://doi.org/10.3917/amx.053.0063>.

7 Dans les colonies américaines, en échange du travail, les propriétaires fournissaient un lieu où se loger, les relations entre travailleurs et propriétaires allant de « violent exploitation to obligingly friendly ». David J. Madden et Peter Marcuse, *In defense of housing: the politics of crisis* p.17 (London ; New York: Verso, 2016).

8 Olivier Le Goff, « Chapitre II. Confort, société, progrès au xixe siècle », dans *L'invention du confort: Naissance d'une forme sociale* (Lyon: Presses universitaires de Lyon, 2019), 33-45, <http://books.openedition.org/pul/9449>.

vers les villes, de nouveaux et nouvelles arrivant.e.s à la recherche de travail s'agglomèrent aux alentours des villes, dans les faubourgs dans l'ombre des usines, proches de voies ferrées et de canaux. Ces lieux se caractérisent généralement par « l'absence totale ou l'insuffisance notoire des réseaux techniques de base, la congestion des circulations véhiculaires, de même que l'insalubrité des habitations » on verra les mêmes caractéristiques apparaître par la suite dans les pays émergents, dits « en développement ». Face à ces problématiques et aux tensions liées au logement dans les années 1840, il fallait faire quelque chose pour améliorer la condition de vie des classes populaires. C'est ainsi que s'est traduit le glissement de l'art urbain vers l'urbanisme. Il ne s'agissait plus simplement « d'embellir la ville » avec des percées, mais bel et bien de s'allier à l'ingénierie afin de donner plus de qualité aux logements des travailleur.euse.s à travers notamment l'apport technologique des services des villes.⁹ Ceci afin d'éviter des rébellions et assurer la reproduction de la force de travail.

Parmi les premiers tournants de l'urbanisme, toujours dans une tradition de planification monumentale de la ville,¹⁰ on trouve Cerda avec sa proposition pour la ville de Barcelone ou encore la nouvelle organisation de la ville de Paris par Haussmann en 1853. On retient ici que ces projets de nouvelles villes et de nouvelles sociétés ne sont pas dirigés vers les classes populaires ; le nouveau Paris haussmannien n'est rien d'autre que la nouvelle organisation spatiale de la « ville bourgeoise », le nouvel espace type de la sociabilité de cette classe.¹¹ Cette vision monumentale de la ville réapparaît dans l'histoire de l'urbanisme à plusieurs reprises sous différentes formes, dans l'optique d'exhiber du pouvoir et promouvoir une fierté nationale et coloniale. (Afrique et Inde britanniques ou encore plus tard dans les régimes totalitaires tels que ceux de Hitler ou encore Staline).¹² Dans la même période, en 1844 Engels publie son ouvrage *The condition of the working-class in England*, et inaugure toute une série de critiques vouées à nourrir le débat et à améliorer les conditions de vie des classes ouvrières. Autre proposition importante a été celle de la cité-jardin de Howard à la fin du XIX^e siècle, avec notamment son livre *Tomorrow, a peaceful path to real reform*, paru en 1898, où il

élabore sa théorie, développant ainsi le principe des villes satellites afin de soulager les métropoles, tout en proposant un meilleur cadre de vie pour ses nouveaux et nouvelles habitant.e.s. Il s'agit d'une proposition visant à « soigner les maux » de la ville victorienne, où les travailleur.euse.s sont poussé.e.s de la cité vers les périphéries, n'ayant pas d'autre choix que ces banlieues. Ses idées donneront naissance aux différentes propositions de villes satellites pensant aider la ville, mais qui aboutissent en fin de compte à la création de cités dortoirs et des faubourgs.¹³

Par la suite, le XX^e siècle est, on ne peut l'oublier, le moment de l'apparition du fonctionnalisme et du mouvement moderniste. Les protagonistes du mouvement, dont Le Corbusier, proposent de régler le mal par le mal, c'est-à-dire de régler les problèmes de densité de la ville par une nouvelle forme de densité.¹⁴ Ces derniers proposent une solution bien plus radicale, qui dans son essence même ignore la ville et rompt avec l'urbanisme dit « traditionnel ». C'est dans cet engouement que naîtra par exemple la nouvelle Francfort d'Ernst May, projet qui cristallise le rêve des architectes du mouvement moderne : « contrôle de l'urbanisation, construction industrialisée, logement social ». Ou encore, les projets utopiques de Le Corbusier, avec la Ville Radieuse qui exprime le refus total de la ville. Dans le monde d'après-guerre, les architectes trouvent un nouveau terrain d'expérimentation dans la tabula rasa, vide laissé par les guerres. Dans leurs visions ce qui reste de l'ancienne ville ne sont plus que ses monuments et le site est réduit à des données telles que : soleil, verdure, montagne, horizon. Une ville faite de tours et de barres, dont on verra par la suite l'influence certaine dans les grands ensembles.¹⁵ Un exemple vivant de cette vision utopique est construit *ex nihilo* au Brésil en 1960. Brasília, sa nouvelle capitale, imaginée par les architectes Lúcio Costa et Oscar Niemeyer, des représentants du mouvement moderne dans le pays, donne forme au rêve moderniste. Cet urbanisme radical sera par la suite contesté dans les années 1970 en raison de l'échec de ses constructions ; ce sont des lieux où l'on parque les populations, souvent démunies, dans des ensembles d'habitation. Ce qui a engendré toute une stigmatisation de la couche sociale vivant dans ce milieu.¹⁶

9 Gérard Beaudet, « Naissance et développement de l'urbanisme : jalons », dans *Profession urbaniste*, Profession (Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 2014), 11-20, <http://books.openedition.org/pum/280>.

10 Peter Hall, *Cities of tomorrow: an intellectual history of urban planning and design since 1880*, quatrième édition (Hoboken, NJ: Wiley-Blackwell, 2014).

11 Gérard Beaudet, « Naissance et développement de l'urbanisme : jalons », dans *Profession urbaniste*, Profession (Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 2014), 11-20, <http://books.openedition.org/pum/280>.

12 Peter Hall, *Cities of tomorrow: an intellectual history of urban planning and design since 1880*, quatrième édition (Hoboken, NJ: Wiley-Blackwell, 2014).

13 Jean Castex, Jean-Charles Depaule, et Philippe Panerai, *Formes urbaines: de l'îlot à la barre*, Collection Aspects de l'urbanisme (Paris: Dunod, 1977).

14 Peter Hall, *Cities of tomorrow: an intellectual history of urban planning and design since 1880*, quatrième édition (Hoboken, NJ: Wiley-Blackwell, 2014).

15 *Ibid.*

16 Jean Castex, Jean-Charles Depaule, et Philippe Panerai, *Formes urbaines: de l'îlot à la barre*, Collection Aspects de l'urbanisme (Paris: Dunod, 1977).

Aujourd'hui l'urbanisme moderniste génère encore beaucoup de critiques, surtout en vue de son aspect totalitaire, de contrôle et la manière dont la ville était pensée, c'est-à-dire par zones, telle une machine fonctionnelle, capable de maintenir un rythme constant de production.

Logement, urbanisme et capitalisme

Suite à ses remarques à propos de l'analyse de la condition de vie des classes ouvrières en Angleterre, Engels publie en 1872 *La Question du Logement* où il critique cette fois les propositions de la (petite) bourgeoisie vis-à-vis de la « crise du logement » à laquelle les métropoles occidentales font face¹⁷. Il met alors en évidence que la question de la misère et de l'insalubrité des logements ouvriers n'est rien d'autre qu'une conséquence de l'exploitation des classes dans un système capitaliste. Il accuse surtout les tentatives de rendre la classe ouvrière propriétaire comme un moyen de les enchaîner à la propriété et de subordonner les travailleur.euse.s aux capitalistes. Il est important de souligner l'utilisation de la « crise » uniquement lorsque celle-ci vient à toucher aussi la petite bourgeoisie, alors que pour les classes opprimées cette « crise » est un état constant. Il développe aussi des critiques – encore valables aujourd'hui sous le titre de gentrification – sur le développement et renouvellement urbain qui à travers la « valeur artificielle » donnée aux terrains centraux chassent les travailleur.euse.s des centres, qui ne peuvent plus se permettre les loyers toujours en hausse.¹⁸

La question du logement abordée par Engels au XIX^e siècle n'est pas simplement un questionnement du logement en soi, mais une réflexion sur la structure même de la société capitaliste qui renvoie encore aujourd'hui à un problème de classe. Il s'agit dans ce cas de se poser la question vis-à-vis des crises du logement et de l'utilisation de ce terme, comme le proposent David J. Madden et Peter Marcuse :

[C]ela signifie demander à qui et à quoi sert le logement, qui le contrôle, à qui il fournit du pouvoir, qui il oppresse. Cela veut dire questionner la fonction du logement dans le capitalisme néo-libéral mondialisé.¹⁹

Ou encore de se concentrer sur les injustices produites par les « intérêts sociopolitiques propres à l'économie et aux politiques capitalistes du sol urbain. »²⁰ Questionnements primordiaux, car nous voyons encore des schémas similaires aujourd'hui, plus loin encore que ce qu'avait imaginé Engels, plus accrus en taille et intensité. Si l'on prend les exemples de certains pays tels que la Chine, l'Inde, ou une grande partie de l'Afrique, l'Amérique du Sud, le Moyen-Orient ou encore l'Extrême-Orient, on y voit en permanence des nouvelles propositions de projets et le déplacement massif des classes populaires vers les périphéries au nom de la croissance économique, d'événements internationaux ou de la modernisation de l'espace urbain.²¹ Comme solution au problème Engels propose une révolution de la classe prolétaire ; une idée de révolution que Henri Lefebvre actualise en 1968 dans *Le Droit à la Ville*. Il introduit un nouvel acteur politique qui est l'habitant.e de la ville. Cette dernière est selon lui, le.la seul.e capable de faire la révolution à travers une « stratégie urbaine ». Cette nouvelle catégorie proposée pour dépasser celle des prolétaires – qui n'est plus à jour en vue des changements du travail, du développement urbain et surtout n'est plus majoritaire dans les villes occidentales – comprend ainsi tout.e travailleur.euse dans le sens très large du terme, perçu dans la vie sociale de l'espace urbain. Dans ce sens, Lefebvre propose d'aller plus loin que les conflits autour de l'exploitation et de la valeur et introduit une perspective des politiques autour du logement incluant bien plus d'acteur.trice.s. Le logement, la propriété, l'urbain dans l'économie globale mènent une partie du capitalisme global aujourd'hui, ce qui rend le logement encore plus important en tant que lieu de reproduction du système. Ainsi c'est peut-être à partir de ce même lieu qu'un changement social pourrait naître.²²

Revenons maintenant au terme de « crise », si nous prenons comme exemple la crise économique mondiale de 2008 ; qui étaient les personnes concernées par la crise du logement qui s'est suivie ? On diffusera à nouveau dans les médias la « crise du logement », mais il s'agit d'abord de mettre en évidence qu'une crise ne signifie pas que nous n'arrivons pas à loger tout le monde – ceci n'est rien d'autre que le signe d'un système fonctionnant

17 Andy Merrifield, Julien Guazzini, et Xavier Boissel, *Métromarxisme: un conte marxiste de la ville*, trad. par Julien Guazzini. Entremondes, 2019.

18 Friedrich Engels, *La question du logement*, Les éditions sociales, Classiques du marxisme (Paris, 1969), http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_friedrich/question_du_logement/question_du_logement.html.

19 David J. Madden et Peter Marcuse, *In defense of housing: the politics of crisis*, p 9-10. (London ; New York: Verso, 2016).

20 Henrik Gutzon Larsen et al., « Introduction au dossier « Retour sur La question du logement », p. 127. *Espaces et sociétés* 170, n° 3 (2017): 125-32, <https://doi.org/10.3917/esp.170.0125>.

21 *Ibid.*

22 David J. Madden et Peter Marcuse, *In defense of housing: the politics of crisis* (London ; New York: Verso, 2016).

comme il se doit — dans ce sens David J. Madden et Peter Marcuse parlent de crise du logement lorsque:

[L]e nombre logements inadéquats ou inabordables sont anormaux, un écart temporaire par rapport à une norme qui fonctionne bien.²³

La crise dont est il question ici touche la classe moyenne en plus de la classe populaire. Ainsi, ce phénomène est naturel et fait partie intégrante du système spatial capitaliste — la production de logements n'est pas là pour loger les masses populaires, mais pour être distribuée de manière à enrichir les plus fortuné.e.s. La notion de crise du logement est bel et bien critiquée pour son utilisation et instrumentalisation politique, mais n'est pas non plus à bannir de notre vocabulaire, elle peut au contraire être utilisée pour appuyer les incohérences du système actuel et son inviabilité.²⁴

David Harvey, dans *The Right to the City*, nous propose d'aller plus loin encore dans la réflexion du logement et de l'espace urbain en introduisant la notion d'« accumulation par dépossession », en s'appuyant sur les écrits de Henri Lefebvre, qui insiste que s'il doit y avoir une révolution, celle-ci sera avant tout urbaine. Il actualise alors les propos de ce dernier : le droit à la ville est plus qu'une liberté individuelle à l'accès aux ressources urbaines, mais un droit de nous changer en changeant l'espace autour de nous, des villes. De plus, ce droit n'est pas simplement individuel, mais commun, car l'opération de transformation des milieux urbains se fait au travers de forces d'actions collectives. Des liens forts entre capitalisme et urbanisme existent, on le sait, notamment à travers l'exemple de la crise du logement, la notion d'« accumulation par dépossession » nous permet alors souligner comment l'urbanisation a toujours été un phénomène de classe liée à un surplus de capital, de main-d'œuvre et de produits dans certains lieux et contrôlée par une petite élite. Cette démarche est ce même processus de déplacement des masses populaires qu'il désigne comme le noyau de l'urbanisation capitaliste.

Enfin, nous retiendrons ici que l'urbanisation a toujours pris le rôle d'absorber le surplus de capital, générant au passage une « destruction créative » violente,

dépossédant les masses du droit à la ville, et qu'historiquement et périodiquement, le croisement de ces facteurs aboutit à la révolte, portant une demande théoriquement simple : un meilleur contrôle démocratique sur la production et l'utilisation de ce surplus.²⁵

²⁵ David Harvey, *The right to the city*. *International Journal of Urban and Regional Research*, n° 27 (2003): 939-941. <https://doi.org/10.1111/j.0309-1317.2003.00492.x>

²⁴ Ibid.

²³ Ibid. p.11

2. Des nouveaux fondements

Modernisme partout – justice nulle part

Les métropoles de la première moitié du XX^e siècle ont été marquées par le chaos laissé par l'industrialisation, c'est cette problématique que le mouvement moderne essaiera de régler. Ainsi, cette période sera marquée par le rationalisme, le fonctionnalisme, la production en masse, et l'espoir dans la production industrielle pour parvenir à un monde meilleur, à un « homme moderne » émancipé grâce à la machine. Ce mouvement est né dans un contexte d'avancées technologiques de la fin du XIX^e siècle, résultant en une nouvelle approche technologique de la production architecturale avec l'introduction par exemple des constructions en acier et l'arrivée du béton armé, ou encore l'avènement de nouveaux matériaux et équipements à l'intérieur des habitations; tout un nouveau monde technologique pénètre alors les intérieurs et change les modes de vie. C'est dans ce même contexte d'inventions qu'apparaissent des nouvelles formes d'habitat, telles que la « villa moderne » ou encore le logement social, toutes ces nouvelles manières d'habiter mettant l'accent mis sur l'hygiène et une nouvelle esthétique « épurée ».¹

Comme discuté précédemment, les logements sont des produits politiques en vue des acteurs qu'ils concernent et mettent en concurrence. Le modernisme pendant son apogée instrumentalise les crises du logement au courant du siècle afin d'étendre ses théories sur le globe, selon le mythe d'un nouvel ordre utopique de la société moderne en devenir. L'apogée de cette vision peut être observée notamment dans la ville de Brasilia, où s'accomplit le rêve de la tabula rasa, du plan libre, des pilotis, des unités d'habitation faites de barres, de l'axe monumental et des autoroutes. La ville elle-même ne fonctionne que dans son espace et dans son temps, dans une brèche irréaliste de l'histoire, c'est-à-dire dans un territoire sans passé et sans futur. La ville devient alors le point final de cette pensée. Aujourd'hui ces théories sont complètement rattrapées par la réalité et le développement des villes telles que Brasilia, dont la croissance, les inégalités sociales, les problèmes de circulation et de distances prouvent l'impossibilité du mythe

moderniste, qui *in fine* ne se suffisait qu'à lui-même.²

Face à la pénurie de logements dans les métropoles, ce n'est pas seulement au Brésil ou en France, mais un peu partout sur le globe suite aux guerres, aux crises ou croissances urbaines, qu'on verra l'utilisation des méthodes de construction en série avec les idéaux modernes appliqués dans les constructions de logements. Ceci dans une sorte de folie du nombre, car il faut se rappeler que pour que ces constructions soient rentables, il en faut beaucoup.³ La production de logement (social) ainsi toujours instrumentalisée pendant ce siècle est complètement aliénée par le mode de production capitaliste et le modernisme. Ce dernier cherche alors non seulement à répondre à l'agenda des groupes politiques, mais aussi aux vœux des architectes de l'avant-garde qui recherchaient une révolution sociale à travers l'architecture.

Un mythe « universel »

Le mouvement moderne s'inscrit dans le projet de la modernité qui a comme fondement, hérité en partie des Lumières, la notion de progrès au travers du développement des arts, de la technique, des connaissances et de la liberté: un mythe téléologique et universel. C'est par le biais de ses *métarécits* propres pseudo-universel que la pensée moderne se prononcera. Il y a dans ce sens une différence avec les autres mythes fondateurs des différentes sociétés, car ceux-ci se sont créés à partir d'un acte originel fondateur situé dans le passé et qui concernait un groupe social à l'intérieur d'une localité, tandis que le mythe moderne se projette dans le futur et de manière universelle, colonisant ainsi toutes les cultures.⁴ Dans l'architecture, les idéologies promues par le mouvement moderne sont d'une part d'ordre social, dans le sens de la construction des espaces, avec une forte attention sur l'économie des moyens; d'autre part esthétique, en lien avec les arts visuels et la recherche d'une cohérence des formes et techniques employées. On voit alors certaines ambivalences chez les protagonistes du mouvement avec d'un côté

2 Piquebandeira. Habitação Social - Projetos de um Brasil. *Épisode 5 - Brasília I Ceilândia*. Vimeo video, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

3 Cité de l'architecture et du patrimoine. L'innovation constructive et la généalogie du logement de masse à l'aube des Trente Glorieuses, Youtube video, 1:58:17. 06.06.2018. <https://www.youtube.com/watch?v=VI98ZNU-ZSs>

1 Gérard Monnier, « Les débuts de l'architecture du xxe siècle(1890-1914) », vol. 2e éd., 3112 vol., Que sais-je ? (Paris cedex 14: Presses Universitaires de France, 2000), 26-45, <https://www.cairn.info/l-architecture-du-xxe-siecle--9782130507598-p-26.htm>.

4 Jean-Baptiste Amadieu, « Le grand récit émancipateur chez Lyotard, entre validité et invalidation », dans *Les Sources au coeur de l'épistémologie historique et littéraire*, par Jean-Marc Joubert, François Ploton-Nicollet, et Mădălina Vârtejanu-Joubert, Études et rencontres de l'École des chartes 48 (Éditions de l'École nationale des chartes, 2016), 219-29, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01425230>.

l'accent sur l'utilité et le fonctionnalisme et de l'autre la recherche de la bonne forme et d'un style international.⁵ Parmi les doctrines modernistes, on trouve notamment celles de Le Corbusier et ses « cinq points de l'architecture nouvelle » qui annoncent une rupture radicale avec « l'architecture ancienne ». Gérard Monnier nous propose de résumer en trois périodes la construction de cette nouvelle architecture :

[N]égation de l'art considéré comme un phénomène émotionnel, individuel et isolé à la façon romantique ; création « utilitaire » avec le secret espoir que le produit sera finalement considéré comme une œuvre d'art ; création consciente et volontaire d'une architecture qui exerce une activité artistique dans sur une base objective et scientifique préparée. Cette architecture relèvera le niveau de vie général.⁶

L'architecture moderniste a servi, nous le répétons, plusieurs groupes aux différentes idéologies politiques, souvent radicales, qui cherchaient à remodeler la société et la sauver de ses maux conséquents du mode de production capitaliste. Ceci toujours derrière des « intérêts sociaux », par exemple dans le *Manifeste* constructiviste, où apparaît le concept de « condensateur social » en tant que nouvelle machine à transformer l'homme. La même analogie à la machine sera utilisée par Le Corbusier avec « la machine à habiter ». Ce que ces groupes ont en commun, c'est la lecture du problème de la métropole, lieu chaotique et pas fonctionnel, victime de l'industrialisation, à laquelle il faut apporter un « remède » inspiré du machinisme. Enfin, ces avant-gardes se sont munies de la force des mouvances internationales, comme par exemple les CIAM afin de s'unir en un front de manifestes, publications, expositions, conventions afin d'atteindre leur agenda politique.⁷ C'est au cours d'un de ces congrès, en 1933, que la charte verra le jour. La ville y est pensée en tant que machine, dont les fonctions sont précisément établies et où les activités humaines sont isolées et réduites à des fonctions élémentaires : travailler, se loger, se détendre, circuler. Il nous paraît encore important de souligner que tout ce qui est mis en avant dans ces propos tient de l'amélioration de l'aménagement des espaces urbains, dans le but d'améliorer les conditions de vie des habitant.e.s, et ce sans changer le rapport ouvrier - travail/capital. Il n'y a dans ce sens pas de

questionnement ou d'appel à une révolution pour un nouveau système. Et qu'à aucun moment il ne s'agit d'une démarche démocratique, ce texte ne fait pas appel à une population qui s'émancipe, mais une population qui suit les consignes des spécialistes, des architectes dans un régime technocrate.⁸

Qu'en est-il de la diffusion de cette doctrine dans le monde et comment a-t-elle été étudiée ? Viviana d'Auria et Hannah le Roux nous donnent des pistes de réflexion.⁹ Certaines études se sont concentrées sur la diffusion de modèles architecturaux et urbains sur le globe sans tenir compte des possibles autres conditions de chaque lieu ainsi que de leurs contextes géographiques et culturels. Ces études ont notamment servi à enrichir la théorie occidentale en analysant les modifications et les contestations des habitant.e.s, cependant en ne situant l'origine du modernisme qu'en Occident, ce qui la possibilité d'une lecture de différents modernismes. Dans les pays du Sud, on parlera notamment d'un nouveau style permettant l'émancipation du style colonial, ce qui permettrait ainsi de se forger une nouvelle identité nationale sur les principes du modernisme, donnant ainsi au mouvement encore une fois son aura « universelle » et adaptable à chaque contexte. Cette diffusion et « disponibilité du modernisme » est aujourd'hui contestée par l'historiographie ou encore par les usagers. Ces critiques se feront sur les transferts de modèles effectués pendant et après les dominations coloniales. De plus, les théories postcoloniales ont aussi fortement critiqué l'aspect développementaliste des projets « dans l'élaboration de cultures et d'économies postcoloniales qui ont fini par reproduire les différences et les dépendances caractéristiques du colonialisme. »¹⁰ Enfin, il s'agit de mettre l'accent sur d'autres modernités et de décoloniser autant que possible l'histoire de l'architecture, en ouvrant la voie sur une autre lecture en dehors du locus du modernisme occidental afin de l'incorporer dans des thèmes plus larges de modernité ou modernisation.¹¹ Cette critique peut aussi être mise en avant à travers l'étude des usages et pratiques des bâtiments. En concentrant notre regard sur l'appropriation de ces derniers et leurs changements au gré du temps. Un processus qui sera très différent selon les localités et besoins de chaque période et communauté.¹²

5 Gérard Monnier, « Une modernité internationale (1918-1940) », vol. 2e éd., 3112 vol., Que sais-je ? (Paris cedex 14: Presses Universitaires de France, 2000), 46-73, <https://www.cairn.info/l-architecture-du-xxe-siecle-9782130507598-p-46.htm>.

6 El Lissitzky, *Neues Bauen in der Welt I*, Vienne, 1930, cité dans Gérard Monnier, « Les débuts de l'architecture du xxe siècle (1890-1914) », vol. 2e éd., 3112 vol., Que sais-je ? (Paris cedex 14: Presses Universitaires de France, 2000), 26-45, <https://www.cairn.info/l-architecture-du-xxe-siecle-9782130507598-p-26.htm>.

7 James Holston, *The modernist city: an anthropological critique of Brasilia* (Chicago: University of Chicago Press, 1989).

8 Géraldine Brausch, « La Charte d'Athènes. Lecture collective d'un classique de la pensée urbaine », *Dérivations : pour le Débat Urbain*, n°3 (septembre 2016), <https://orbi.uliege.be/handle/2268/227386>.

9 Viviana d'Auria et Hannah le Roux, « Quand la vie prend le dessus : les interactions entre l'utopie bâtie et l'habiter », *CLARA* 4, n° 1 (2017): 9-28, <https://doi.org/10.3917/clara.004.0009>.

10 *Ibid.* p.12

11 Mark Crinson, « Imperial Modernism », dans *Architecture and Urbanism in the British Empire*, éd. par G. A. Bremner (Oxford, UK: Oxford University Press, 2016), 198-238, <https://global.oup.com/academic/product/architecture-and-urbanism-in-the-british-empire-9780198713326?c=gb&lang=en&#>.

12 Viviana d'Auria et Hannah le Roux, « Quand la vie prend le dessus : les interactions entre l'utopie bâtie et l'habiter », *CLARA* 4, n° 1 (2017): 9-28, <https://doi.org/10.3917/clara.004.0009>.



(2) Pedregulho Rio 1952 Affonso Eduardo Reidy x Le Brasília Marseille 1967
 Fernand Boukobza
 Source : hiddenarchitecture

3. L'INTÉRIEUR DES CARTES

4. PORTER LES LUNETTES DE LA COMPARAISON

« These are just some small bits of a very entangled story. The earth and the heavens are connected in oh so many ways. »

« Voilà juste quelques petits brins d'une histoire très enchevêtrée. La terre et les cieux sont connectés, oh, de tant de manières. »

Karen Barad

3. L'intérieur des cartes

Les habitant.e.s de la modernité

Nous l'avons commenté plus haut, l'industrialisation massive des sociétés européennes et anglo-saxonnes, la destruction causée par les guerres et les vagues migratoires caractéristiques des deux derniers siècles ont projeté la construction de logement à une échelle jusqu'alors jamais confrontée. On assiste à une intervention progressivement massive des Etats dans la gestion de ce qu'ils ont défini comme une crise. Les solutions mises en place, traduisant les idéaux rationnels de la modernité, forcent l'émergence de nouvelles manières d'habiter en réponse à un effacement de repères, auquel l'échelle et la fréquence des constructions ont une part de responsabilité indéniable.¹ Notre travail consistera donc à se déplacer de l'autre côté de l'échiquier, à descendre définitivement de la pyramide pour demeurer du côté de ceux.celles qui ont dû suivre ces changements abrupts qui leur étaient consacrés. Mieux que quiconque, Paul-Henry Chombart-de-Lauwe, dans sa *Fin des Villes*, met le doigt sur les dissonances entre les différent.e.s acteur.rice.s du logement de masse :

L'ingénieur qui impose les pratiques de travail dans une usine nouvelle, l'architecte qui construit des tours dans lesquelles les habitants vont être amenés à modifier leur comportement [...] ne se rendent pas compte des modèles qu'ils imposent et peuvent croire très sincèrement qu'ils pratiquent leur métier en toute honnêteté. En fait, ils n'ont pas pris conscience des processus de manipulation dans lesquels ils sont impliqués et dont ils sont les agents inconscients. Il n'en résulte pas moins que l'imposition d'une idéologie dans ces conditions est d'autant plus efficace que les acteurs des deux côtés ne s'en rendent pas compte. Il en résulte des discordances latentes dans la vie quotidienne entre les responsables qui sont au pouvoir et l'ensemble des habitants des villes qui en ressentent une impression de malaise qu'ils n'arrivent pas à définir.²

L'habitat en logement de masse est façonné par les discordances auxquelles Chombart-de-Lauwe fait référence. Il est de ce fait primordial de garder à l'esprit les allers-retours dialectiques entre planification et habitat, qui nous rappellent non seulement qu'un logement ne sera jamais habité exactement tel qu'il a été

conçu, mais aussi qu'il est dangereux de sous-estimer le pouvoir intrinsèque du geste architectural. Une attention particulière doit être portée aux contradictions systématiques entre le projet et son appropriation, car elles seules permettent de mettre en lumière les dynamiques sociales et les rapports de pouvoir en jeu dans les espaces du logement de masse.³ Ces contradictions permettent de comprendre la dimension transformatrice et adaptative de la vie quotidienne, et de voir que cette dernière se situe à l'intersection des flux entre les différentes strates sociales. L'effort créatif, la réactivité et les relations de groupe qui façonnent la vie quotidienne ne se comprennent en effet que dans leur interaction avec des rapports de domination, dont ils sont le contrepied.^{4,5} Il n'est aujourd'hui plus nécessaire de découvrir les preuves que l'espace est non seulement le théâtre, mais aussi le support des dynamiques sociales. Constamment modelé par ses acteur.rice.s et ses planificateur.rice.s, il s'inscrit dans le contexte socio-économique qui lui donne sa forme.

Étant donné l'hégémonie actuelle d'un système économique néolibéral et mondialisé, chacun de ces contextes contient à présent des marques plus ou moins apparentes de tous les autres en lui, des marques qui contribuent à lui donner sa spatialité propre.⁶ Dans un article court, dense et cinglant, Karen Barad, physicienne quantique et mère du réalisme agenciel, parvient à rendre compte du caractère *enchevêtré* de toute matière et tout discours en s'appuyant sur l'exemple de l'image symbolique et la réalité matérielle du champignon dans sa relation avec les explosions atomiques du siècle dernier. Elle conclut ses réflexions par les quelques phrases suivantes :

Tous [les] phénomènes matériels-discursifs sont constitués les uns par les autres, chacun selon des enchevêtrements spécifiques. Ce n'est pas une simple question de choses connectées à toutes les échelles. Au contraire, la matière elle-même, dans sa matérialité, est différenciellement constituée comme implosion/explosion : une superposition de toutes les histoires possibles constituant chacun de ses brins. La substance même du monde est une question de politique. La matière est non seulement politique de haut en bas, mais aussi à l'intérieur des matières qu'elle inclut. Une géopolitique planétaire à l'intérieur d'un simple morceau — une étrange topologie, une implosion/explosion : en la matière, ce n'est pas rien.⁷

1 Paul-Henry Chombart de Lauwe, *La fin des villes, Mythe ou réalité*, Calmann-Lévy, 1982, p. 23.

2 *Ibid.*, p.23.

3 Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture: une théorie postcoloniale*, Paris: Payot, 2007, p. 65.

4 Paul-Henry Chombart de Lauwe, *La fin des villes, Mythe ou réalité*, Calmann-Lévy, 1982, p. 29.

5 Jennifer Robinson, *Ordinary Cities: Between Modernity and Development*, Psychology Press, 2006.

6 John Law, *And If the Global Were Small and Noncoherent? Method, Complexity, and the Baroque, Environment and Planning D: Society and Space* 22, (2004), p. 13, <https://doi.org/10.1068/d316t>.

7 Karen Barad, *La grandeur de l'infinitésimal. Nuages de champignons, écologies du néant, et topologies étranges de l'espace-temps matérialisant*, trad. par Frédéric Neyrat, *Multitudes* 65, n° 4 (2016): 64-74, <https://doi.org/10.3917/mult.065.0064>, p. 74.

8 Patrick Le Galès, Lionel Francou, et Sarah Van Hollebeke, *Penser les transformations par la comparaison. Action publique, villes et instruments, Émulations: Revue des jeunes chercheuses et chercheurs en sciences sociales*, Presses universitaires de Louvain, 2018, p. 12. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02101545>

9 Jennifer Robinson, *Ordinary Cities: Between Modernity and Development* (Psychology Press, 2006).

10 Élise Julien, *Le comparatisme en histoire. Rappels historiographiques et approches méthodologiques*, *Hypothèses* 8, 2005. p. 192, <https://doi.org/10.3917/hyp.041.0191>.

Il paraît par conséquent délicat, voire impossible, dans les histoires enchevêtrées du monde, de ne se contenter que d'un seul cas de figure pour observer l'habitat en logement de masse, car ce dernier resterait largement inexplicable sans une mise en relation avec d'autres. Cette remarque est d'autant plus valable que la place qu'occupe l'État dans les processus d'urbanisation subit depuis quelques décennies des mutations profondes, qui nécessitent de repenser les outils de compréhension spatiale qui aujourd'hui dépendent encore fortement du modèle de l'État-nation.⁸ Le regard adopté sera donc un regard croisé, comparatif, entre les deux contextes nationaux de la France et du Brésil, qui présentent chacun une histoire propre du logement de masse, ces histoires s'inscrivant à leur tour dans un réseau global. La méthode est majoritairement inspirée des *Villes Ordinaires* que décrit Jennifer Robinson, à savoir que les deux cas de figure mis en dialogue doivent être considérés comme hiérarchiquement égaux quant à la connaissance qu'ils permettent d'obtenir.⁹ La cumulation de points de vue propre à l'acte de comparaison permet de rendre compte de savoirs et pratiques dont l'urbanité n'est plus géographiquement exclusive. La mise en dialogue permet aux contextes intervenants de se décrire mutuellement dans un but heuristique, en alimentant une théorie commune qui ne se contente pas d'enclorre des définitions, mais qui ouvre la voie à des circulations et des discussions insoupçonnées.¹⁰

Les adeptes de la comparaison

Les moyens et fins que sous-tendent les études comparatives ont une longue histoire, dont il convient dans un premier temps de brièvement retracer le cheminement, et ce afin de reconstituer les différents argumentaires qui ont justifié leur emploi. Nous nous attarderons pour ce faire courtement du côté des nombreuses disciplines qui en font usage, avant d'aboutir au domaine des études urbaines.

En Europe occidentale, le souci de la comparaison trouve racine dans les guerres de religion et l'expansionnisme colonial, moments où des cultures de plus en plus différentes entrent en confrontation. Face à la place prépondérante que se met à occuper la figure

de l'étranger, émerge progressivement à partir du XVIII^e siècle la discipline de l'anthropologie.¹¹ Parallèle et complémentaire à la construction du mythe de la modernité occidentale et des États modernes, l'effort comparatiste traduit alors la volonté de mesurer l'avancement civilisationnel et scientifique de sa propre société.¹² Les sociétés considérées comme étrangères sont alors auscultées à travers les lunettes du progrès — n'oublions pas le contexte d'industrialisation croissante —, de l'évolutionnisme et de la Raison des Lumières, et la discrédence observée leur sert d'indicateur de leur propre stade d'avancement. Cette instrumentalisation de la comparaison a notamment favorisé, entre les XIX^e et XX^e siècles, la construction des récits nationaux¹³, qui s'écrivent forcément en prenant le contrepied les uns des autres, car ce sont en effet les spécificités qui ressortent de la procédure comparative qui permettent de légitimer les qualités propres à son pays, tout en constatant ce qui a échoué ailleurs.¹⁴

C'est dans ce contexte de « découvertes » et de construction des mythes nationaux que la comparaison commence à acquérir une crédibilité académique. Il est des disciplines où son recours est certes inhérent, mais il en est d'autres où l'usage de la comparaison en fait une forme spécifique de ladite discipline. C'est le cas de la littérature comparée, la plus ancienne discipline institutionnalisée à comporter la mention de comparaison. La littérature comparée a été au cours de son histoire vectrice de nombreuses questions et expérimentations sur l'emploi de la comparaison, car sa pratique requiert la transversalité de savoirs issus de nombreuses autres disciplines, ce qui en fait un pont entre les sciences sociales.¹⁵ Nous observerons d'ailleurs plus loin que les protagonistes de la littérature comparée de ces dernières décennies sont à l'origine de reconceptualisations épistémologiques nécessaires aux études urbaines. Les buts qui motivent l'emploi de la comparaison ont ainsi été constamment redéfinis à mesure que le nombre de disciplines impliquées a augmenté. Un souffle nouveau porté par l'émergence de la sociologie moderne au début du siècle dernier, notamment à travers la paire antagonique de Durkheim et Weber, a commencé à poser la grande question de la viabilité d'un modèle d'explication

11 Laure-Hélène Planchet, Philippe Descola, *La naissance de l'anthropologie sociale et culturelle, Les Cours du Collège de France: Qu'est-ce que comparer ?* France Culture, s. d., 2020.

12 Frédéric Keck, *Les théories de la magie dans les traditions anthropologiques anglaise et française, Methodos*, n° 2, avril 2002, <https://doi.org/10.4000/methodos.90>.

13 Emmanuelle Valette, *Entre histoire et anthropologie, éloge du comparatisme: Marcel Detienne, Comparer l'incomparable. Oser expérimenter et construire (2009), Écrire l'histoire*, n° 7, octobre 2011: 95-98. <https://doi.org/10.4000/elh.405>.

14 Christophe Charle, *Histoire globale, histoire nationale ? Comment réconcilier recherche et pédagogie, Le Débat* 175, n° 3, 2013, p. 61, <https://doi.org/10.3917/deba.175.0060>.

15 Victoire Feuillebois, *Qu'est-ce que la littérature comparée ? Séminaire doctorants et jeunes chercheurs de l'équipes Transpositions*, CIELAM Aix-Marseille, janvier 2014.

universel ou totalisant du monde, ainsi qu'à interroger la pertinence des études monographiques.¹⁶

Il reste toutefois que jusqu'à la fin du siècle dernier les controverses autour du recours à la comparaison dans la recherche ont été jugées très délicates, et leur champ de référence ne s'est guère étendu plus loin que l'Occident. De plus, en Europe, la peur croissante des courants de pensée culturalistes en vigueur outre-Atlantique dès les années 1930 a contribué à freiner l'usage de la comparaison, laquelle a précisément en partie recours à des justifications d'ordre culturel.¹⁷

C'est pourquoi le renouveau que nous pouvons aujourd'hui constater dans l'usage de la comparaison, ainsi que la stimulante évolution de ses potentiels, nous vient du monde anglo-saxon, et plus particulièrement des États-Unis. Ce réveil s'inscrit dans le tournant culturaliste qui s'y opère dès le début des années 1970, dans la continuité des courants philosophiques post-structuralistes et d'un intérêt renaissant pour la théorie marxiste¹⁸. L'intérêt renouvelé pour la comparaison accompagne l'émergence des *cultural—, postcolonial —, subaltern studies* et de la *queer theory*, autant de courants de pensée qui requièrent une rupture avec le système de valeurs occidentalocentrées et de son spectre de vision normative, dans le but que leurs adeptes puissent prendre possession de leur histoire et leur discours. Cet intérêt se manifeste à nouveau en premier lieu dans le domaine de la littérature comparée, qui montre une fois encore le caractère transversal des connaissances qu'elle mobilise pour s'exercer. Il n'est à ce propos pas anodin, lorsqu'on pensera à des Homi Bhabha, Judith Butler ou Gayatri Chakravorty Spivak de relever que de nombreux enseignants de ces théories sont à l'origine professeurs de littérature comparée.¹⁹ Une reconceptualisation de la méthode comparative demande avant tout que les catégories de comparaison, de même que les attentes soient repensées :

[Gayatri Chakravorty Spivak] appelait au développement d'une « nouvelle littérature comparée » [...] animée d'un engagement éthique et politique consistant à défendre et à protéger, dans sa pratique de recherche et d'enseignement, la diversité des langues, des littératures et des points de vue, de plus en plus marginalisés par le marché mondial de l'édition [...] [Une] nouvelle littérature comparée inséparable,

en d'autres termes, d'une conscience de la pratique artistique et littéraire comme pratique politique, comme partie prenante dans un réseau de relations de pouvoir dont l'élucidation, partie intégrante de l'analyse esthétique, relève d'une « épistémologie de la domination ».²⁰

Cette mise en lumière des rapports de domination et des relations entre les contextes de création artistique, permet également de se distancer d'une approche binaire de la comparaison, qui implique qu'elle ne puisse être effectuée uniquement en termes de différences et de similarités. Elle permet au contraire de rendre compte d'une *hybridation* bhabhaienne des sujets, des dynamiques propres à un contexte, mais indissociables de celles d'un autre. On pensera par exemple à l'exercice auquel Edward Said s'est prêté, dans son essai *Culture et Impérialisme*, de montrer les liens entre l'écriture de certaines œuvres majeures de la littérature anglaise et l'expérience coloniale britannique, révélant ainsi des relations dialectiques sans lesquelles la production artistique n'est pas entièrement compréhensible.²¹ Il est indéniable que le recours à une méthode comparative permet dans la recherche d'ajouter une couche de profondeur en reliant les cas particuliers à un réseau de relations globales, tout en observant leur mise en forme spécifique à un contexte donné.

La comparaison dans les études urbaines

Qu'en est-il à présent de l'usage d'une méthode comparative dans les études urbaines ? Ces dernières ont elles aussi été récemment emportées par le courant des *subaltern studies*. Même si la comparaison dans les études urbaines reste encore timide, elle commence à se faire une place nouvelle au tournant du XXI^e siècle, avec le travail d'urbanistes postcoloniaux tels que Jennifer Robinson, Abdoumalik Simone ou encore Ananya Roy. Les recherches de la première sont fondamentales pour comprendre la nécessité d'opter pour un regard comparatif dans les études urbaines, ainsi que pour se constituer une méthode. Dans son ouvrage *Ordinary Cities*, qu'elle introduit par un plaidoyer pour des études urbaines qui soient

16 Élise Julien, *Le comparatisme en histoire. Rappels historiographiques et approches méthodologiques*, *Hypothèses* 8, n° 1 2005, pp. 192-195, <https://doi.org/10.3917/hyp.041.0191>.

17 Danielle Perrot-Corpet, *Affinité de la littérature et du comparatisme au prisme de la théorie queer : à propos de la « vertu » foucauldienne selon Judith Butler*, *TRANS-*, juillet 2018, pp. 1-2 <https://doi.org/10.4000/trans.1818>.

18 *Ibid.* pp. 2-3.

19 *Ibid.* pp. 2-3.

20 *Ibid.* p. 2.

21 Edward W. Said et Paul Chemla, *Culture et impérialisme*, Paris: Fayard Le Monde Diplomatique, 2008.

libérées de la conception occidentale de la modernité, Jennifer Robinson met le doigt notamment sur la place encore éminente qu'occupe l'École de Chicago dans les théories urbaines. Loin de réclamer l'abandon total de son héritage, elle rappelle que l'école de sociologie a construit ses méthodes d'analyse en s'appuyant sur le mythe occidental de la modernité, et qu'il est problématique de reposer la construction de ses connaissances sur des fondements inhéremment biaisés.²²

Ce n'est aujourd'hui un secret pour personne que pour se légitimer, le monde moderne a eu besoin de prendre le contrepied de tout ce qu'il a jugé comme lui étant extérieur, en le définissant comme primitif. Pour exister, la modernité occidentale requiert cet au-delà en comparaison duquel elle peut prouver sa réalité, et qui se retrouve par conséquent omniprésent. Les limites entre le « nous » intérieur et le « eux » extérieur sont rendues floues par leur constitution mutuelle, car la modernité se définit bel et bien par ce qui lui est contraire.^{23,24} Pour Robinson, le problème ne réside pas dans la définition de la modernité, mais plutôt dans le fait que les valeurs qui lui sont attribuées dépendent d'un système de référence uniquement européen ou occidental. Le risque encouru est de caractériser tout ce qui échappe à ce spectre de références comme profondément embourbé, tribal et contraire à la liberté individuelle.²⁵ Il en va de même pour les critères qui sont retenus pour étudier les villes, d'autant plus que l'École de Chicago a contribué à leur forger leur rôle de berceau de la modernité occidentale.²⁶ Cette compréhension de l'espace urbain par le biais d'un référentiel strictement occidental implique l'usage d'une méthode comparative dont le but ne peut être que de mesurer l'avancement d'une ville par rapport à celles qui sont déjà avancées, selon des critères d'industrialisation et de développement économique, et de fait de servir toute doctrine développementaliste. Cela implique également que les enjeux dont une ville fait l'objet sont toujours analysés selon des catégories d'étude propres aux villes modèles, ce qui empêche toute ville y échappant de répondre à la définition de la modernité, quand bien même elle en porterait les valeurs morales de dynamisme et de créativité.²⁷ Nous ne manquerons d'ailleurs pas de retenir que l'École de Chicago a fondé toute une théorie urbaine sur la seule la ville de Chicago.²⁸

Bien qu'on ne puisse pas retirer le mérite à certains penseurs de l'École de Chicago comme Louis Wirth d'avoir promu l'usage de la comparaison, la tendance s'est toujours située du côté de la recherche d'un modèle d'ensemble qui pourrait servir à expliquer chaque cas particulier selon un système de référence localisé. Et si dans un premier temps cette quête d'universalité a sous-tendu le projet de la modernité occidentale, elle subit un tournant dans le courant des années 1970, avec l'intérêt renouvelé pour les études marxistes qui coïncide avec les échafaudages du néolibéralisme et la mondialisation avérée de l'industrialisation et l'urbanisation. On assiste donc alors à l'émergence de figures intellectuelles comme Henri Lefebvre ou David Harvey, qui mettent en lumière le caractère global des processus d'urbanisation, sous l'influence du système économique capitaliste. Cependant, comme le rappelle Patrick Le Galès :

Leur force réside dans l'analyse de processus d'urbanisation capitaliste. Mais la limite de cet outil intellectuel puissant est dans l'absence de prise en compte des trajectoires des villes et des métropoles et des facteurs qui ne rentrent pas dans le modèle. La comparaison ne devrait pas seulement servir à mettre en évidence des convergences.²⁹

Il y a donc un équilibre à composer entre le caractère global des enjeux de chaque ville et leurs trajectoires spécifiques. L'attention doit être portée à ne pas réduire l'étude à un modèle généralisant, ni à l'enfermer dans un regard au cas par cas où la discussion deviendrait impossible. L'espace s'inscrit dans une multiplicité d'échelles de relations, dans des réseaux sans cesse changeants, des *agencements* de lignes et de vitesses, qui requièrent de fondamentalement repenser les catégories d'analyses.³⁰

C'est précisément ce que Jennifer Robinson et ses co-représentant.e.s dans le champ des études urbaines postcoloniales invitent à faire. Partant du principe qu'il faut se défaire des spectres d'analyses hérités d'une vision purement occidentalocentrée, et qu'il faut abandonner les méthodes comparatives qui placent une ville au-dessus d'une autre, les concepts et les méthodes sont à redéfinir.³¹ Comme point de départ, Robinson nous propose son concept des villes ordinaires, qui implique de sortir du référentiel euro-

22 Jennifer Robinson, *Ordinary Cities: Between Modernity and Development*, Psychology Press, 2006, pp. 21-27.

23 Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture: une théorie postcoloniale*, Paris: Payot, 2007, pp. 34-38.

24 Gérard Berthoud, *La comparaison anthropologique : ébauche de la méthode*, *Revue européenne des sciences sociales*, n° XLV-138 2 juillet 2007: pp. 67-82, <https://doi.org/10.4000/ress.194>.

25 Jennifer Robinson, *Ordinary Cities: Between Modernity and Development*, Psychology Press, 2006, pp. 15-21.

26 Patrick Le Galès, *Les études urbaines contre la comparaison*, *SciencesPo - E-Prints Centre d'études européennes et de politique comparée*, septembre 2018, p. 2.

27 Jennifer Robinson, *Ordinary Cities: Between Modernity and Development*, Psychology Press, 2006, pp. 13-15.

28 Patrick Le Galès, *Les études urbaines contre la comparaison*, *SciencesPo - E-Prints Centre d'études européennes et de politique comparée*, septembre 2018, p. 5.

29 *Ibid.* p. 9.

30 *Ibid.* pp. 13-15.

31 Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture: une théorie postcoloniale* Paris: Payot, 2007, pp. 36-40.

32 Jennifer Robinson, *Ordinary Cities: Between Modernity and Development*, Psychology Press, 2006, pp. 13-41.

péen pour commencer à produire de la théorie à partir de n'importe quelle ville. Elle invite à une comparaison qui ne soit centrée nulle part, qui prenne en compte non seulement l'inscription des villes étudiées dans un contexte plus large et mondialisé, mais qui s'attèle également à l'observation des formes spécifiques de relations qui les façonnent, autant de processus multiples et enchevêtrés. Le but est de diversifier les définitions, d'ouvrir le regard sur la pluralité des manières d'être urbain.e, et de sortir d'un carcan qui limite l'expérience urbaine et les caractéristiques de la modernité au seul Occident.³² Ainsi, en prenant un peu de distance avec le concept de la ville globale, nous parvenons à la conclusion que toutes les villes le sont. Les villes ordinaires participent toutes à l'observation de la vie urbaine, de ses implications, et permettent de voir apparaître le dynamisme et la créativité inhérente à chaque ville, et qui ne sont pas réservées à une fraction d'entre elles.

4. Porter les lunettes de la comparaison

Les enjeux de la méthode comparative

Ce n'est pas un hasard que la méthode comparative connaisse un regain de popularité dans les études urbaines. Ces dernières traversent une période qui implique que leurs concepts théoriques sont à redéfinir, car le champ épistémologique cherche de nouveaux repères conceptuels. Les villes s'inscrivent plus que jamais dans des intrications de réseaux (économiques, migratoires, intellectuels...) qui génèrent des influences et interdépendances à échelle mondiale. De fait, une ville n'est plus entièrement compréhensible ou abordable dans son seul territoire géographique, puisqu'il s'agit de déceler les enchevêtrements qui contribuent à la façonner. Il n'est d'ailleurs actuellement plus si certain de pouvoir encore parler de villes, tant leurs limites se sont dématérialisées et étendues. D'aucuns commencent d'ailleurs à élaborer le champ épistémologique d'une urbanisation décrite comme planétaire.¹ Comme déjà évoqué, il s'agit aujourd'hui de considérer les villes « comme des processus toujours en renouvellement, fluides, liquides, résultats d'expériences multiples, de discours et de représentations enchevêtrées, de relations toujours changeantes »,² et donc de pouvoir rendre compte de la pluralité des manières d'être urbain.e en se débarrassant des préjugés théoriques. C'est en cela que la comparaison propose des clefs de lecture. En se référant notamment aux théories de l'assemblage ou de l'acteur-réseau initiées par Michel Callon, Bruno Latour et Madeleine Akrich, on comprend que la comparaison ouvre la possibilité de pouvoir mettre en lumière des processus, des échanges et des trajectoires, et leur place dans un réseau de structures en mouvement constant,³ et ainsi de pouvoir projeter la théorie vers la dimension de compréhension globale que notre époque exige, tout en se libérant des outils d'analyse et modèles universalisants utilisés jusqu'à présent pour appréhender une question mondiale, ce que Robinson suggère elle-même :

I would suggest that there are important issues to debate concerning the cultures of theorizing which would facilitate a more global urban analysis: can we promote theory cultures which are alert to their own locatedness and

1 Neil Brenner et Christian Schmid, *Towards a New Epistemology of the Urban?*, *City* 19, n° 2-3, mai 2015: 151-82, <https://doi.org/10.1080/13604813.2015.1014712>.

2 Patrick Le Galès, « Les études urbaines contre la comparaison », *SciencesPo - Centre d'études européennes et de politique comparée*, septembre 2018, p. 10. Le Galès fait ici lui-même référence à Abdoumalik Simone.

3 Aziza Mahil et Diane-Gabrielle Tremblay, *Théorie de l'acteur-réseau*, in *Sciences, technologies et sociétés de A à Z*, Presses de l'Université de Montréal, 2015, 234-37, <https://doi.org/10.4000/books.pum.4363>.

sources of inspiration, open to learning from elsewhere, respectful of different scholarly traditions and committed to the revisability of theoretical ideas? [...] Being open to ideas from elsewhere, while attending to the locatedness of all conceptualization, raises challenging questions about the specificity or limited scope of some concepts, and about the extent to which it is productive to think with ideas across many different experiences.⁴

Pour ce faire la comparaison exige une analyse de l'articulation entre les échelles de relations et les acteur.rice.s, pour comprendre dans quelles structures de pouvoir ou économiques une ville s'inscrit, et quelles aires culturelles et trajectoires migratoires la traversent. La combinaison de ces différents facteurs fait de chaque ville un cas d'étude différent, tout en la reliant à un réseau d'échange global. En cela, la comparaison permet de comprendre pourquoi une même trajectoire politique ou économique ne produit pas forcément les mêmes conséquences spatiales partout. À ce propos, un exemple cher à Robinson est la comparaison que fait le sociologue J. Clyde Mitchell entre les analyses de Louis Wirth sur l'attitude du blasé et les pratiques sociales de la Copperbelt en Zambie. Alors que Wirth était parvenu à la conclusion que le blasé est la disposition émotionnelle inévitable à tout espace caractérisé par une industrialisation et une urbanisation massive et rapide, Mitchell observe que les attitudes sociales de la Copperbelt, dont l'espace, tout portait à le croire, aurait dû selon Wirth provoquer une généralisation de l'attitude blasée, sont d'un tout autre ordre. Il y constate un dynamisme d'adaptation dans les relations sociales et les pratiques urbaines en réaction à l'urbanisation croissante de la Copperbelt, ce qu'il a expliqué par la présence de facteurs situationnels diamétralement opposés à ceux des métropoles occidentales, en lien notamment avec le contexte colonial. Ainsi, non seulement la comparaison a permis de révéler la modernité des modes de vie urbains dans un territoire auquel cette caractéristique a longtemps été refusée, mais également de reconsidérer l'attitude du blasé et de l'enrichir avec d'une nouvelle couche de profondeur en investiguant les facteurs contextuels qui l'ont favorisée.⁵ Ainsi, pour des processus d'urbanisation qui peuvent être mis en parallèle pour leur résonance globale, on observe une diversité d'urbanités qui dépendent de leur contexte propre, révélant les « cosmopolites vernaculaires [...]

se glissant entre les traditions culturelles et révélant des formes hybrides de vie et d'art qui n'ont pas d'existence préalable dans le monde séparé des cultures ou des langues uniques. »⁶ Le cas de la Copperbelt rappelle également l'intérêt de baser sa réflexion sur des exemples, qui évitent d'arriver à des généralisations ou de tenter d'appliquer des concepts inappropriés.⁷

De même que les outils comparatifs, les attentes quant à l'emploi de la comparaison sont à redéfinir. Il s'agira principalement de questionner l'apport théorique des similarités et des différences entre les contextes d'analyse, et donc de repenser la définition des catégories de comparaison, dans le but d'abandonner les concepts réifiantes et statiques qui impliquent une essentialisation des lieux et de l'histoire.⁸ Une fois encore nous suivrons les traces de Robinson :

I suggest that urban comparisons might be thought of as “genetic”, tracing the interconnected genesis of repeated, related but distinctive, urban outcomes as the basis for comparison; or as “generative”, where variation across shared features provides a basis for generating conceptual insights supported by the multiple, sometimes interconnected, theoretical conversations which enable global urban studies.⁹

Il n'est en effet plus question d'aboutir à des conclusions, mais bel et bien à des ouvertures. Une attention particulière doit être portée à pondérer les attentes de la recherche, pour en déceler les motivations profondes et leur éventuelle dépendance à quelque idéologie fixe et universalisante. Il reste qu'on se retrouve aujourd'hui dans un monde de réseaux qui paraissent inextricables. Il faut pour commencer se poser la question des échelles et acteur.rice.s à faire intervenir dans la comparaison, car c'est peut-être aussi dans l'articulation et le croisement de ces échelles que les contextes en question trouvent une relation entre eux ou un écho, des aller-retour possibles. Dans un second temps, par suite logique, se pose la question des outils de connaissances auxquels faire recours, à savoir le type de données utilisées, leur provenance, leur méthode de procuration, et le point de vue qu'elles représentent.¹⁰

Il faut finalement rester ouvert à ce que l'exercice comparatif peut dévoiler, y compris ses propres

4 Jennifer Robinson, « Comparative Urbanism: New Geographies and Cultures of Theorizing the Urban: DEBATES & DEVELOPMENTS », *International Journal of Urban and Regional Research* 40, n° 1 (janvier 2016): 188, <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12273>.

5 Jennifer Robinson, *Ordinary Cities: Between Modernity and Development* Psychology Press, 2006, pp. 45–56.

6 Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale* Paris : Payot, 2007, p. 13.

7 Hector Fernando Burga, « An Interview with AbdouMalik Simone », *Berkeley Planning Journal* 22, novembre 2011, <https://doi.org/10.5070/BP32215367>.

8 Jean-François Bayart, « Comparer en France. Petit essai d'autobiographie disciplinaire », *Politix* 83, n° 3, 2008: 2011– 14, <https://doi.org/10.3917/pox.083.0205>. Bayart cite ici lui-même les travaux de Paul Veyne.

9 Jennifer Robinson, « Comparative Urbanism: New Geographies and Cultures of Theorizing the Urban: DEBATES & DEVELOPMENTS », *International Journal of Urban and Regional Research* 40, janvier 2016: 195, <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12273>.

10 Patrick Le Galès, Lionel Francou, et Sarah Van Hollebeke, « Penser les transformations par la comparaison. Action publique, villes et instruments », *Émulations : Revue des jeunes chercheuses et chercheurs en sciences sociales*, Presses universitaires de Louvain, 2018, p. 14.

11 Jennifer Robinson, « Comparative Urbanism: New Geographies and Cultures of Theorizing the Urban: DEBATES & DEVELOPMENTS », *International Journal of Urban and Regional Research* 40, janvier 2016: 194-6, <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12273>.

limites, et c'est en cela qu'il redouble de potentiel dans sa contribution à la théorie. La reconnaissance des limites permet en effet une construction plus malléable du savoir, car elle exige de toujours remettre en question les outils mobilisés. En ce sens, elle pose également la question de la reformulation de l'héritage intellectuel et académique, de la perpétuation de ses apports dans une remise en question saine.¹¹ Une approche comparative nécessite donc une constante redéfinition et adaptation, elle doit exiger d'elle-même de ne jamais rester figée et de ne pas s'accrocher à des modèles ou valeurs essentialistes, car c'est en cela que réside son potentiel heuristique. En ce sens, cette sorte d'humilité dans la recherche doit permettre son propre dépassement si nécessaire, une fluidité de la méthode et des outils qui est peut-être le seul moyen d'empêcher qu'un nouveau malaise épistémologique tel que celui que nous traversons aujourd'hui ne se produise à nouveau.

Le logement de masse comparé

Pour en revenir au thème central du logement de masse tel qu'il peut être habité, le recours à l'exercice comparatif traduit l'espoir de multiplier les possibilités observables d'appropriation de ce type de projet architectural. Le dédoublement des contextes d'étude s'accompagne en effet de la volonté d'ouvrir les perspectives possibles de vie quotidienne urbaine, de réactions, d'organisation collective et de conflits, et leur inscription dans un contexte à la fois particulier et global. S'il peut exister une théorie du logement de masse, celle-ci doit être alimentée d'exemples multiples et différents, pour pouvoir rendre compte de la pluralité des possibilités de constructions de territorialité et d'agentivité propres aux habitant.e.s. Le programme politique du logement de masse étant en étroite relation avec le concept de l'État-nation ou encore d'État-providence, le risque encouru en ne l'observant que d'un seul point de vue est de tirer des conclusions théoriques spatialement restreintes, et de fait de retomber dans une universalisation des caractéristiques attribuées. Or, nous savons tous.tes qu'aucune politique nationale de

logement n'est vierge de toute influence extérieure, et de nombreuses études comparatives existent à ce propos.¹² L'on pourrait évoquer la nécessité d'appliquer une méthode comparative dans l'étude de la dimension vécue de ces projets, dans le but d'opérer des traductions d'un contexte à l'autre en les inscrivant tout autant dans des assemblages de relations globales que dans un cadre national.¹³

En invoquant justement le terme de l'assemblage, le premier pas dans l'exercice comparatif architectural est d'oublier qu'un bâtiment est un « objet statique ». ¹⁴ Dans un article affûté, Bruno Latour et Albena Yaneva dénoncent la définition réductrice et historiquement construite d'un bâtiment comme objet pouvant être dessiné dans un espace euclidien. Une telle objectification contribue à dresser une barrière entre la représentation d'une architecture et sa réalité matérielle. Et à iels d'arguer qu'un bâtiment relève avant tout de flux constants et multiples, de décisions, de contestations, de contraintes, d'utilisation, de contexte, qui s'influencent mutuellement pour se transformer :

Il est paradoxal d'avancer l'idée qu'un bâtiment est toujours une « chose », c'est-à-dire, étymologiquement, une accumulation contestée de demandes contradictoires, et d'être cependant tout à fait incapable de *dessiner* ces demandes conflictuelles dans l'espace même à propos *duquel* elles sont en conflit... Chacun sait qu'un bâtiment est un territoire contesté, et qu'il ne peut être réduit à ce qui est et à ce qu'il signifie, comme l'a toujours fait la théorie de l'architecture traditionnelle. Ce n'est qu'en tenant compte des mouvements d'un bâtiment, et en rendant soigneusement compte de ses « tribulations » que l'on pourrait exprimer son existence.¹⁵

Il faut donc être prudent.e sur la nature du sujet premier d'analyse, et veiller à ce que sa définition ne soit pas limitée aux caractéristiques de son dessin, sans quoi on s'expose à une limitation de l'observation à des caractéristiques formelles, qui entravent les dialogues possibles entre les trajectoires de chaque projet.¹⁶ Une certaine liberté doit être conservée dans les formes urbaines mobilisées par la comparaison. En ce sens, une certaine liberté est de mise dans les « formes » architecturales qu'on peut inclure dans l'observation. En ce sens, il faut admettre une certaine fluidité dans les critères typologiques, car

12 Jennifer Robinson, « Comparative Urbanism: New Geographies and Cultures of Theorizing the Urban: DEBATES & DEVELOPMENTS », *International Journal of Urban and Regional Research* 40, janvier 2016: 196, <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12273>.

13 Collectif Rosa Bonheur et al., « Comment étudier les classes populaires aujourd'hui ? Une démarche d'ethnographie comparée », *Espaces et sociétés* 156-157, 2014 : pp. 126-129, <https://doi.org/10.3917/esp.156.0125>.

14 Bruno Latour et Albena Yaneva, « "Donnez-moi un fusil et je ferai bouger tous les bâtiments": le point de vue d'une fourmi sur l'architecture », in *Explorations in Architecture: Teaching, Design, Research*, Birkhäuser, Basel, 2008, pp. 80-81.

15 Bruno Latour et Albena Yaneva, « "Donnez-moi un fusil et je ferai bouger tous les bâtiments": le point de vue d'une fourmi sur l'architecture », in *Explorations in Architecture: Teaching, Design, Research*, Birkhäuser Basel, 2008, p.84.

16 Frédéric Dufaux, « Comparer les grands ensembles : une tâche impossible et nécessaire », Dans *Le monde des grands ensembles*, édité par P. Chemetov, Grâne, Éd. Créaphis, 2004, pp. 28-32.

ceux-ci ne peuvent être appréhendés en tant que données rigides et constantes. Il s'agit en effet d'observer les assemblages entre les différentes couches d'acteur.rice.s et leur spatialisation, et donc, comme le pointe par exemple Jane M. Jacobs dans une étude comparative des gratte-ciel d'habitation :

In the first instance, it asks geographers to get up close to buildings as occupied performative events.¹⁷

Dans le cas de cette étude, le logement de masse comparé entre le Brésil et la France sera donc, d'une part, abordé en tant que programme de politique urbaine publique à échelle nationale,¹⁸ et d'autre part en tant que territoire d'habitation. Le sujet sera donc appréhendé selon ces deux angles d'observation, ces deux échelles d'assemblages différentes, dans le but de se prémunir de toute tentation d'objectivité. Ces deux points de vue seront traduits en deux exercices de comparaison, qui posent chacun la question des données mobilisées et des acteur.rice.s à faire intervenir. Le premier d'entre eux traite de l'articulation entre les différentes strates et flux d'influences qui contribuent à façonner la situation du logement de masse dans chaque pays. Il s'agira donc principalement de mobiliser les différent.e.s acteur.rice.s du logement de masse et de les mettre en dialogue ou en confrontation dans le temps, afin de dégager des clefs de lecture des processus qui l'ont façonné, et de pouvoir les comparer entre les deux contextes. Nous espérons ainsi éviter la tentative de se servir des processus eux-mêmes comme fondements comparatifs, en situant les catégories de comparaison en amont des assemblages qui en découlent. Le second exercice, quant à lui, posera la question des sources mobilisées pour raconter la dimension vécue du logement de masse et en multiplier les expériences possibles. Un premier détour sera donc consacré à décortiquer les notions sémantiques mobilisées dans le sujet d'étude : logement, habitat, appropriation, masse.

17 Jane M. Jacobs, « A Geography of Big Things », *Cultural Geographies* 13, janvier 2006: p. 10, <https://doi.org/10.1191/1474474006eu354oa>.

18 Frédéric Dufaux et Paul Chemetov, éd., *Le monde des grands ensembles*, Grâne : Éd. Créaphis, 2004, p. 38.

FR-BR/BR-FR

Nous sommes content.e.s de pouvoir affirmer que le choix des deux contextes a été préalable à l'énonciation des exercices de comparaison qui vont suivre dans le travail. De plus, les deux cas d'études ont été sélectionnés simultanément, et non pas l'un conséquemment à l'autre. Ce n'est que par la suite, une fois que l'obligation de les mettre en comparaison s'est présentée à nous pour ne pas avoir à abandonner un des deux contextes au profit d'une monographie, que la recherche s'est orientée sur la possibilité d'établir un dialogue entre eux qui puisse enrichir leur étude. Nous sommes bien entendu loin d'être à l'abri du risque de tenter de décrire l'un des deux cas à travers les yeux de l'autre, d'autant plus que notre propre contexte académique est bien plus susceptible de nous faire développer des outils d'analyse et des concepts qui soient plus adéquats pour la France que pour le Brésil. Il n'empêche qu'il a été crucial pour ce travail que le choix se soit fait en amont de la comparaison, ce n'est à notre sens qu'ainsi que nous avons pu nous pencher sur l'usage de cette méthode en tant qu'outil servant à rendre compte le plus horizontalement possible de la pluralité des points de départ pour la théorie urbaine. Robinson nous enjoint d'ailleurs à éviter de faire preuve de rigueur mal placée dans le choix des cas d'étude :

A very important analytical change in defining a new repertoire of comparative practice is to abandon the hopeless efforts to apply a quasi-scientific rigour to case selection based on attempting to control for difference across cities.¹⁹

Les racines latines du mot comparer, le préfixe *con-* (dérivé du *cum*, avec), et le verbe *parare* (arranger, disposer, apparier), ne sous-entendent pas dans leur construction sémantique une quelconque hiérarchie entre les termes rassemblés pour être comparés. L'acte de comparer présuppose cependant une recherche de ressemblances, dans l'idée de parité que le mot suggère. À nous toutefois de composer avec ces deux aspects de la définition pour ne pas faire de la quête de similarités un objectif aveuglant qui causerait un déséquilibre entre les termes de la comparaison. Nous entendons par-là qu'une certaine souplesse est de mise dans ce qui peut

19 Jennifer Robinson, « Comparative Urbanism: New Geographies and Cultures of Theorizing the Urban: DEBATES & DEVELOPMENTS », *International Journal of Urban and Regional Research* 40, janvier 2016: p. 194, <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12273>.

être considéré comme semblable, en essayant de nous limiter à trouver des points d'ouverture à la discussion plutôt que des convergences formelles.

Penchons-nous à présent sur les implications du choix des contextes français et brésilien. Étant donné que le sujet d'étude est en étroite relation avec le concept d'État-nation — il en découle pour ainsi dire — fixer le cadre des territoires mobilisés dans la comparaison à celui de leur nation respective semblait un point de départ approprié. Il est toutefois important de garder à l'esprit que les limites spatiales qui y correspondent sont elles-mêmes le produit de processus de formation historiques, et ne sauraient donc jamais être prises pour acquises.²⁰ Cela est d'autant plus pertinent qu'un des deux États en jeu est en pleine crise de sa propre définition du fait de son histoire coloniale, tandis que l'autre a échafaudé son histoire fondatrice sur des territoires autochtones. Le cœur de l'analyse du logement de masse réside donc dans l'articulation de ses différent.e.s acteur.rice.s dans leur relation à l'État, dans le but notamment d'observer les événements qui contribuent à en légitimer ou fragiliser l'existence, pour ne pas le considérer comme un invariant :

Notre tort est de croire à l'État ou aux États, au lieu d'étudier les pratiques qui projettent des objectivations que nous prenons pour l'État ou pour des variétés de l'État.²¹

En ce qui concerne à présent la situation générale du logement de masse dans les deux contextes d'étude, il convient de brièvement rappeler l'émergence des situations économiques, sociales et politiques qui ont conditionné l'intervention de l'Etat dans la production massive de logements :

En France, le financement public de la construction massive de logement, entre les années 1950 et 1970, palie non seulement le nombre de logements détruits par la guerre, mais soutient le modèle de société industrielle alors visé, par la construction de banlieues ouvrières selon des idéaux modernistes. Esquissée par la formation des banlieues rouges dès les années 1920, cette période correspond à la construction des grands ensembles, à laquelle s'ajoutent également les vagues migratoires conséquentes aux révolutions décolonisatrices. Suite à une progressive

désindustrialisation s'opérant dès les années 1970, et l'enchaînement de crises de chômage intenses, ces projets de logement sont graduellement abandonnés par les classes plus favorisées au détriment des couches les plus basses. Les politiques d'accès au logement et au travail étant régies par des conditions ségrégationnistes, la principale population des grands ensembles aujourd'hui est issue de la colonisation, en proie à l'abandon politique et matériel. Nous ne connaissons aujourd'hui que trop bien la crise identitaire que traverse la société française, dont l'image médiatique des territoires des grands ensembles n'est que le symptôme. L'incapacité gouvernementale, de quelque bord qu'elle se situe, à se confronter aux revendications des habitant.e.s depuis les quatre dernières décennies sert notamment à expliquer la stratégie actuelle de renouvellement urbain, conduite par l'Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine, qui vise à assainir ces espaces considérés comme malades par la démolition des bâtiments jugés socialement et matériellement insalubres.²²

Au Brésil, les politiques de logement social sont esquissées partir des années 1930, face à l'intense croissance des villes conséquente aux exodes ruraux et mouvements de migration. Dans ce contexte, les *cortiços* et les *favelas* servent de contrepied à la construction du logement de masse, et leur imaginaire reste bien présent dans l'argumentaire en faveur d'une intervention de l'État. C'est à partir du gouvernement de Getúlio Vargas que l'État intervient dans la problématique du logement, avec les projets des *Conjuntos Habitacionais*, construits par des instituts financés par les fonds de pension des travailleur.euse.s, bien que la majeure partie d'entre eux.elles continue de se loger dans les lieux précaires, du fait de la difficulté d'accéder au logement social. Suite au coup d'Etat de 1964 et la dictature militaire qui s'ensuit, l'organe central du BHN poursuit la construction massive des *conjuntos*, très reconnaissable par leur aspect standardisé. La crise pétrolière, la montée de chômage qui l'accompagne et la fin de la dictature en 1985 mettent un terme à la construction massive de logement social, et la problématique du logement sera avant tout confrontée par le biais d'initiatives locales et communautaires. L'avènement du Parti des travailleurs au pouvoir en 2003 sera l'occasion d'une nouvelle tentative de pro-

20 Jean-François Bayart, « Comparer en France. Petit essai d'autobiographie disciplinaire », *Politix* 83, 2008 : p. 225, <https://doi.org/10.3917/pox.083.0205>.

21 Jean-François Bayart, « Comparer en France. Petit essai d'autobiographie disciplinaire », *Politix* 83, n° 3 2008 : p. 225, <https://doi.org/10.3917/pox.083.0205>. Bayart cite ici Paul Veyne.

22 Erwan Rut, *Une histoire des banlieues françaises*, Paris : Éditions François Bourin, 2020. L'ouvrage dans son ensemble sert de référence à ce paragraphe.

gramme politique de logement à grande échelle, dans le but de surpasser les interventions du BHN, sans grand succès toutefois. Le programme public qui le remplacera et qui est toujours en vigueur aujourd'hui, le plan *Minha Casa Minha Vida*, finance la construction de logements pavillonnaires accessibles par voie de propriété privée, de piètre qualité et excentrés, perpétuant ainsi la ségrégation des classes populaires, et les obligeant presque à opter pour l'habitat en *favelas*.

Les formes architecturales mobilisées dans l'histoire du logement de masse sont nombreuses et diverses. Sans vouloir nous engluier à l'image de la barre de logement, nous nous concentrerons sur les projets de logement de masse qui découlent directement du mouvement moderne, dans le but de pouvoir plus facilement se confronter à la dimension architecturale de la problématique. Un certain attachement au mouvement moderne comme spectre de comparaison permet également de rendre compte de sa circulation transnationale, d'autant plus que nous connaissons l'influence mutuelle que la France et le Brésil ont alors exercé l'une sur l'autre, en témoigne par exemple la construction de Brasilia, les voyages de Le Corbusier ou encore l'appropriation tout à fait brésilienne de la modernité, dans un refus d'être considérée comme une pâle imitation trop ambitieuse pour un pays du « Tiers monde », comme le rappelle Robinson une dernière fois avant que nous poursuivions le travail :

The proliferation of both moderne and modern styles in Rio de Janeiro highlights the inadequacy of a view of modernity as originating in the West and circulating in borrowed from and laggardly fashion around the “rest” of the world. For in both these styles, the borrowings of Western urbanists from the work of architects in places such as Brazil and Rio de Janeiro were profound—what was labelled “Western” was already cosmopolitan.²³

23 Jennifer Robinson, *Ordinary Cities: Between Modernity and Development*, Psychology Press, 2006, p. 75.

Comparer le logement de masse - EXERCICE I

Se pose à présent la question des outils et connaissances à mobiliser pour la comparaison. Dans le cadre de ce premier exercice, inspiré de l'exercice de cartographie de controverses introduit par Bruno Latour, il s'agit dans un premier temps de confronter les différent.e.s acteur.rice.s qui, dans les relations qu'ils entretiennent, façonnent l'espace du logement de masse.²⁴ Ces dernier.e.s servant également de catégorie de comparaison entre le Brésil et la France, il est important que leur définition soit suffisamment souple pour correspondre de manière équitable entre les deux contextes. C'est ainsi que, étant donné le modèle gouvernemental étatique commun, les critères comparatifs posés dans le cadre de l'exercice seront les suivants :

Le contexte politique : gouvernement en vigueur, lois et projets politiques concernant directement les habitants du logement de masse, événements marquants tels que les guerres, les crises économiques.

La politique urbaine : les différentes lois et projets d'aménagement urbain à échelle nationale.

Les architectes : les principaux projets architecturaux relatifs au mouvement moderne ou au logement de masse.

Les habitant.e.s : les revendications, mouvements sociaux et événements collectifs majeurs.

Ces données sont ensuite temporellement réparties dans leur contexte, selon le modèle de la frise chronologique. Il convient ici de parvenir à représenter la fluidité de certaines données, dont la durée d'influence est difficile à caractériser ponctuellement. Les modes de représentation doivent être adaptés à l'événement ou l'objet en question, c'est pourquoi ils sont distingués selon leur ponctualité ou leur étalement dans le temps. Ainsi, la rigidité de certaines informations telles que la passation de lois sera mise en confrontation avec l'effervescence des événements que cette dernière aura pu provoquer. La différenciation des modes de représentation permettra donc la mise en lumière des rapports entre les intervenant.e.s, ainsi que la construction historique d'événements qui en découlent.

Les frises chronologiques respectives de chaque pays sont dressées parallèlement, de sorte à pouvoir

observer les écarts de temps dans la production du logement de masse, et de pouvoir rendre compte de ces différences par le biais des controverses locales. La mise en dialogue des deux frises permet également de constater les processus politiques et sociaux qui ont favorisé la construction en un temps donné, pour multiplier les scénarii qui rendent possible le logement de masse. Outre la mise en comparaison des histoires nationales du logement de masse, les frises se rencontrent épisodiquement. Il convient donc non seulement de représenter les événements locaux ou transnationaux qui leur font à toutes deux échos, mais également de retracer les influences directes que les contextes ont pu subir l'un de l'autre. Nous espérons donc par le biais de cet exercice de pouvoir inscrire les histoires locales du logement de masse dans un réseau de relations globales, qui en retour permet d'alimenter d'une profondeur nouvelle la connaissance des contextes nationaux.

24 Tommaso Venturini, « La cartographie de Controverses. Communication au Colloque CARTO 2.0 » Paris, 3 avril 2008.

FRFRFRFR

BRBRBRBR

ANRU : Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine

APL : Aide personnalisée au logement

HBM : Habitation à bon marché

HLM : Habitation à loyer modéré

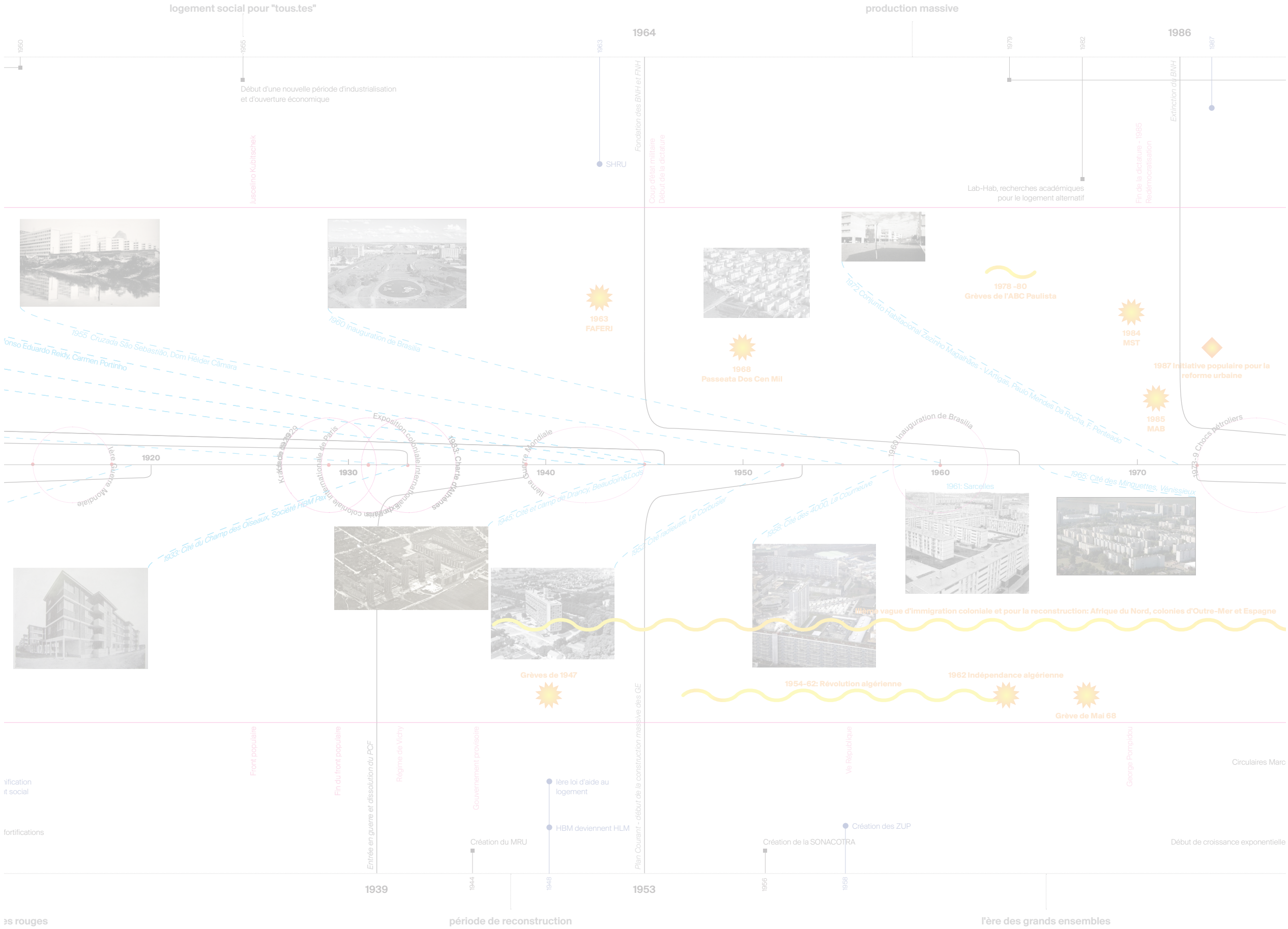
MRU : Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme

PCF : Parti communiste français

SONACOTRA(L) : Société nationale de construction de logement de travailleurs (algériens)

ZUP : Zone à urbaniser en priorité

ZUS : Zone urbaine sensible



BNH : Banco Nacional da Habitação
Banque nationale du logement

DHP : Departamento habitação popular
Département du logement populaire

FAFERJ : Federação de Favelas do Rio de Janeiro
Fédération des favelas de Rio de Janeiro

FCP : Fundação Casa Popular
Fondation Maison Populaire

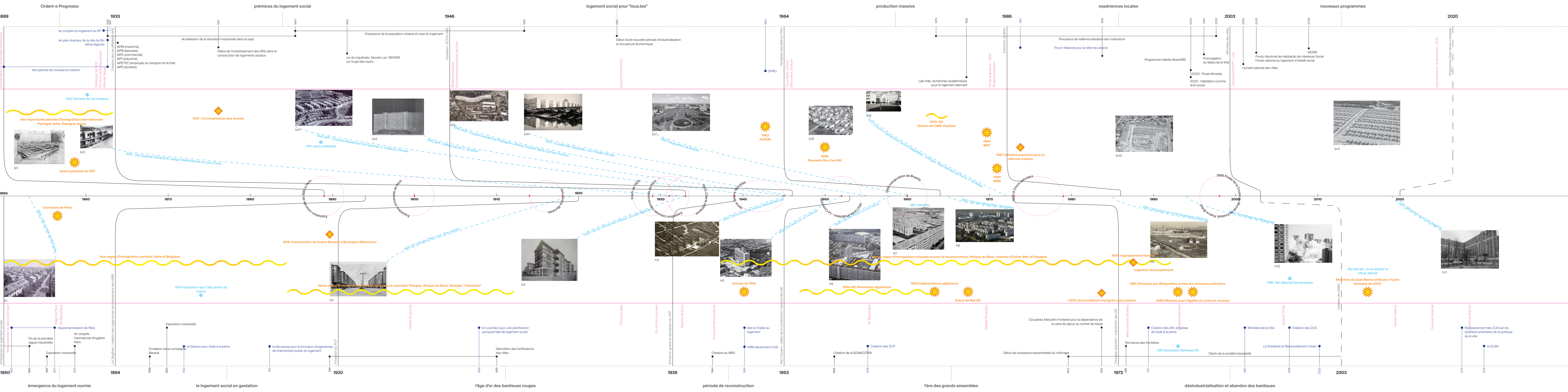
Habitar Brasil/BID : Banco Interamericano de Desenvolvimento
Habiter le Brésil/ Banque interaméricaine de développement

IAPs : Institutos de Aposentadoria e Pensões
Instituts de retraites et de pensions

MAB : Movimento dos Atingidos por Barragens
Mouvement des personnes affectées par les barrages

MCMV : Minha Casa Minha Vida
Ma Maison Ma Vie

MST : Movimento dos Trabalhadores Rurais Sem Terra
Mouvement des travailleurs ruraux sans terre





(3) Habitante dans son appartement, IAPI Lagoinha.
Source : Piquebandeira. Habitação
Social - Projetos de um Brasil : EP
02 lagoinha

6. SE LOGER ET HABITER

7. PRENDRE L'ESPACE

« Bei der heutigen Wohnungsnot bleibt freilich dies schon beruhigend und erfreulich; Wohnbauten gewähren wohl Unterkunft, die Wohnungen können heute sogar gut gegliedert, leicht zu bewirtschaften, wünschenswert billig, offen gegen Luft, Licht und Sonne sein, aber: bergen die Wohnungen schon die Gewähr in sich, daß ein Wohnen geschieht? »

« [D]ans la crise présente du logement, il est déjà assez rassurant et réjouissant d'en occuper un; des bâtiments à usage d'habitation fournissent sans doute des logements, aujourd'hui les demeures peuvent même être d'un prix accessible, ouvertes à l'air et à la lumière et au soleil : mais ont-elle en elle-mêmes de quoi nous garantir qu'une habitation a lieu ? »

Martin Heidegger

6. Se loger et habiter

Le terme de logement, bien que connu et définissable aujourd'hui ne suffit pas à lui seul à englober la complexité du logement social de masse. Si nous voulons bien cerner les problématiques autour de ce sujet, comment celui-ci s'est construit et comment il est vécu par ses habitant.e.s, il nous faut alors ajouter aux champs des connaissances, que nous venons de traiter dans les précédents chapitres, la notion d'habitat ou encore d'habiter.

Une définition du logement

Le logement, tel que nous le connaissons n'est pas un objet naturel, celui-ci porte en lui une histoire jusqu'à arriver au sens connu aujourd'hui. Celle-ci peut se résumer en trois étapes majeures : celle qui a conduit à la domiciliation, donc à l'inscription dans un ordre juridique urbain affirmant alors le droit à la cité. La deuxième au Moyen Âge, qui introduit l'affiliation du logement dans un système de besoins liés au travail et à l'avènement de la famille nucléaire. Puis la troisième, contemporaine, ajoutera l'indivisionnalisation de l'habiter, en lien avec l'accroissement des moyens de communication et de mobilité.¹ Bien que le sens de cette notion ait bien évolué au cours de l'histoire, c'est principalement à partir des années 1830 qu'elle s'est construite. En effet, c'est au cours de cette période, sous l'influence de l'industrialisation et les mouvements migratoires que le logement est apparu comme une problématique sociale et politique. Problème auquel différents acteurs essaieront de fournir une réponse, allant des philanthropes, aux patrons, jusqu'à l'État, comme déjà vu précédemment. La notion elle-même prend forme grâce aux recensements effectués depuis le milieu du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle, transformant le logement en une catégorie statistique, économique et architecturale.² Ainsi, le logement peut au premier abord être défini comme un bien. Un bien nécessaire à la vie et à la reproduction de la force de travail. La définition de ce dernier renvoie à sa réalité physique, qui est définie dans l'espace par des limites

très précises et contenue dans un bâtiment ou une partie d'un bâtiment. Ou comme Marion Segaud, Catherine Bonvalet, et Jacques Brun proposent :

Le logement est une unité d'habitation, appartement ou maison, abritant régulièrement un ou plusieurs individus qui en partagent l'usage. C'est avant tout un bien matériel, que l'on peut identifier, dans notre société, à partir de ses occupants, de sa localisation et de sa forme architecturale.³

Il est aussi nécessaire de définir ses fonctions qui sont en réalité au-delà du simple fait de se loger, de s'abriter. Il contient en lui naturellement sa fonction première d'usage, qui s'est transformée pendant la période industrielle en marchandise et en bien de consommation par l'instauration des loyers. Sa fonction patrimoniale, qui en fait un bien transmissible, non seulement économique, mais aussi symbolique du fait du repérage social ou encore affectif lorsqu'il contribue à l'unité familiale.⁴

La conception du logement en architecture

Avant de porter la réflexion plus loin vis-à-vis du logement et de l'habitat, un détour par de l'évolution de ce terme peut être pertinent afin de comprendre comment on est passé d'une autoconception de son logis à une conception plus complexe, plus savante, nécessitant un.e architecte et encore d'autres expert.e.s. Pour Daniel Pinson:

La conception du logement concerne alors l'activité réfléchie de l'acteur qui crée l'artefact mettant à disposition de l'homme le lieu de sa protection et de son confort.⁵

C'est à la recherche de confort et avec les changements des modes de vies, matériaux et connaissances à disposition que chaque société a poussé plus loin la construction de ses logis. Pour Marcel Mauss, l'habitation est considérée comme « l'industrie de la protection et du confort »⁶. Cette architecture « savante » de l'habitation a d'abord été confiée à l'architecte, mais l'évolution de cette conception étant devenue de plus en plus complexe et précise, et s'efforçant de répondre aux nouveaux besoins

1 Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2016, <http://www.cairn.info/sociologie-du-logement--9782707189448.htm>.

2 Marion Segaud, Catherine Bonvalet, et Jacques Brun, éd., *Logement et habitat : l'état des savoirs*, Collection Textes à l'appui (Paris : La Découverte, 1998).

3 Ibid. p.5

4 Ibid.

5 Daniel Pinson, « La conception du logement », dans *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, par Marion Segaud, Jacques Brun, et J. C. Driant, p.1. Dictionnaire (Paris : Colin, 2002).

6 (1947) Cité dans Daniel Pinson, « La conception du logement », dans *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, par Marion Segaud, Jacques Brun, et J. C. Driant, p.1. Dictionnaire (Paris : Colin, 2002).

et normes des sociétés, des nouveaux et nouvelles acteur.rice.s, spécialistes sont aujourd’hui nécessaires à la conception du bâtiment de logement.⁷ On peut encore souligner ici que, toujours sous l’enseigne du progrès, les moyens, méthodes de constructions et modes de vie ont souvent été transférés – et non pas partagés, la nuance est importante – dans différents groupes sociaux souvent afin « d’améliorer leur mode de vie », mais ce sans une vraie étude et compréhension préalable de ce groupe en question et que ces « améliorations » peuvent ainsi être dramatiques pour le fonctionnement au sein d’une communauté. C’est pourquoi, l’aspect social, culturel et physique de chaque lieu doivent être considérés ensemble,⁸ afin que ces soi disant améliorations de ne produisent pas le contraire de l’effet souhaité. Dans cette perspective et, comme déjà commenté par Adolf Loos dans *Ornement et crime* en 1931⁹, la construction de l’habitation est moins une création artistique et plutôt une conception, car ce type d’édifice dépend plus des exigences de son usage que le reste de l’architecture, et est par conséquent moins *une œuvre d’art*.¹⁰ Réflexion que, comme nous le savons que trop bien, le modernisme poussera à l’extrême.

Le confort sera toujours le mot d’ordre mis en avant dans la conception du logement jusqu’à aujourd’hui. Cette notion va toujours de pair avec l’idée de progrès, et pour le comprendre il nous faut revenir au contexte du XIX^e siècle, période pendant laquelle on voit apparaître une nouvelle manière d’habiter au travers d’innovations technologiques liées notamment à l’hygiène et la mécanisation. Cette révolution servira aussi à la perpétuation de la stigmatisation des prolétaires vivant dans des logements insalubres et inconfortables, considéré.e.s comme dégénéré.e.s, sales et dangereux.se.s. Au courant du siècle, le confort servira de régulateur social, il s’agira de donner des valeurs morales, liées entre autres à l’hygiène, aux prolétaires. En somme, le développement industriel révolutionne les intérieurs, mais aussi la ville avec toute une nouvelle gamme d’infrastructures permettant plus de confort dans les habitations et dans les villes. Ainsi le confort qui débute comme préoccupation bourgeoise sera progressivement diffusé au reste de la population, non pas par empathie, mais par peur (des révoltes, maladies et afin d’assurer la reproduction de

la force de travail) et plus tard ce sera sous la même enseigne de confort et de progrès que le modernisme se propagera à travers le globe.¹¹ Enfin, on peut distinguer trois catégories dans le concept de confort : le confort social, à savoir l’organisation spatiale au sein des appartements et avec l’extérieur, les rapports de voisinage ou encore avec l’espace public, qui permet à chacun.e de ménager ses interactions sociales selon ses besoins. Le confort technique répond aux besoins matériels et équipements nécessaires au bon déroulement de la vie domestique ainsi qu’aux attentes de protection et sécurité. Finalement vient le confort esthétique, qui rassemble les qualités en termes de volumes, lumière, ainsi qu’une qualité matérielle et de finition qui servent au plaisir d’habiter.¹² À cela s’ajoute le facteur économique des constructions, qui joue un rôle crucial sur la surface et par conséquent sur le plan. La quantité de surface donnée à chaque logement sera forcément dictée par le coût de construction, contrainte appropriée par le modernisme dans sa quête du meilleur « ratio » qui pèsera sur la conception du logement. Coût qui sera ensuite amorti par les nouvelles techniques industrielles de production en série. Avant de revenir à une diversification et nouvelle recherche sur les plans aujourd’hui, ces derniers, par besoin d’efficacité, étaient comme figés, la distribution ainsi que la répartition des parties du jour et de la nuit, ainsi que l’orientation, créeront l’identité des dits grands ensembles. Enfin, cette rationalisation se manifestera, comme énoncé par Jean Castex, Jean-Charles Depaule, et Philippe Panerai :

L’abolition des différences entre les faces et entre les étages, conséquence d’une homogénéisation de l’espace, se traduit par la similitude du traitement des façades, répétition modulée d’une cellule type où les percements déterminés une fois pour toutes n’expriment plus un dialogue avec l’espace urbain. Le bâtiment devient objet préparant l’éclatement complet du tissu urbain dont l’Unité d’Habitation constitue le manifeste.¹³

Ainsi, cette conception reste emprisonnée dans un impérialisme technique qui ne favorise pas toujours la qualité, ce qui se traduit par un abus de normes dans les années qui ont suivi la fabrication de logements de l’après-guerre en Europe occidentale.¹⁴

7 Ibid.

8 Amos Rapoport, *Culture, Architecture, and Design* (Chicago: Locke Science, 2005).

9 « *La maison doit plaire à tous, à la différence de l’œuvre d’art qui n’a besoin de plaire à personne. [...] L’œuvre d’art est mise au monde sans que le besoin s’en fasse sentir. La maison, elle, répond à un besoin. [...] Seule une toute petite partie de l’architecture relève de l’art : le tombeau et le monument. Tout le reste, tout ce qui est au service d’une fin, est à écarter du domaine de l’art* » Adolf Loos, *Ornement et crime : et autres textes* p.90-91 (Paris : Éditions Payot et Rivages, 2003).

10 Daniel Pinson, « La conception du logement », dans *Dictionnaire critique de l’habitat et du logement*, par Marion Segaud, Jacques Brun, et J. C. Driant, p.1. Dictionnaire (Paris : Colin, 2002).

11 Olivier Le Goff, « Chapitre II. Confort, société, progrès au XIX^e siècle », in *L’Invention du confort : Naissance d’une forme sociale* (Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2019), 33-45, <http://books.openedition.org/pul/9449>.

12 Daniel Pinson, « La conception du logement », dans *Dictionnaire critique de l’habitat et du logement*, par Marion Segaud, Jacques Brun, et J. C. Driant, p.1. Dictionnaire (Paris : Colin, 2002).

13 Jean Castex, Jean-Charles Depaule, et Philippe Panerai, *Formes urbaines : de l’îlot à la barre*, p.190, Collection Aspects de l’urbanisme (Paris : Dunod, 1977).

14 Daniel Pinson, « La conception du logement », dans *Dictionnaire critique de l’habitat et du logement*, par Marion Segaud, Jacques Brun, et J. C. Driant, p.1. Dictionnaire (Paris : Colin, 2002).

L'habitation dans l'habitat

Revenons à la question de l'habitation et de l'habitat. Il s'agit en tout premier lieu de ne pas confondre et assimiler les trois termes d'*habitat*, *habitation* et *habiter*. Thierry Paquot nous rappelle la pluralité de significations autour du verbe habiter : le mot *habitat* provient originellement du monde de la botanique et de la zoologie. Il désigne, vers 1800, le territoire occupé par une plante à l'état naturel et plus tardivement, vers 1880, le *milieu* géographique adapté à la vie d'une espèce animale ou végétale, aujourd'hui nommé « niche écologique ». Au début du XX^e siècle, l'habitat est généralisé au milieu dans lequel l'humain évolue. Et finalement, pendant l'entre-deux-guerres, l'habitat nomme les conditions de logement, ce qui est *habitable*, en définissant par conséquent l'existence d'un *inhabitable*. L'habitation provient du latin *habitatio* et exprime en le fait même d'habiter. Le verbe *habiter* est emprunté du latin *habitare* (avoir souvent) comme son dérivé *habitus* (habitude), le verbe veut aussi dire *demeurer*. L'action même de demeurer voudrait ici dire *rester* ou encore *séjourner* et ce n'est que vers 1050 que le verbe habiter indique le fait de *rester quelque part*, d'occuper une *demeure*. À la fin du XV^e siècle « habiter un pays », c'est le peupler.¹⁵ Tous ces dérivés du verbe habiter donnés ici en exemple couvrent une multitude de notions liées à l'utilisation de l'espace. L'habitat se prête alors peu pour déterminer les limites. L'habitat doit être compris comme cette « appréhension globale du mode d'occupation de l'espace par les individus et groupes »¹⁶, il s'agit de ne pas tomber dans une utilisation trop résidentielle du terme, ce qui le rapprocherait plus de la notion de logement. L'habitation dans le sens de logement, devient pour la plupart des humains l'épicentre géographique des activités de leurs vies ainsi que le lieu de « l'intimité domestique »¹⁷. Ceci est valable si on se focalise sur l'habitat sédentaire, en opposition à l'habitat nomade qui se construit sur un réseau ponctuel, avec une pluralité de chemins et ponctué d'arrêts. À quoi il faudrait aujourd'hui encore rajouter l'habitat dit *polytopique* qui se caractérise par l'existence de plusieurs lieux de résidence, vécu par exemple par des profils tels que : le touriste, le migrant.e, l'homme ou la femme d'affaires, l'artiste, l'universitaire... etc.

On pourrait ainsi dire que l'habitat est un logement prolongé, ce qui implique que les deux termes ne sont pas opposés, mais complémentaires, le logement devenant le lieu fixe qui a pour premier but pratique de loger (l'objet lui-même pouvant rester vide, en tant que marchandise, objet économique et politique).¹⁸ C'est aussi la critique de la gestion du logement, qui a propulsé la notion d'habitat vers l'avant. Les commentaires se portent sur la réduction du logement à une répétition d'éléments industrialisés, en série, vouée à répondre à la pénurie de logis de manière quantitative en mettant de côté les aspects qualitatifs nécessaires pour une vie agréable. L'habitat n'est donc pas un simple « contenant (de la vie sociale) », purement fonctionnel et pratique, ce qui permet notamment la critique du mouvement moderne.¹⁹ L'introduction de cette notion a permis de prendre en compte le rapport de l'habitant.e avec le lieu (usage pratique, dimensions affectives et identitaires, normes et cultures), et le contexte social et spatial dans lequel il s'inscrit.²⁰ Ce terme a plus généralement permis de catégoriser et de mieux distinguer les différentes manières d'habiter, en différenciant par exemple l'habitat rural de l'habitat urbain et de désigner plus largement les rapports entre le logement et son environnement, jusqu'à y inclure la communauté, servant ainsi d'indicateur culturel.²¹

Deux perspectives de l'habiter

À la notion d'habitat nous pouvons finalement ajouter celle d'habiter, développée ici par deux perspectives, afin de compléter notre réflexion. Dans ses débuts, ce terme était très peu considéré et servait simplement à la description du fait de vivre dans un habitat donné. C'est à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle que des études plus poussées se feront, notamment sur une lecture lefebvrienne des écrits de Heidegger.²²

Justement, dans sa conférence *Bâtir Habiter Penser* de 1951, le philosophe allemand Martin Heidegger développe une pensée autour de l'habiter. Il commence par expliquer que la manière de parvenir, semble-t-il, à l'habitation n'est qu'au travers de la

18 Emmanuel Trouillard, « Logement et habitat(ion) : De l'espace géométrique au « home, sweet home » », s. d.

19 Michel Lussault, « 2. Habiter, du lieu au monde. Réflexions géographiques sur l'habitat humain », in *Habiter, le propre de l'humain*, p.37, Armillaire (Paris : La Découverte, 2007), 35-52, <https://www.cairn.info/habiter-le-propre-de-l-humain--9782707153203-p-35.htm>.

20 Luca Pattaroni, Vincent Kaufmann, et Adriana Rabinovich, « L'habitat en questions », *EspacesTemps.net*, 20 octobre 2009, <https://www.espacestems.net/articles/habitat-en-questions/> ;

21 Marion Segaud, Catherine Bonvalet, et Jacques Brun, éd., *Logement et habitat : l'état des savoirs*, Collection Textes à l'appui (Paris : La Découverte, 1998).

22 Michel Lussault, « 2. Habiter, du lieu au monde. Réflexions géographiques sur l'habitat humain », in *Habiter, le propre de l'humain*, Armillaire (Paris : La Découverte, 2007), 35-52, <https://www.cairn.info/habiter-le-propre-de-l-humain--9782707153203-p-35.htm>.

15 Thierry Paquot, « Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire... », *Informations sociales* 123, n° 3 (2005) : 48-54, <https://doi.org/10.3917/inso.123.0048>.

16 Michel Lussault, « 2. Habiter, du lieu au monde. Réflexions géographiques sur l'habitat humain », in *Habiter, le propre de l'humain*, p.37, Armillaire (Paris : La Découverte, 2007), 35-52, <https://www.cairn.info/habiter-le-propre-de-l-humain--9782707153203-p-35.htm>.

17 Yves Grafmeyer, « Logement, quartier et sociabilité », dans *Logement et habitat : l'état des savoirs*, par Marion Segaud, Catherine Bonvalet, et Jacques Brun, Collection Textes à l'appui (Paris : La Découverte, 1998), 347-54.

construction, et pourtant toutes nos constructions ne sont pas des habitations : le pont, le hall d'un aéroport, un stade ou une centrale électrique... ces lieux, on les habite et pourtant on n'y habite pas.²³ Il continue ensuite en se référant à la crise du logement et la production massive qui se produit en réponse à celle-ci. Des logements qui « peuvent faciliter la vie pratique, être à un prix accessible, ouvert à l'air, à la lumière et au soleil », mais la question reste : est-ce que ceux-ci fournissent l'habitation à un lieu ? Pour répondre à la question, il s'agit d'abord de faire la distinction entre un logement et une habitation.²⁴ Les lieux que l'on habite dépassent celui du logis. Prenons à partir d'ici la lecture de Céline Bonicco-Donato de l'œuvre du philosophe afin de mieux cerner comment le bâtir et l'habiter ne sont pas le moyen et la cause, mais que les deux ne forment qu'un.

Comment distinguer l'habitation du logement ? Nous habitons une pluralité de lieux. Nous pouvons nous sentir chez nous dans nos lieux de travail ou tout autre endroit où nous habitons et qui nous est par conséquent familier. Des lieux dans lesquels nous pouvons trouver demeure et une certaine paix afin d'abolir la distance avec l'étrangeté de ce qui nous est extérieur. Hannah Arendt poussera la réflexion plus loin en insistant sur le lien avec l'accoutumance et l'appropriation qui se fait progressivement. Le logement (ainsi que les autres lieux que nous habitons) devrait nous permettre de nous sentir « chez soi » en tant que lieu avec des limites précises, nous donnant la possibilité d'asseoir notre soi.²⁵

La question à laquelle Heidegger cherche une réponse est : *quel est l'être de l'habitation ?* Pour prouver sa pensée, il s'appuiera sur la langue et comment dans celle-ci se trouve une vérité, en démontrant qu'habiter et être partagent la même origine étymologique.²⁶ Ce qui permet au philosophe de conclure qu'habiter est le mode d'être de l'humain :

Habiter est la manière dont les mortels sont sur terre.²⁷

Alors, qu'est-ce que cela veut dire pour la construction et le projet architectural ? Dans la mesure où habiter est la condition de l'homme sur terre, le rôle de l'architecte n'est pas d'imprimer sa marque ou sa

signature dans un projet qu'il crée en ignorant le site et tout l'environnement autour, mais de le révéler. Ainsi son rôle serait plus proche de celui d'un.e jardinier.e, qui cultive et prend soin de la terre, révélant ce qui est déjà là.²⁸ Ensuite, en s'appuyant encore sur le langage et prenant le verbe habiter en allemand *wohnen* (demeurer en paix), il ajoute encore un trait à l'habiter qui est le ménagement, vu ici comme quelque chose de positif et non pas comme une abstention.²⁹ Enfin, si l'habiter se déploie dans le ménagement, alors il se fait dans le ménagement du *quadripartiti*³⁰. Ainsi, la seule vraie construction qui nous permette d'habiter est celle qui prend soin du monde et qui le révèle. En ce sens une habitation nous permet d'apprivoiser l'immensité du monde et son étrangeté.³¹ Ces réflexions critiquent directement la production architecturale des années 1950, avec son caractère standardisé, sans réelle identité et qui ne permet pas selon lui d'habiter au sens philosophique.³²

Quittons le monde de la philosophie et regardons maintenant une approche sociologique. À partir des années 1960 et jusqu'à encore aujourd'hui, plusieurs recherches proposent de dépasser le statut du logement en tant qu'objet et de se concentrer sur la vie domestique et les pratiques habitantes qui transforment l'habitation de chacun.e. Dans ce contexte, Marc Breviglieri nous donne une lecture plus poussée de l'habiter, hors des champs de la symbolique, à travers la *proximité du maniement*, la familiarité d'un espace, l'attachement affectif entre l'habiter et nous-mêmes, ainsi que son ampleur politique, en tant que manière singulière d'exister dans le monde et d'assurer le maintien de soi, de son identité.³³

Dans son article *Penser l'habiter, estimer l'habitabilité*, il distingue l'habitat humain de l'animal, l'humain ayant comme caractéristique de dépasser l'usage du logis comme refuge ou abri pour l'ouvrir à une série d'usages propres à chacun.e. C'est au travers de sa main que l'humain explore l'espace, à coup de tâtements iel évalue les choses de manière sensible, par sa main il estime l'habitabilité du monde qui se trouve toujours mise à l'essai. Ce qui lui permet d'ordonner le monde autour de lui.elle et de le rendre habitable. Selon Breviglieri, il s'agit de sortir l'habiter des concepts symboliques et de

23 Martin Heidegger, « Bâtir Habiter Penser », p. 170-71. Dans *Essais et Conférences* (Gallimard, 1980)

24 Martin Heidegger, « Bâtir Habiter Penser », p. 171. Dans *Essais et Conférences* (Gallimard, 1980)

25 Céline Bonicco-Donato, *Heidegger et la question de l'habiter : une philosophie de l'architecture*, Collection Eupalinos. Série Architecture et urbanisme (Marseille : Parenthèses, 2019).

26 Que raconte l'étymologie du terme *bâtir* ? Le terme en allemand : *bauen* provient de l'ancien allemand *buon* qui veut dire habiter, demeurer, séjourner : construire est alors une manière d'être dans le monde, de s'y ancrer. *Bauan*, dérive de la racine indo-européenne *bhû* ou *bheu* et celle-ci est à l'origine même du verbe être en allemand, comme on peut le voir dans sa forme conjuguée à la première personne du singulier : *ich bin* (je suis).

27 *Ibid.* p. 32-33

28 *Ibid.* p. 33

29 *Ibid.* p. 34

30 Geviert — La terre et ciel, les divins et mortels, formant ainsi « le monde »

31 *Ibid.* p. 55-61

32 *Ibid.* p. 85 ; 128

33 Marc Breviglieri, « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité », *Tracés : bulletin technique de la Suisse romande*, n° 132 (2006) : 9-14.

ne pas le réduire « au logement comme bâtiment empirique, ni à la maison comme paradigme du pouvoir familial, domestique ou féminin, ni à la propriété, au territoire délimité ou la sphère privée. »³⁴

L'habiter est plus qu'une manière de se situer dans le monde, c'est une manière de s'engager dans ce dernier. Cet engagement se fait au travers de l'usage familial des choses, qui avec le temps fonde une stabilité au sein de l'habitation et assure une sécurité. Il est important de souligner aussi qu'en retour, les objets, les habitudes, les lieux nous habitent aussi. C'est cet attachement affectif qui, au-delà des souvenirs liés à des lieux et des usages, crée cette ambivalence et co-dépendance entre l'usage et son usager.e, les deux se mélangent, se confondent. Cette familiarité offre à l'habitant.e une certaine aisance dans l'espace, une « agilité naturelle » et une forme de liberté de mouvement. Ce sont ces mêmes familiarité et aisance qui produisent alors le sentiment de sécurité, « d'assurance » et une singularité propre. Deux notions qui permettent de répondre aux questions : « d'où viens-tu ? » et « qui es-tu ? ». Pour la première, c'est cette assurance donnée par l'habiter qui amène à l'habitant.e une *sécurité ontologique*, avec la certitude de sa présence, on peut alors s'exposer au dehors, à l'inconnu et à l'étrangeté du monde, car nous savons qu'il y a un point de retour habitable et on peut alors s'exposer sans le perdre. Pour ce qui est de la deuxième question, c'est grâce au monde familial, à l'habitude qui s'est peu à peu installée, permettant à chacun d'une manière singulière d'habiter l'espace, que se crée un sens identitaire qui répond à la question. L'habiter peut encore être perçu comme besoin primaire par son rôle politique. Car c'est grâce à ce dernier que nous pouvons nous confronter à l'espace public, c'est l'habiter qui donne l'assurance à l'individu de s'y présenter, de se confronter à toute forme de situations spontanées qui se créent dans la ville et l'espace urbain et offre la possibilité de se retirer, de se recueillir, de se rétablir et de se forger sa personnalité.³⁵

Enfin, à travers ces deux perspectives sur l'habiter, nous retenons son importance démontrée par Heidegger en tant que condition humaine sur terre et le rôle de l'architecte vis-à-vis de l'espace construit qui doit

se contenir dans le ménagement du *quadripartite* afin de permettre à l'humain d'habiter. De même que la sécurité ontologique offerte par l'habitat, comme développée par Breviglieri, montre que l'habiter nous permet le maintien de soi et le rapport à l'extérieur, au monde, notamment grâce à la familiarité qui s'acquiert au fil du temps. Ainsi, dans les deux pensées, l'habiter est un élément essentiel à la vie humaine, ce qu'on gardera à l'esprit dans le cadre du deuxième exercice de comparaison auquel nous nous prêterons plus loin.

34 Marc Breviglieri, « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité », p. 9 *Tracés : bulletin technique de la Suisse romande*, n° 132 (2006)

35 *Ibid.*

7. Prendre l'espace

L'habitat comme appropriation

L'habitat comprend toute une dimension liée à l'usage, qui est souvent, dans le projet architectural, la dimension la plus délicate. Revenons brièvement à Breviglieri et sa conception de l'habitat à travers l'usage :

[On] n'habite pas dès qu'on pénètre à l'intérieur d'une maison : c'est l'usage familial des choses habituelles qui, progressivement, meuble et fonde un noyau d'habitation.¹

Si l'on en croit ses propos, la tendance de la discipline architecturale à concevoir l'usage d'un point de vue fonctionnel uniquement a grandement contribué à creuser un fossé entre l'édifice et les utilisateur.ice.s, car c'est précisément ce qui a trait à l'habitude et à l'usure qui dérange les architectes.² Le problème des architectes ici est qu'il existe une dimension liée à l'habitat qui va toujours dépasser le cadre de ce qui est prévu, une dimension qui peut être qualifiée comme appropriatrice. Il convient donc de se pencher sur cette notion pour en comprendre les portées individuelle et collective. D'un point de vue individuel, nous verrons que l'appropriation fait intervenir en amont de l'action des mécanismes cognitifs de la perception, tandis que dans sa dimension collective, elle se traduit par le biais de rapports sociaux de groupe, lesquels incluent autant des rapports de domination que de normalisation.

Commençons toutefois par parcourir quelques définitions de l'appropriation, auxquelles nous pourrions faire recours par la suite. Dans son *Droit à la ville*, Henri Lefebvre désigne les espaces appropriés comme ceux qui sont « non subis, non acceptés par une résignation passive, métamorphosés en une œuvre. »³ On peut comprendre par-là qu'en tant que pratique, l'appropriation peut être ce qui met en lumière la spatialisation des rapports de domination et des controverses.⁴ La relation qui se tisse avec un espace en question implique donc une certaine réaction à ce même espace en tant que chose mise à disposition.⁵ Cette relation implique, à titre individuel d'abord, que l'appropriation est le processus de construction d'un réseau de significations propres

à travers un usage par contact récurrent, de la même manière que se construit un monde au sens heideggérien du terme. Cette relation repose bien entendu sur l'entente et la familiarité qu'évoque Breviglieri avec la chose appropriée, qui la sort d'une quelconque objectivité passive.⁶ L'appropriation relève également d'une adaptation de la chose à un usage et inversement, selon la définition qu'en donne la psychosociologue Perla Serfaty-Garzon :

L'idée d'adaptation traduit un objectif d'harmonie entre une chose et l'usage auquel on la destine, un heureux appariement entre deux objets, deux actions ou entre un sujet et un objet. Elle traduit l'intention d'atteindre une certaine justesse dans l'action de modification de l'objet sur lequel s'exerce l'appropriation, justesse qui révèle une intelligence intime des qualités propres à cet objet et de ses potentialités.⁷

Cette adaptation, dans le cadre de l'habitat tel qu'il a été défini précédemment, s'accompagne indubitablement de la nécessité d'un marquage propre, témoin de l'appropriation et de l'usage qui a été jugé le plus convenable de la chose en question.⁸ Le marquage est en ce sens l'aspect spatialisé et le plus matériel de l'appropriation. Il est en général considéré comme indicateur du niveau et de la capacité d'appropriation d'un habitat et d'un.e habitant.e.⁹ Rappelons donc ici que l'acte d'appropriation a le pouvoir d'en inclure ou exclure des expressions différentes, partagées ou plurielles. Le « marquage par disposition d'objets et interventions spatiales »¹⁰ peut certes traduire le caractère personnel de l'appropriation, mais il témoigne aussi d'habitus, de rapports de groupes et de processus de normalisation. L'appropriation à l'échelle individuelle est de ce fait indissociable de sa dimension sociale. Avant de plonger dans les implications collectives de l'appropriation, nous nous attarderons sur les aspects cognitifs de la construction d'une action selon la perception d'une situation, pour pouvoir ensuite nous concentrer sur les situations elles-mêmes.

6 Marc Breviglieri, « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité », *Tracés: bulletin technique de la Suisse romande*, n° 132, 2006: p. 9.

7 Perla Serfaty-Garzon, « L'appropriation de l'espace: dans Segaud, M., Brun, J. et Driant, J.C. (Dir.), *Dictionnaire critique du logement et de l'habitat, sous le regard des sciences sociales*, Paris, Armand Colin », 2002, 27-30.

8 Vincent Veschambre, « La notion d'appropriation: dans Segaud (M.), Brun (J.), Driant (J.-C.), 2002. – *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Paris, A. Colin, 480 p. et dans Lévy (J.), Lussault (M.) (dir.), 2003. – *Dictionnaire de la géographie*, Paris, Belin, 1 034 p. », *Norois*, n° 195 (1 juin 2005): 115-16, <https://doi.org/10.4000/norois.589>.

9 Luca Pattaroni, Vincent Kaufmann, et Adriana Rabinovich, « L'habitat en questions », *EspacesTemps.net*, 20 octobre 2009, <https://www.espacestems.net/articles/habitat-en-questions/> ;

10 Vincent Veschambre, « La notion d'appropriation: dans Segaud (M.), Brun (J.), Driant (J.-C.), 2002. – *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Paris, A. Colin, 480 p. et dans Lévy (J.), Lussault (M.) (dir.), 2003. – *Dictionnaire de la géographie*, Paris, Belin, 1 034 p. », *Norois*, n° 195 (1 juin 2005): 115-16, <https://doi.org/10.4000/norois.589>.

To Afford

Pour la déterminer, une action est précédée d'une perception sensorielle et cognitive. Ce couple perception/action découle d'un milieu donné et y prend sa forme spécifique. Il entretient une relation fluide, où l'un et l'autre s'influencent mutuellement.¹¹ Ainsi, non seulement l'action se construit cognitivement selon les facteurs physiologiquement et socialement perçus, mais elle va également influencer sur son milieu, dont la perception sera elle-même à nouveau modifiée. Il est donc question d'un conditionnement constant et mutuel entre une action et le milieu dans lequel elle s'inscrit.

La définition dont se sert l'architecte Amos Rapoport, père des *environment and behavior studies*, pour décrire un milieu, à savoir « un contexte dans lequel des comportements réguliers se produisent » témoigne de la constitution de ses limites par l'appropriation qui est en faite.¹² Il y a donc une dimension indéniablement phénoménologique dans l'entretien d'une relation entre un sujet et son environnement. En opérant un bref détour du côté des sciences naturelles, le travail du biologiste Jakob von Uexküll, dont l'influence sur la sociologie et la géographie n'est plus à prouver, et plus particulièrement sa théorisation de l'*Umwelt* en tant que monde propre à un animal, permet de caractériser la relation entre la perception sensorielle et l'action en découlant, une relation qu'il décrit par le biais de son concept de cercles fonctionnels :

Tout être vivant configure ainsi le milieu dans lequel il vit en fonction de l'*a priori* de sa constitution, de sa « forme » comme s'exprimait Aristote, et de ses besoins. Cet être « est un sujet qui vit dans son monde propre dont il forme le centre ».¹³

L'enseignement majeur à retenir du travail de von Uexküll est la dimension profondément subjective de la connaissance d'un milieu et de facto de son appropriation, car cette dernière dépend notamment de la perception cognitive qui en est faite. Il existe donc une pluralité de mondes possibles dans un même milieu, selon les caractéristiques qui sont perçues.¹⁴ L'action dépend donc de l'interaction propre à un sujet avec son environnement, dont la perception lui suggère l'action la plus appropriée. Cette rencontre

est ce que le psychologue James Gibson, dont l'influence dépasse également sa propre discipline, a défini par le concept de l'*affordance*, néologisme anglais qui traduit la capacité d'un sujet, au départ animal, à adapter son comportement selon les possibilités qu'il perçoit que son environnement lui offre :

La perception juste des conséquences de ses actions à venir est au cœur de cet ajustement entre la perception et l'action. Par ajustement, nous voudrions traduire cette justesse et économie d'action qui est finalement réalisée par rapport au très grand nombre de possibilités qui pourraient être réalisées. L'*affordance*, néologisme proposé par le psychologue américain James Jerome Gibson, traduit fidèlement cette faculté de l'homme et de l'animal en général, à guider ses comportements en percevant ce que l'environnement lui offre en termes de potentialités d'actions.¹⁵

Cette relation de réciprocité ne saurait bien entendu pas être statique, d'autant plus que le caractère changeant de la perception remet en question toute tentative d'objectification de l'environnement.

Un monde sans objets

En 1999, la neuroscientifique Isabel Gauthier et son équipe conduisent une recherche sur l'activation de l'aire cérébrale responsable de la reconnaissance faciale. En faisant suivre à leurs sujets d'expérience un entraînement de reconnaissance de figurines initialement absentes de leur répertoire cognitif, l'équipe constate une activation progressivement récurrente de l'aire cérébrale en question, tirant ainsi la potentielle conclusion d'une adaptation de la stimulation du cerveau au gré d'une accumulation d'expériences perceptives.¹⁶ L'étude témoigne de ce fait des constantes modifications de la physiologie de nos fonctions cognitives, qui impliquent que la perception du monde est continuellement façonnée et transformée au gré d'une expérience profondément subjective, ce qui rend vaine toute tentative de conception spatiale dont les actions suggérées seraient universellement semblables.

Rappelons-le, l'humain est au monde selon un rapport de significations et de perceptions qui lui sont propres, ce qui annihile toute possibilité de réalité objective.¹⁷

15 Marion Luyat et Tony Regia-Corte, « Les affordances : de James Jerome Gibson aux formalisations récentes du concept », *L'Année psychologique* 109, 2009: p. 298, <https://doi.org/10.4074/S000350330900205X>.

17 Donna Haraway, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies* 14, n° 3 (1988): 575, <https://doi.org/10.2307/3178066>.

16 Isabel Gauthier et al., « Activation of the Middle Fusiform “face Area” Increases with Expertise in Recognizing Novel Objects », *Nature Neuroscience* 2, n° 6 (juin 1999): 568-73, <https://doi.org/10.1038/9224>.

11 Amos Rapoport, *Culture, Architecture, and Design*, Chicago: Locke Science, 2005, p. 10.

12 Amos Rapoport, *Culture, Architecture, and Design*, Chicago: Locke Science, 2005, p. 26.

13 René Misslin, « Les cercles fonctionnels de von Uexküll en tant que modes existentiels », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, n° 38 (30 septembre 2015): p. 219, <https://doi.org/10.4000/cps.457>. Mislin cite ici en partie von Uexküll.

14 René Misslin, « Les cercles fonctionnels de von Uexküll en tant que modes existentiels », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, n° 38 (30 septembre 2015): pp. 220-1, <https://doi.org/10.4000/cps.457>.

Comme Latour et Yaneva le soulignent, en amont de toute affordance spatiale ou architecturale a lieu un processus de *design*. Une relation intersubjective sous-tend donc toute interaction avec tout ce qui ne devrait plus être considéré comme des objets :

Nous savons bien que nous vivons dans un monde très différent de celui de l'espace euclidien : les phénoménologues (et les psychologues gibsoniens) ne se sont d'ailleurs jamais lassés de montrer l'immense différence qui existe entre la façon dont un esprit incarné expérimente son environnement et la forme « objective » que possédaient les objets « matériels » [...] Tout cela est fort bien, mais ne fait que reproduire, au niveau de l'architecture, la séparation habituelle entre dimensions subjectives et objectives qui a toujours paralysé la théorie architecturale — sans mentionner la rupture bien connue que cette séparation a entraînée entre les architectes et les ingénieurs (ni les conséquences catastrophiques sur la philosophie proprement dite).¹⁸

La pratique du projet architectural implique de choisir quelles prises seront facilitées pour quels sujets, qu'ils soient humains ou non, car :

There is a use of the word “heavy” that captures a relation between a subject and an object that depends on the causal powers of both [...] Whether something is heavy, in this sense, is largely a matter of how hard it is for a given subject to lift.¹⁹

En ce sens, les possibilités d'appropriation spatiale dépendent également des rapports de dominations — de classe, de genre et de race — auxquels les individus sont soumis.e.s. Un même espace ne présente pas les mêmes potentielles prises selon les différences de position sociale. La perception d'un environnement, les actions conséquentes et leur récurrence sont donc également modelées par un contexte socioculturel, qui traduit des relations de groupe et des habitus. Dans le cas du logement de masse, il nous paraît important de nous pencher sur la dimension sociale et collective de l'habiter, ce que nous ferons encore avant de procéder au second exercice comparatif.

18 Bruno Latour et Albena Yaneva, « “Donnez-moi un fusil et je ferai bouger tous les bâtiments” : le point de vue d'une fourmi sur l'architecture », in *Explorations in Architecture: Teaching, Design, Research*, Birkhäuser (Basel, 2008), p. 83.

19 Simon Prosser, « Affordances and Phenomenal Character in Spatial Perception », *The Philosophical Review* 120, n° 4, 2011: p. 479.



(4) Tour Nuages Nanterre, 1981,
Emile Aillaud.
Source: lesmysteresdepaname.
com

8. VIVRE EN MASSE

9. SUBVERSION DE L'ESPACE

*« Men lannwit gen kè grenn
kiyès ki kase lanp lan ?
Sant gaz la monte
y ap bat on prisonye »*

*« Mais la nuit a le cœur chagrin qui
de nous a cassé la lampe ?
Monte l'odeur du kérosène
on assassine un prisonnier »*

Syto Cavé

8. Vivre en masse

Quelques réflexions sur la masse

Il est question depuis le début de ce travail du logement de masse. Bien que nous ayons déjà décortiqué la notion de logement précédemment, peut-on s'en contenter pour traiter de sa déclinaison en masse ? À quoi le complément nominal « de masse » fait-il référence quand il s'agit de décrire l'habitat ? Une brève consultation de la définition du logement de masse sur internet mène vite à la conclusion de la difficulté de s'en saisir. On en constatera également la rareté des traductions littérales, ce qui laisse un espace liminal dans lequel la définition peut profiter d'une certaine souplesse. On s'accordera donc peut-être plus facilement sur des caractéristiques convergentes – telles que le caractère public du financement de sa construction, ou encore le recours à la modularité et la préfabrication – que sur une recherche d'exhaustivité.

Il reste que malgré ces clarifications éparses, la masse est encore en peine de ce qu'elle pourrait désigner. Quand bien même il s'agirait simplement d'une affaire de quantité – une « masse de logements », on s'apercevrait rapidement de la difficulté à définir le seuil quantitatif au-delà duquel on pourrait commencer à parler de masse, en témoigne le flou qui demeure encore autour de l'appellation de « grand ensemble » en France.¹ On concédera d'ailleurs qu'il est délicat de vouloir décrire la masse en termes de dimensions et de quantités absolues de bâti, au même titre que le sociologue John Law avance qu'il est peu approprié de définir ce qui est global par ce qui est grand :

[T]he global is situated, specific, and materially constructed in the practices which make each specificity [...] It is specific to each location, and if it is bigger or smaller, then it is because it can be made bigger or smaller at this site or that [...] size is a specific accomplishment rather than something that is given.²

Nous nous tiendrons donc aux termes posés précédemment pour caractériser le logement de masse en tant que programme politique et territoire d'habitation. Le premier ayant déjà été traité dans le cadre du premier exercice de comparaison, il sera à présent

question de la dimension massive relative à l'habitat de ces projets. Avant de considérer les implications de l'appropriation collective de l'habitat, attardons-nous sur le recours à la masse pour parler d'une population, en retraçant l'émergence de cette notion sociologique et la connotation qui l'a toujours accompagnée.

En tant que pères fondateurs de la sociologie telle qu'elle est institutionnalisée aujourd'hui, Max Weber et Émile Durkheim dressent chacun le portrait de leur société contemporaine, véritable esquisse du concept de société de masse, dépouillée de ses relations collectives du fait de l'industrialisation, la division du travail et l'urbanisation.³ L'individu s'en trouve complètement aliéné, incapable de s'organiser en communauté, et finit atomisé dans une masse informe et sans structure. Le concept de masse en tant que soupe sans ingrédients a alimenté discours et études de tous bords, tant du point de vue des classes dominantes, qui guettent cette masse prolétarienne comme un danger barbare, que de celui des penseur.ses de la théorie critique ou encore Hannah Arendt, qui voient cette massification de la société et des moyens de communication comme l'agonie de la démocratie.⁴ Cette image de la masse va se perpétuer dans le concept après-guerre de la société de consommation, qui dépossède et continue d'aliéner les individus par le biais du temps libre et du spectacle. Cette idée est largement explorée par des penseur.se.s marxistes comme Lefebvre, qui dans sa *Vie quotidienne dans le monde moderne*, prolonge l'idée d'une consommation aliénante, guidée par des besoins construits de toute pièce, qui ne constituent rien de plus que la preuve de l'accaparement de la production culturelle et des loisirs par les puissances industrielles, ôtant à l'individu toute faculté de compréhension du monde.⁵ Bien que l'aliénation et la difficulté d'organisation commune accompagnent indéniablement le développement des sociétés capitalistes, la masse dans sa conception, voire romantique, est avant tout une idéologie qui traduit les craintes de la montée en puissance de la société industrielle, et avec elle de la désintégration du corps social et de la communauté.⁶

La connotation que nous avons aujourd'hui de la masse dérive justement cette soupe informe d'individus incapables de pensée politique et de

1 Frédéric Dufaux et Paul Chemetov, éd., *Le monde des grands ensembles*, Grâne: Éd. Créaphis, 2004, pp. 37-42.

2 John Law, « And If the Global Were Small and Noncoherent? Method, Complexity, and the Baroque », *Environment and Planning D: Society and Space* 22, février 2004, pp. 25-26, <https://doi.org/10.1068/d316t>.

3 Pierre Birnbaum, « Société de masse », in *Encyclopaedia Universalis*, s. d., <http://www.universalisedu.com/encyclopedie/societe-de-masse/>.

4 Pierre Birnbaum, « Société de masse », in *Encyclopaedia Universalis*, s. d., <http://www.universalisedu.com/encyclopedie/societe-de-masse/>.

5 Thierry Paquot, « De la « société de consommation » et de ses détracteurs », *Mouvements* 54, 2008: 54, <https://doi.org/10.3917/mouv.054.0054>.

6 Pierre Birnbaum, « Société de masse », in *Encyclopaedia Universalis*, s. d., <http://www.universalisedu.com/encyclopedie/societe-de-masse/>.

7 Thierry Paquot, « De la « société de consommation » et de ses détracteurs », *Mouvements* 54, n° 2 (2008): 54, <https://doi.org/10.3917/mouv.054.0054>.

relations sociales, qui trahit un dénigrement des classes populaires. C'est en connaissance de cette cause que nous recourons également à ce terme, car il permet de garder une trace des discours qui ont appuyé les intentions du modernisme architectural de prendre en charge des besoins de la masse.⁷

Une masse plurielle

L'usage de terme de masse relève dans notre cas bien plus d'une situation du sujet d'étude dans son contexte historique que de la volonté de se désigner les habitant.e.s. Nous pencherons en effet plutôt, dans le cadre de l'observation de la collectivité de l'habitat en logement de masse, pour le terme émergent de la multitude, définie comme suit par Michael Hardt et Antonio Negri :

« [C]omposed of innumerable internal differences that can never be reduced to a unity or a single identity—different cultures, races, ethnicities, genders, and sexual orientations; different forms of labour; different ways of living; different views of the world; and different desires. The multitude is a multiplicity of all these singular desires. »⁸

Nous nous attacherons cependant plutôt à la relecture qu'en propose Massimo De Angelis dans son ouvrage *Omnia Sunt Communia*, car celle-ci offre une couche de profondeur supplémentaire en remplaçant les rapports de classe au centre de cette multitude, ceux-ci étant selon lui quelque peu effacés dans la définition de Hardt et Negri. L'usage du vocabulaire de la multitude permet à notre sens de dépasser l'uniformité et l'homogénéité propre à la masse, et permet non seulement de se rapprocher des individualités qui la constituent, mais surtout de pouvoir rendre compte de la pluralité des organisations et rapports sociaux qui la composent. Le concept idéologique de la masse refuse en effet de concéder aux individualités et à leurs réseaux d'organisation d'avoir un réel poids discursif. Selon lui, entre autres outils théoriques, la multitude permet d'échafauder un projet de société de communs :

[My] book is not a book on communist doctrine; it only enunciates a communist horizon—omnia sunt communia—and discusses the social forces that are best equipped to embark on the journey: not people,

not the multitude of individual subjects, but the diverse multitude of the commons, and within them the individual subjects socialised to the commons, the commoners.⁹

et de continuer plus loin :

Yet two things are left out of this notion of the multitude. [One] is that in relation to capital, the multitude is a fuzzy concept: it includes subjectivities that are inside or outside capital, although for Hardt and Negri who do not hold a systemic understanding of society, there is no outside to capital and its empire. [Also], because their concept of multitude is “composed potentially by all the diverse figures of social production” their relative powers vis-à-vis one another should be taken into consideration, something which is part of their “diversity” constituting the multiplicity. The risk therefore is that the project of democracy of the multitude, when left unqualified in terms of relative power, is not necessarily consistent with social justice, or massive redistribution of wealth, or ecological transformation of social production.¹⁰

L'introduction des notions de multitude et de commun dans l'étude du logement de masse rappelle que l'habitat, et l'acte d'appropriation qu'il requiert, ne peuvent s'expliquer par le seul prisme de la perception individuelle, d'autant plus lorsqu'il est densément collectif. En ce sens, comme l'affirme De Angelis, il est peut-être effectivement trop simple ou en tout cas aveuglant de ne caractériser une multitude que par les individualités qui la composent, car il est aussi et surtout question de rapports de domination entre le territoire du logement de masse et ce qui lui est extérieur, mais également en sein son sein même. Ces rapports ne sauraient être homogènes, ce que rappelle De Angelis en se référant à l'exemple de la classe ouvrière :

There is also another key difference, that of *multitude* and the *working class*, which Hardt and Negri posit with reference only to a use of “working class” referring only to the industrial working class, that is, subjectivities that are homogenised within the factory work discipline. [...] [T]he working class has always been divided into strata with different powers, the most important division being that between the waged and the unwaged.¹¹

L'habitat en logement de masse cristallise indéniablement des relations sociales déséquilibrées, que ce soit par le biais des services et espaces

9 Massimo De Angelis, *Omnia Sunt Communia: on the commons and the transformation to postcapitalism* (London: Zed Books, 2017, p. 15. La définition est ici simplement rapportée par De Angelis.

10 Massimo De Angelis, *Omnia Sunt Communia: on the commons and the transformation to postcapitalism* (London: Zed Books, 2017, p. 180. La définition est ici simplement rapportée par De Angelis.

11 Massimo De Angelis, *Omnia Sunt Communia: on the commons and the transformation to postcapitalism* (London: Zed Books, 2017, p. 181. La définition est ici simplement rapportée par De Angelis.

communs mis à disposition ou non dans le projet, une concentration territoriale de situations économiques et administratives similaires, ou encore l'investissement public presque nul dans l'entretien des constructions. Les pratiques d'appropriation des habitant.e.s découlent également en droite ligne de ces relations sociales directes et indirectes. Les rapports intergroupes peuvent être à l'origine de certaines récurrences ou discordances d'usage dans un même milieu. Dans un territoire qui présente autant de possibilités de vie commune que le logement de masse, il convient de s'interroger sur l'organisation de la collectivité, même quand elle paraît absente, et d'investiguer la relation de l'individu au groupe par le prisme de l'appropriation spatiale.

Milieus de vie et collectivité

Nous emprunterons ici la porte qu'ouvre Chombart-de-Lauwe sur la relation entre rapports sociaux et milieu de vie, en mettant notamment le doigt sur la dimension intersubjective qui sous-tend toute conception ou appropriation spatiales :

L'intervention d'une dynamique culturelle dans les processus d'urbanisation et de transformation sociale ne peut être comprise qu'en référence à l'espace. [...] La perception et la représentation de l'espace, l'appropriation de l'espace se modifie en fonction des transformations techniques et économiques et en fonction de la transformation des rapports sociaux, mais elles ont en même temps une action déterminante sur l'organisation de l'espace. La projection des structures sociales sur le sol et la formation d'un espace construit s'opèrent par la médiation des représentations qu'en ont les bâtisseurs et par celle des modèles qui se fixent à partir de ces représentations.¹²

Dans son énonciation des principes des *environment-behavior studies*, Rapoport dresse la liste des mécanismes psychologiques en jeu dans l'établissement d'une relation entre un individu et son environnement, parmi lesquels il cite la production de signification (*meaning*).¹³ Ces mécanismes servant à rendre compte d'un milieu tel que Rapoport le définit, on admettra la dimension éminemment sociale dans la construction de celui-ci. Cela signifie entre autres implications que pour un même espace mesuré, il peut exister une multiplicité de milieux possibles, car la perception cognitive qui en est à l'origine est également profondément modelée par des normes sociales et de codes culturels. Cette influence de son propre groupe ou de groupes extérieurs a pour conséquences que certains *artefacts* paraissent appropriables à certain.e.s quand ils ne le sont pas pour d'autres, dépendamment de la signification qui leur est attribuée. Cette idée trouve sa place dans le registre des théories de l'action située, et plus particulièrement de la cognition distribuée, qui stipule que les situations (matérielles et sociales) qui construisent la cognition résultent non seulement d'un arrangement spatial d'artefacts, mais aussi que les codes et symboles de cesdits artefacts sont perçus au travers de connaissances et d'une culture de référence, qui permettent d'appréhender ce qui est acceptable,

possible ou non.¹⁴ À cela s'ajoute la condition sociale qui découle des rapports de domination dans lesquels l'individu se trouve inclus, que l'on pense par exemple à la composante genrée de l'appropriation du logement, ou encore aux changements de significations que subit un territoire entre le jour et la nuit.

Un environnement, comme le rappelle Rapoport, « n'est pas déterminant, c'est-à-dire qu'il ne peut pas produire un comportement. »¹⁵ La non-fixité de certains de ses éléments constitutifs (le mobilier, l'humain et le non humain) implique une pluralité de milieux possibles, qui ne peuvent donc pas lui équivaloir.¹⁶ Pour se déterminer dans un environnement donné, un milieu nécessite que sa signification soit approuvée par la norme qui caractérise le groupe se l'appropriant :

[L]es capacités cognitives humaines ne peuvent être déconnectées de leur milieu naturel, qui est en réalité très largement artificiel et en grande partie culturellement et historiquement déterminé. En outre une large partie de ces environnements culturels relèvent de connaissance en pratiques, peu accessibles au langage. On retrouve ici l'idée que la cognition de peut être séparée des productions culturelles.¹⁷

La dimension collective dans la construction de situations a donc trait à des processus de normalisation sociale et à la perpétuation de codes culturels, autant de mécanismes qui se lisent ensuite dans l'action individuelle. L'ensemble des significations qui permettent ou empêchent l'appropriation ont donc fortement à voir avec la notion de mode de vie, dont la définition sera ici celle du sociologue Bruno Maresca :

En tant que notion générale, le mode de vie se comprend comme norme de référence encadrant les pratiques de la vie quotidienne. Il imbrique deux grands registres, culturel d'un côté, socioéconomique de l'autre, que l'on peut articuler en reprenant le schéma conceptuel de Marx et Engels. Le mode de vie est une sphère qui se déploie à la jointure de la basse économie de la société et de sa superstructure, institutionnelle et idéologique. Il est l'une des formes à travers lesquelles s'incarne la culture, en donnant aux pratiques de la vie sociale des formes culturellement connotées, différenciables d'un pays à l'autre. Dans ce registre qui est celui de la superstructure, le mode de vie est un ensemble de normes qu'intériorisent et auxquelles

12 Paul-Henry Chombart de Lauwe, *La fin des villes, Mythe ou réalité*, Calmann-Lévy, 1982, p. 15.

13 Amos Rapoport, *Culture, Architecture, and Design*, Chicago: Locke Science, 2005, pp. 12-13.

14 Pascal Béguin et Yves Clot, « L'action située dans le développement de l'activité », *Activites* 01, octobre 2004, p. 7 <https://doi.org/10.4000/activites.1237>.

15 Amos Rapoport, *Culture, Architecture, and Design*, Chicago: Locke Science, 2005, p. 11.

16 Ibid, p. 32.

17 Pascal Béguin et Yves Clot, « L'action située dans le développement de l'activité », *Activites* 01, octobre 2004, p.7 <https://doi.org/10.4000/activites.1237>. Il est ici fait référence à la cognition distribuée de Hutchins, une idée qui fait écho à l'importance pour Rapoport des règles de groupe dans l'appropriation.

se conforment les individus d'une société. [...] Le mode de vie se présente ainsi comme une structure à double-fond. Il est, au premier niveau, un vecteur d'identité suscitant une adhésion positive et le désir d'en assurer la défense et l'illustration. Il est, à un niveau sous-jacent, une structure matérielle qui s'impose, plus ou moins passivement, plus ou moins par coercition. Globalement, il a la propriété d'être une norme désirable par tous, tant par les individus bien intégrés qui le défendent, que par ceux qui, bien que mal insérés, aspirent à en partager les standards, dans la mesure où il est un signe puissant de normalité.¹⁸

L'appropriation d'un espace ou d'un artefact peut donc tout autant relever d'un acte de conformisme ou de dissidence, mais peut toujours se mesurer par rapport à des normes sociales propres au milieu dans lequel elle est conduite. Ce positionnement individuel par rapport à un schéma de groupe est ce que Maresca qualifie de *traduction* des codes et symboles intérieurs, ce qui permet de rendre compte des relations dans lesquelles s'inscrivent des comportements similaires ou diamétralement opposés, ces derniers pouvant également témoigner de la construction de normes minoritaires. Tenir compte de la pluralité de comportements et de milieux possibles dans un même espace est d'autant plus crucial dans le cas du logement de masse que son habitat commence par une multitude de processus administratifs individualisés que par un mouvement de groupe. Il est clair cependant que les conditions d'accès à ce type de logement ont pour conséquence un regroupement de conditions matérielles et sociales similaires. La construction de normes collectives propre au logement de masse peut donc tout aussi bien reposer sur la cohésion de groupe que sur la distanciation entre les individus, selon les groupes qui sont amenés à s'y confronter ou les rapports sociaux subis de l'extérieur. Le logement de masse implique également, par la conception de ses espaces et la bureaucratisation de son entretien, une projection forcée dans la sphère collective, sans forcément entretenir des relations de groupe directes. Les comportements individuels traduisent donc de manière sous-jacente le rapport à une collectivité omniprésente.¹⁹ Cette traduction peut s'observer dans l'aménagement de l'espace privé ou l'utilisation des espaces communs.

Selon Amos Rapoport, les habitant.e.s formulent des critères conformes à des codes sociaux et matériels qui leur permettent de choisir leur lieu d'habitat, et se mettent à sa recherche ou son élaboration. L'acte du projet architectural peut souvent être contraire à ce principe, d'autant plus quand le contact entre l'architecte et l'habitant.e est inexistant, car la planification est, rappelons-le, le produit d'une subjectivité qui croit souvent elle-même pouvoir se dissocier de son projet. Nous savons aujourd'hui tous.te.s que cette recherche d'objectivité est une caractéristique indéniable de l'idéologie moderne, qui avait à cœur de parvenir à planifier les usages et les modes de vie. Le processus de choix de son habitat subit donc dès le départ, dans le cas du logement de masse, une ablation, même quand l'habitant.e décide de son plein gré d'entreprendre une démarche administrative pour s'y installer. Il reste que ses choix peuvent s'effectuer à différentes échelles, sans avoir besoin de faire recours à l'autoconstruction. Le choix de son habitat passe également par l'appropriation et la transformation de ce qui a été planifié à son insu, ce que nous nous efforcerons de commenter avant d'entamer le second exercice de comparaison.

18 Bruno Maresca, « Mode de vie : de quoi parle-t-on ? Peut-on le transformer ? », *La Pensée écologique* 1, n° 1 (2017): 233-51.

19 Pierre Gilbert, « L'effet de légitimité résidentielle : un obstacle à l'interprétation des formes de cohabitation dans les cités hlm », *Sociologie* 3, 2012: 61-74, <https://doi.org/10.3917/socio.031.0061>.

9. Subversion de l'espace

Pour une nouvelle hybridité

Dans l'histoire du logement, le modernisme promu comme acteur héroïque de la ville moderne au XXe siècle a diffusé ses projets un peu partout sur le globe avec plus ou moins de réussite et différemment selon les cultures locales et capacité d'accueil technique et social de ces idéaux. Dans la suite de son histoire, avec notamment la reconnaissance de son échec avec Pruitt-Igoe détruit en 1972, une série de réinterprétations et réappropriations de ces projets ont lieu. Il s'agit dans ces dernières lignes de donner plus de profondeur au sens de cette appropriation, de cette rencontre entre espace planifié et espace habité, de cette « architecture vécue » selon l'architecte Philippe Boudon. Nous voulons tourner notre regard sur la capacité d'agentivité¹ des habitant.e.s de ces lieux, sur leurs réactions et interventions de toute sorte, plus ou moins radicales, qui se font selon leurs besoins. Il est important de souligner encore une fois que contrairement à l'Europe, les modèles modernistes ont fait l'objet d'une double réinterprétation dans le Sud global. En effet, dans un premier temps il y a eu son appropriation dans un contexte autre qu'europpéen, puis dans un deuxième, une réinterprétation et transformation faite par leur.e.s usager.e.s. Nous nous intéressons ici à cette hybridation de l'espace occasionnée par la rencontre des espaces dictés par la structure moderniste et l'espace approprié des habitant.e.s.²

À partir de l'intérêt pour l'usage

Depuis de la deuxième moitié du XXe siècle, les pratiques d'usage ont peu à peu commencé à prendre de l'importance dans le discours théorique. Kenny Cupers appuie l'idée selon laquelle les habitant.e.s, à travers l'usage, produisent une nouvelle histoire de l'architecture :

[T]hey make up an alternative history of architecture. Against the dominant periodization of twentieth-century architecture based on authorship, form, or discourse, the contributors provide a more relational history of architecture that connects the accounts of architects, projects, and ideas with a larger social, spatial, and material history.³

Retournons brièvement sur l'histoire de ces études. L'intérêt pour les données post-occupation est apparu dans les années 1960. Celles-ci serviront de diagnostic de performance, transformant l'expérience des habitant.e.s en données afin de permettre une analyse qualitative des constructions du logement. En Europe, ces études donneront lieu au thème de la participation en architecture (Giancarlo de Carlo ou Lucien Kroll développeront des théories autour de cette pratique).⁴ Judith Le Maire retrace l'apparition de la participation dans la conception des espaces habités et dans la ville et montre que ces expériences naissent toujours dans des contextes précis: lorsque les habitant.e.s se trouvent dans un état de précarité et que les acteur.rice.s chargés de la planification échouent à apporter des réponses aux besoins de la population, ce qui pousse les collectivités à s'organiser et à se mobiliser. En somme, c'est lorsque l'environnement est soumis à un dysfonctionnement que naissent les initiatives participatives, elles sont alors la première réponse propre aux crises.⁵

Par contre, il est important de souligner que ces études ne seront pas utilisées de la même manière selon les lieux. Dans les pays du Sud global ces mêmes analyses seront utilisées par les expert.e.s internationaux.le.s pour remettre en question les politiques de logement sur place, en pointant du doigt leur inefficacité quant aux problèmes autour du logement. Ces critiques mettront alors de côté l'agentivité des habitant.e.s et leur créativité pour ne parler que de « stratégie de survie ».⁶

Au contraire, en suivant la pensée de Calin McFarlane, qui propose de réfléchir la ville et l'espace urbain comme un assemblage. Selon lui, en se positionnant là où le clivage entre les couches sociales est le plus prononcé, on retrouve l'habitant.e de la ville doté.e de son attention particulière à son environnement. C'est grâce à cette éducation qu'il acquiert dans la ville, que l'habitant.e peut avec un regard pointu dépasser l'utilisation familière des objets et matériaux autour de lui.elle et d'y percevoir des nouvelles potentialités. Ces objets, espaces et matériaux, voient leur utilisation familière ou prévue détournée, prenant une forme et une signification nouvelles dans un assemblage nouveau. L'habitation que les habitant.e.s construisent n'est rien

1 Néologisme de l'anglais : *agency*, capacité d'une entité d'agir dans un milieu donné.

2 Viviana d'Auria et Hannah le Roux, « Quand la vie prend le dessus : les interactions entre l'utopie bâtie et l'habiter », *CLARA* 4, n°1 (2017): 9-28, <https://doi.org/10.3917/clara.004.0009>.

3 Kenny Cupers, éd., *Use matters: an alternative history of architecture*, p.11 (London ; New York: Routledge, 2013).

4 Viviana d'Auria et Hannah le Roux, « Quand la vie prend le dessus : les interactions entre l'utopie bâtie et l'habiter », *CLARA* 4, n°1 (2017): 9-28, <https://doi.org/10.3917/clara.004.0009>.

5 Judith Le Maire, *Lieux, biens, liens communs: émergence d'une grammaire participative en architecture et urbanisme, 1904-1969*, Architecture, aménagement du territoire et environnement (Bruxelles (Belgique): Éditions de l'Université de Bruxelles, 2014).

6 Viviana d'Auria et Hannah le Roux, « Quand la vie prend le dessus : les interactions entre l'utopie bâtie et l'habiter », *CLARA* 4, n°1 (2017): 9-28, <https://doi.org/10.3917/clara.004.0009>.

d'autre qu'un assemblage, tout comme la ville elle-même et son urbanisme. Concept que McFarlane lie encore à l'idée d'*habitus* de Bourdieu, selon laquelle les personnes développent des capacités et sensibilités spécifiques en relation avec leur environnement.

En plus de l'exemple de l'habitant.e des bidons villes construisant son propos logis et apprenant comment habiter le monde à sa manière au travers de ses constructions, nous pouvons encore porter notre regard sur le *Incremental housing*. Ces constructions qui se font pas à pas avec leur contexte sociomatériels. Celles-ci appuient encore la conception de l'urbanisme en tant que processus d'assemblage toujours en cours, un processus d'habitation comme assemblage. Ce sont en effet ces espaces habités et ces « objets appris » qui permettront des nouvelles relations, conditionnant ainsi les possibilités pour la vie urbaine. On peut ici encore introduire la notion de *intensive multiplicity* selon le critique d'architecture Kim Dovey, définie comme une multiplicité qui se trouve changée à chaque nouvelle addition (en opposition à l'*extensive multiplicity*, où les différentes parties de multiplicité ne se retrouvent pas affectées par des nouvelles additions à leur système). Pour McFarlane, une maison, un quartier, une ville sont tous des *intensive multiplicity* où chaque nouveau changement ou particule ajoutée change le sens de l'ensemble. Enfin le logement selon lui:

also offers a window into the city more generally: the city as an ongoing chain of sociomaterial translations that affords different possibilities at different times under deeply unequal conditions.⁷

Ainsi, cet environnement urbain donne la possibilité ou le refoulement de certaines pratiques. Alors dans ce contexte, l'improvisation des constructions de ces habitations n'est pas juste un « ad hoc », mais le produit de plusieurs essais d'assemblages urbains au fil du temps, que les usager.e.s ont peu à peu mis en place, et à partir desquels ont tiré de nouvelles utilisations de leur entourage sociomatériel.⁷

7 Ibid.

L'appropriation comme résistance

Si nous revenons maintenant à la question de l'usage, en nous concentrant sur la dialectique entre l'espace conçu et l'espace habité des constructions modernistes, nous pouvons considérer que les modifications apportées par les habitant.e.s, au-delà du reflet des besoins socio-économiques et d'une certaine créativité, cette agentivité peut encore être lue comme une subversion de ces espaces. Celle-ci résulte en une sorte de résistance contre les formes dictées, créant ainsi un basculement créatif. Ce regard nous permet d'aborder une certaine décolonisation de l'espace urbain au travers des pratiques d'usage quotidiennes.⁸ Comme énoncé par d'Aria et Le Roux, Lefebvre décrivait déjà l'importance de cette appropriation, affirmant l'appropriation comme but de toute vie sociale.

L'agentivité des habitant.e.s dans un environnement fait de structures modernistes nous est encore mieux décrit par Le Roux dans sa thèse *Lived Modernism: When Architecture Transforms*. Elle y met en avant comment ces structures modernistes dans l'urbanisme africain postcolonial laissent une place à l'appropriation et à des nouvelles pratiques sociales. Ces structures deviennent ainsi des structures ouvertes et un support minimal abstrait pouvant accueillir des nouveaux usages et forger des nouvelles identités. Les résidus du modernisme peuvent alors être considérés comme des communs disponibles à la multitude sur place. Elle nomme ainsi *transforms* ces éléments de transition entre le statu quo et les potentiels scénarios futurs pour la ville. Ces moments, ces espaces sont des brèches pour des nouvelles possibilités, pour des nouveaux assemblages dans lesquels les habitant.e.s ainsi que les espaces et matériaux utilisés changent et transcendent leur propre identité, générant ainsi une nouvelle forme hybride. Notre intérêt sur son travail se porte ici sur la possibilité de l'émancipation au travers de l'appropriation. Ces pratiques peuvent être plus ou moins radicales, sachant que même des modifications mineures peuvent critiquer le statu quo construit.⁹ L'appropriation comme acte d'insurrection n'est pas un sujet nouveau et a souvent été abordée dans différentes théories postcoloniales, selon Viviana d'Auria et Hannah le Roux:

8 Viviana d'Auria et Hannah le Roux, « Quand la vie prend le dessus : les interactions entre l'utopie bâtie et l'habiter », *CLARA* 4, n°1 (2017): 9-28, <https://doi.org/10.3917/clara.004.0009>.

9 Hannah le Roux, « Lived modernism: when architecture transforms » (2014).

10 Viviana d'Auria et Hannah le Roux, « Quand la vie prend le dessus : les interactions entre l'utopie bâtie et l'habiter », p.16-17. *CLARA* 4, n°1 (2017), <https://doi.org/10.3917/clara.004.0009>.

11 *Ibid.*

12 *Ibid.*

13 Marie Cuillerai, « Le Tiers-espace : une pensée de l'émancipation ? », *Acta fabula* 11, n°1, Autour de l'œuvre d'Homi Bhabha (2010), <http://www.fabula.org/revue/document5451.php>, page consultée le 27 décembre 2020.

[E]n se concentrant sur le langage et la textualité, certains aspects des cultures dominantes (y compris les façons de penser et d'argumenter) peuvent être adoptés par ceux qui sont exclus de la production de ces aspects afin d'articuler leur propres expression sociales et culturelles.¹⁰

Dans ce sens, l'agentivité des acteur.rice.s peut aller à l'encontre ou pas des structures présentes, mais vient dans tous les cas se confronter à cette dernière, suivant son idée d'usage et ce qui lui est favorable par l'espace mis à disposition.¹¹

Un troisième espace

En dernier lieu nous pouvons encore faire appel à la notion de tiers espace de Bhabha, développée dans la lignée des études postcoloniales, et qui naît de l'appropriation d'espaces, au travers de nouveaux usages et de nouvelles significations. Dans ce sens, c'est une transformation réciproque entre l'espace physique et les pratiques d'usage qui a lieu. En reprenant les termes de Frantz Fanon et de Philippe Boudon, « expérience vécue » et « architecture vécue », l'expérience résulte en une « forme incarnée de résistance ».¹² Dans *Les Lieux de la Culture*, Homi Bhabha nous introduit à la notion de tiers espace afin de penser la subversion au-delà des explications habituelles qui se fondent toujours autour des confrontations de pouvoir entre les différents acteur.rice.s sociaux.les. Enfin, il s'agit surtout dépasser la binarité maître/esclave, colons et opprimés et de donner de la place à l'hybride dans le but de mettre en avant cette transformation réciproque qui se produit.

Cette hybridité se manifeste par la négociation, cette dernière étant même le vecteur constituant du tiers espace. Il s'agit toujours de négocier la symétrie entre identité de soi et altérité. Cette négociation comme stratégie du tiers espace résulte en une série de changements et d'hybridations, le rendant ainsi profondément politique, et modifiant l'espace commun entre les deux.¹³

Dans leur publication *Modernisme(s) Approprié(s) ?*, d'Auria et Le Roux pointent directement du doigt à travers leur titre la potentialité que laissent ces structures. Dans le cadre de notre recherche, nous pouvons aussi amener la même question sur les logements de masse issus de la production moderniste, et la manière dont ces espaces sont vécus. Notre intérêt se porte *in fine* dans la confrontation de ces politiques de logement qui ont bien varié dans le temps (suivant leurs contextes sociaux et économiques) au Brésil et en France avec la manière dont les espaces ont été et sont vécus, habités, réinterprétés, improvisés et ce surtout une fois que les États en question ont délaissé la gestion de ces constructions à la responsabilité de ses habitant.e.s. Il ne s'agit pas ici de tomber dans une simple opposition entre espaces « formels » ou « informels » ou encore de dire que ces espaces hybrides ont été générés à travers le cadre qui leur est donné par le modernisme comme suite logique. Mais plutôt de mettre l'accent sur cette rencontre, ce nouvel assemblage qui met en avant l'agentivité des habitant.e.s et montre des nouvelles voies pour « l'habiter », une forme d'émancipation.¹⁴ Une libération des formes d'habiter imposées par les structures modernes vers de nouveaux modes d'habitat urbain ? On peut se demander où se situent ces *transforms* de Le Roux dans le cadre de la réappropriation des habitations par ses habitant.e.s, quelles sont les conséquences pour les structures à venir ? Est-ce qu'il n'y a pas dans cette hybridité et ce nouvel espace la possibilité d'une lecture autre que la critique habituelle apportée aux structures modernes ?

14 Viviana d'Auria et Hannah le Roux, « Quand la vie prend le dessus : les interactions entre l'utopie bâtie et l'habiter », p.16-17. *CLARA* 4, n°1 (2017), <https://doi.org/10.3917/clara.004.0009>.

Comparer le logement de masse – EXERCICE II

Comment observer l'habitat en logement de masse ? Qui peut en rendre compte et par le biais de quels types de données ? Le second exercice comparatif nécessite d'interroger les sources mobilisées pour témoigner le plus fidèlement possible de l'appropriation d'un espace. Cette question redouble d'importance sachant que nous n'avons effectué aucun déplacement physique vers les territoires d'étude, ni pris de contact personnel, ce qui aurait été à notre sens la meilleure manière de se prémunir d'inférences hâtives. L'enjeu de l'exercice fut donc celui d'une épistémologie à partir de sources qui nécessitent le moins d'intermédiaires possibles entre les sujets de l'habitat et nous, de telle sorte à éviter de tirer des conclusions à leur insu. Les modes de représentation spatiale traditionnels étant somme toute réservés à la seule élite apte à les comprendre, ce qui contribue de creuser un écart énorme entre les professionnels de l'espace et leur commun des mortels, la question principale qui sous-tend cette recherche est la suivante : comment étudier un espace sans avoir recours aux outils de dessin géométrique ? La collection qui suit ces quelques considérations présente une première tentative dans cette direction. L'attention fut donc principalement portée sur l'identification de sources produites, dans le meilleur des cas, par les habitants eux-mêmes, et dans le pire, dont ils sont les acteurs principaux. D'un point de vue comparatif, la diversification des sources de savoir présente un potentiel riche de comparaison horizontale, car ses catégories sont ici définies par les médias mobilisés, ce qui amoindrit l'importance accordée aux limites nationales, et permet d'élargir la communication au-delà de leurs frontières. Une fois les données rassemblées, elles ont été disposées indépendamment de leur contexte, selon les thèmes relatifs à l'appropriation qui ont été identifiés. Ces thèmes traitent de processus impliqués dans l'habitation d'un environnement, tels que son détournement, son amélioration, ou l'identité qui y est construite. Loin de trahir une recherche d'exhaustivité impossible, un soin particulier fut apporté pour ne garder que les sources qui témoignent d'actes d'appropriation dont la récurrence fut observée au cours de la recherche. Ces répétitions et la contradiction

de certaines situations recueillies permettent de modestement rendre compte de la complexité des réseaux d'actions et de significations qui caractérise l'habitat du logement de masse. Ainsi, les liens qui peuvent être esquissés demeurent ici sous leur forme implicite, et ne se réduisent bien entendu pas aux limites de la mise en page du catalogue qui suit.

10. CATALOGUE « ARCHITECTURE VÉCUE »

*« Je crois qu'après avoir vu ça, on peut mourir
traquille. Enfin, le plus tard possible, mais on
peut. Ah c'est super. Quel pied, ah quel pied ! »*

Thierry Roland



(a1)



(a2)

«Qu'est-ce qu'elle fait l'association? Elle met sur pied une équipe qui fera les travaux nécessaires pour les besoins immédiats dans la cité, vu que dans la cité, [...], y a beaucoup de chômeurs, mais dans ces chômeurs y a des électriciens, y a des plombiers [...] y a de tout! Y a des serruriers, y a tout! Pourquoi pas utiliser ces gens-là, tu vois? On peut les utiliser, et l'argent qui devait servir de rénovation, à ce moment-là, il sera, comment dire, réparti dans ces tâches, tu vois! Et en même temps, ça reste dans la cité, tu vois? Et c'est des jeunes de la cité qui travaillent.»



(a3)



(a5)



(a7)



(a8)

«À chaque mot ça pue la censure
Nos raps c'est pour tous ceux qui ha-
bitent au 15ème sans ascenseur
J'aime voir du sang sur le FN
Et quand ma famille va bien, j'aime voir
des billes comme Fabien
J'aime un keuf quand son slip jaunit
Qui dit "oh non", Lunatic au microphone c'est l'Amazonie.»^(a6)



(b1)



(b2)



(b3)

«Je me souviens qu'ici, sur ce balcon... comme c'était agréable d'être ici sur le balcon, vous savez? Le vent, l'odeur, le soleil qui tapait, vous savez? Maintenant, à partir du moment où ils ont été vendus que les gens sont devenus propriétaires et ont commencé à le faire comme ils voulaient, vous pouvez imaginer un espace comme celui-ci, dans une famille de huit personnes, c'est une pièce qui peut accueillir au moins deux personnes de plus [...] ils ont commencé à construire les fenêtres. Ils ont essayé un standard qui serait celui-là, un standard de base, mais il y a de tout, il y a une fenêtre avec du verre de cette taille, des petites pièces de quincaillerie et du verre minuscule, il y a une fenêtre... de toutes les sortes. [...] il y a des rondes! fenêtre ovale! L'une est... coloniale! dite coloniale! Mais c'est une réalité qui laisse aussi cet air de chose, de maison fait à votre façon, de votre goût, vous savez, ça peut être moche pour le bon sens mais je pense que ça a aussi un charme, ça n'arrête pas d'avoir.»

(b4)



(b5)

« Ici un jour y a eu une grosse tempête, et le mur il s'est cassé.
 D'un côté c'est un mal pour un bien parce que sinon
 ça nous fait un grand détour pour aller à l'école.
 Parce que comme je vous ai dit [il nous enfermait].
 Ici c'est le passage pour aller à l'école. Les en-
 fants ils vont à l'école, les parents ils montent
 au supermarché faire les commissions.
 Ils veulent de nouveau fermer, mais après nous on est
 obligés de faire un gros détour, au lieu de nous l'arran-
 ger parce qu'il y a des parents qui se blessent. »^(b6)



(b7)



(b8)

« mais je me souviens d'un premier affrontement que nous avons eu d'un résident construisant un sixième étage... regardez comme c'est barbare ! Les bâtiments ont été construits pour cinq étages, puis le type du cinquième étage a découvert qu'il pouvait en surélever un autre et s'approprier cette zone.

Dans le même temps, commence à s'établir... a ne plus respecter les espaces communs. Le fils est né, la fille était enceinte, où allez-vous les mettre ? Allez-vous les renvoyer ? » ^(b9)

« Il y a le troisième avec le gars qui vit au premier étage, qui est sur rue principale... alors il fait quoi ? Le troisième type qui vit au premier étage, qui est la rue principale... alors il fait quoi ? Du premier étage, il s'étire dans la zone de l'ensemble devant sa maison et fait des magasins à louer pour 1.000 - 1 500 réal, il fait deux, trois magasins. » ^(b10)



(b11)



(c1)



(c4)



(c2)



(c3)



(c5)



(d1)

Minhocão da Gavea - Conjunto Residencial Marques de São Vicente ...
 23 septembre 2019 · 🌐

E nosso Prédio começa respirar novos ares!
 A administração que assumiu recentemente, convidou a todos os condôminos para um Café da Manhã Compartilhado! Cada um levou uma contribuição e pudemos todos nos confraternizar!
 Parabéns à atual Gestão... e a todos que abraçaram a ideia! Só com União mudaremos tudo que precisamos mudar!!! 😊🙏
 #OPrédioÉNosso
 #VivendoUmNovoTempo

Voir la traduction



(d2)



(d3)

Minhocão da Gavea - Conjunto Residencial Marques de São Vicente ...
 11 septembre 2019 · 🌐

Parabéns aos Moradores e Condôminos que estão acordando e buscando serem respeitados!
 Ser Síndico não é ser dono do Prédio... respeite os moradores, pois além de pagarem seus condomínios em dia, são eles que pagam seu pró-labore, que é fielmente descontado no começo de cada mês!
 #AMUDANÇACOMEÇOU
 #JuntosSomosFortes
 #OMinhocãoÉNosso... **Afficher la suite**

Voir la traduction



(d4)



(d5)



(d6)



(d8)

COMMUN



(d7)



(d9)

COMMUN



(d10)



(d13)



(d11)



(d12)



(d14)



(e1)

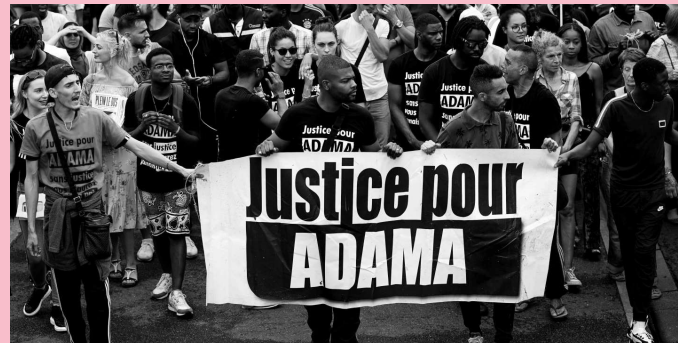
«Avec tout l'argent qu'ils ont investi pour la rénovation, pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas mis des bancs ? [...] L'Etat nous prend pour des pions. Ils ont fait quoi dans le quartier à part agrandir la route et mettre des pavés ? Ah si, les caméras ! Pour faire quoi ? Ca sert à rien de mettre des caméras dans les cités. C'est comme si tu violais l'intimité des gens. » (e2)



(e3)



(e4)



(e5)



(e6)



(f1)



(f2)



(f3)



(f4)



(f5)



(f6)



(f8)



(f9)



(f7)



(f10)



(f11)



(g1)



(g2)



(g3)



(g4)



(g5)



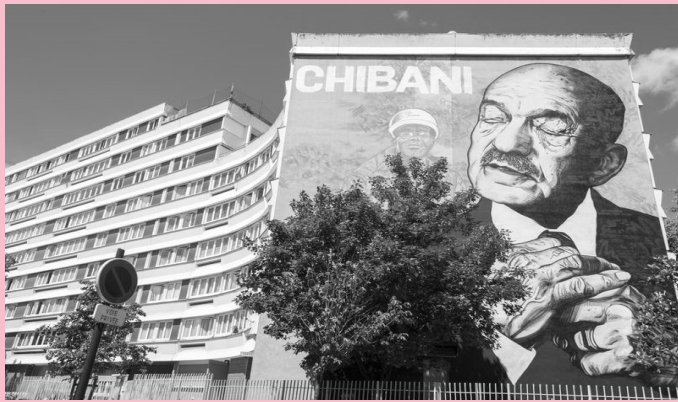
(g6)



(g7)



(h1)



(h2)



(h3)



(h4)

«Je me sens dans mon élément, car en
vrai on goleri plus qu'on pleure
La téci c'est hami mais on vit plus qu'on meurt
Partout pareil chez moi c'est bien quelque part
Mais y'a pas de foot en salle, car y'a pas de salle à guelfar
Notre seul sport y'a les chtars top départ
Le cul sur un banc on se tape des barres
Laisse moi appeler, paye ta cannette, roule un zbar
(h5) Venez on part à Anvers ou à Dam dès le sbah on se barre»

« Une chance qu'ils aient pas détruit mon bâtiment
 P't-être qu'un jour j'pourrais le montrer à mes enfants
 Où avec Tarik, papa, Sarah j'ai di-gran
 Là où j'étais qu'un fils de dit-ban
 Là où j'avais la confiance même avec les grands
 Parce que mon papa c'était le plus méchant
 Laisse-moi toucher ce que t'as touché
 Laisse-moi aimer ce que t'as aimé
 Et dans l'œilleton de la porte j'aimerais passer
 Pour juste une fois ressentir le passé
 Revenir là où tout a commencé
 (i2) Car on était aussi heureux, je le sais »

« cela fera 9 ans que nous occupons cette place ici sur le
 parc du CECAP... Et nous sommes dans cette lutte pour nous
 échapper, nous devons occuper les espaces publics et faire
 l'extension de notre maison, nous vivons dans un appartement
 ici, donc nous sommes privés d'une cour, donc la proposition
 (i3) de la "vaqueira" est de faire véritablement de la place sa cour. »



(i1)

«Ce bâtiment est un bâtiment qui, à l'époque, n'existait presque pas... sur pilotis avec beaucoup de hauteur, beaucoup de gens sélectionnés venaient... mais quand ils arrivaient ici, ils partaient, parce que les mères avaient peur pour leurs enfants, à cause de cette partie intermédiaire qui est le patio, et elles avaient très peur que les enfants tombent... et à cette époque, tout le monde, la plupart d'entre eux vivaient dans un immeuble de petite taille, il n'y avait presque pas d'appartements... donc c'était très difficile pour les gens de rester... les gens n'avaient aucune compréhension de ce projet architectonique».

«Alors moi j'habitais exactement au 13e étage, juste à l'angle, tout en-haut au 13e étage.
J'avais mon 2 p là-bas, c'était que du bonheur, la belle vue sur la ville toute entière.
Donc pour moi c'était pas un 2 p, c'était un petit pavillon pour moi, c'était un château en ce moment-là.»



(i4)

« Les Mureaux ont beaucoup changé. Je n'étais pas d'accord au début. Ils détruisaient nos bâtiments, ils déplaçaient nos parents, mais maintenant, je vois le boulot qui a été fait, et cela fait plaisir. En face de chez mes parents, il y a un parc avec des transats. Tu te poses là ; tu vois tout le quartier. C'est magnifique ! Avec un petit ruisseau, au milieu. Je suis tombé amoureux carrément de ce paysage. J'y vais tous les week-ends avec les petits. Tranquille ! Et puis tout récemment, ça faisait plus de dix ans que nous réclamions une aire de jeux pour les jeunes, et là, j'ai vu la semaine dernière une aire de jeux. J'en avais une larme aux yeux. » ⁽¹⁷⁾

« Rien que le fait qu'on habitait ici, on se connaissait tous. Et les mères et tout, tu vois comment elles étaient dehors et tout. J'sais pas, quand il te manquait du pain, du sucre ou du sel, t'allais frapper chez la voisine y avait pas de problème, on l'obtenait. Et maintenant à [Anthony] je l'ai pas moi. Là où j'habite maintenant c'est des petits bâtiments à cinq étages, tu vois c'est des petits trucs d'HLM, t'as la SEMIDEP, tout ça... Bah j't'assure, personne ne se connaît dans le porche où j'habite. Bonjour quand tu le rencontres dans l'escalier sans plus ! » ⁽¹⁸⁾

CONCLUSION

*«Quoique dise la vieille espérance
Forçons les portes du doute.»*

Kateb Yacine

Conclusion

Nous évoquons au commencement de ce travail les craintes que sa réalisation a suscitées. Le mérite d'un tel inconfort revient sans aucun doute à la conduite des deux exercices comparatifs. Outre l'ouverture de champ saine et nécessaire qu'ils ont permis, c'est en effet dans l'élaboration de leur méthode qu'ils ont soulevé les interrogations les plus impactantes quant à leur apport à la connaissance architecturale.

Nous dirons ainsi de la composition de la frise chronologique qu'elle a permis de resituer la pratique de la discipline à sa juste position, c'est-à-dire au cœur de rapports de domination, dont elle accentue spatialement l'expression. Ce premier exercice permet également de rappeler que la problématique du logement dépasse de loin le champ d'action de l'architecture. Les échecs du mouvement moderne ont-ils en ce sens réellement servi de leçon d'humilité ? Ou croyons-nous encore au potentiel émancipateur de la construction de notre discipline, à défaut d'être salvateur ? Nous nous permettons, à la suite de ce travail, d'émettre des doutes à ce sujet.

La mise en forme du catalogue de sources de savoirs soulève quant à lui d'épineuses questions à propos de la nature de la pratique architecturale. La conduite de l'exercice a révélé la limite de nos outils de représentation dès lors qu'il s'est agi de rendre compte des réalités sociales et matérielles du logement de masse. C'est non sans peine que nous nous sommes dépouillé.e.s des illusions que maintiennent nos modes de représentation pour faire face au fossé qui nous sépare réellement des habitant.e.s. Bien plus que cette distance en elle-même, c'est l'incapacité de notre pratique architecturale à réellement maintenir des relations honnêtes avec le monde qui est ici déstabilisante.

Loin de justifier un abandon de cause, la confrontation à ces impasses constitue à nos yeux le juste aboutissement de notre formation académique, et présente l'occasion de tenter de les contourner. Faut-il nécessairement que les outils que nous avons appris à utiliser résultent

en la perpétuation des schémas de production spatiale capitaliste pour trouver une légitimité ? Les problématiques du logement doivent-elles vraiment être traitées par le biais de la construction ?

Nous pensons que ces questions doivent être abordées par le biais des outils de connaissance et de représentation spatiales. Le projet d'architecture doit en ce sens pouvoir également consister en l'exploration de leur reconfiguration, et de fait de pouvoir les adapter à des objectifs qui ne dépendent pas de la prolongation d'un système économique injuste et violent ?

En ce sens, nous proposons de poursuivre la piste esquissée par le second exercice de comparaison, et d'exploiter le potentiel qu'il présente de travailler horizontalement avec les acteur.rice.s de l'habitat dans un projet commun. Ce projet nécessite toutefois de penser aussi bien à la portée qu'aux limites des outils qui caractérisent la pratique de l'architecture. Il n'est d'ailleurs pour nous nullement question de l'impossible et fort peu souhaitable suppression de la pratique architecturale, ni même de se barricader dans l'univers de la théorie, mais bel et bien de l'y relier et d'en réorienter les possibilités.

Bibliographie

AMADIEU, Jean-Baptiste. « Le grand récit émancipateur chez Lyotard, entre validité et invalidation ». Dans *Les Sources au cœur de l'épistémologie historique et littéraire*, par Jean-Marc Joubert, François Ploton-Nicollet, et Mădălina Vărtejanu-Joubert, 219-29. Études et rencontres de l'École des chartes 48. Éditions de l'École nationale des chartes, 2016. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01425230>.

AURELI, Pier Vittorio, et Maria Shéhérazade Giudiciia. « Familiar Horror: Toward a Critique of Domestic Space ». *Log*, n° 38, automne 2016.

AURIA, Viviana d', et Hannah le Roux. « Quand la vie prend le dessus : les interactions entre l'utopie bâtie et l'habiter ». *CLARA* 4, n° 1 (2017) : 9-28. <https://doi.org/10.3917/clara.004.0009>.

BHABHA, Homi K. *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*. Paris : Payot, 2007.

BARAD, Karen. « La grandeur de l'infinitésimal. Nuages de champignons, écologies du néant, et topologies étranges de l'espace-temps-matérielisant », 2016. Traduit par Frédéric Neyrat. *Multitudes* 65 : 64-74. <https://doi.org/10.3917/mult.065.0064>.

BAYART, Jean-François. « Comparer en France. Petit essai d'autobiographie disciplinaire ». *Politix* 83, 2008 : 205-32. <https://doi.org/10.3917/pox.083.0205>.

BEAUDET, Gérard. *Naissance et développement de l'urbanisme : jalons. Profession urbaniste*, 11-20. Profession. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2014. <http://books.openedition.org/pum/280>.

BÉGUIN, Pascal, et Yves Clot. 2004. « L'action située dans le développement de l'activité ». *Activités* 01 (2). <https://doi.org/10.4000/activites.1237>.

BERTHOUD, Gérald. « La comparaison anthropologique : ébauche de la méthode ». *Revue européenne des sciences sociales*, n° XLV-138 juillet 2007 : pp.67-82. <https://doi.org/10.4000/ress.194>.

BIRNBAUM, Pierre. s. d. « Société de masse ». In *Encyclopaedia Universalis*. <http://www.universalisedu.com/encyclopedie/societe-de-masse/>.

BONICCO-DONATO, Céline. *Heidegger et la question de l'habiter : une philosophie de l'architecture*. Collection Eupalinos. Série Architecture et urbanisme. Marseille : Parenthèses, 2019.

BRAUSCH, Géraldine. « La Charte d'Athènes. Lecture collective d'un classique de la pensée urbaine ». *Dérivations : pour le Débat Urbain*, n°3 (septembre 2016). <https://orbi.uliege.be/handle/2268/227386>.

BRENNER, Neil, et Christian Schmid. « Towards a New Epistemology of the Urban? » *City* 19, 2015 : 151- 82. <https://doi.org/10.1080/13604813.2015.1014712>.

BREVIGLIERI, Marc. « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité ». *Tracés : bulletin technique de la Suisse romande*, n° 132 (2006) : 9-14

BURGA, Hector Fernando. « An Interview with AbdouMalik Simone ». *Berkeley Planning Journal* 22, 2011. <https://doi.org/10.5070/BP32215367>.

CASTEX, Jean, Jean-Charles Depaule, et Philippe Panerai. *Formes urbaines : de l'îlot à la barre*. Collection Aspects de l'urbanisme. Paris : Dunod, 1977.

CHARLE, Christophe. « Histoire globale, histoire nationale ? Comment réconcilier recherche et pédagogie ». *Le Débat* 175, 2013 : pp. 60-68. <https://doi.org/10.3917/deba.175.0060>.

CHOMBART DE LAUWE, Paul-Henry. *La fin des villes, Mythe ou réalité*. Calmann-Lévy, 1982.

CRINSON, Mark. « Imperial Modernism ». Dans *Architecture and Urbanism in the British Empire*, édité par G. A. Bremner, 198 - 238. Oxford, UK: Oxford University Press, 2016. <https://global.oup.com/academic/product/architecture-and-urbanism-in-the-british-empire-9780198713326?cc=g-b&lang=en&#>.

CUILLERAI, Marie. « Le Tiers-espace : une pensée de l'émancipation ? » *Acta fabula* 11, n° 1, Autour de l'œuvre d'Homi Bhabha (2010). <http://www.fabula.org/revue/document5451.php>, page consultée le 27 décembre 2020.

CUPERS, Kenny, éd. *Use matters: an alternative history of architecture*. London; New York: Routledge, 2013.

DAVIS, Mike. *Planet of slums*. London; New York: Verso, 2006.

DE ANGELIS, Massimo. 2017. *Omnia Sunt Communia: on the commons and the transformation to postcapitalism*. London: Zed Books.

DUFAUX, Frédéric, et Paul Chemetov. *Le monde des grands ensembles*. Grâne : Éd. Créaphis, 2004

« Comparer les grands ensembles : une tâche impossible et nécessaire ». Dans *Le monde des grands ensembles*, édité par P. Chemetov, Grâne, Éd. Créaphis, 2004, pp. 28-35.

ENGELS, Friedrich. *La question du logement*. Les éditions sociales. Classiques du marxisme. Paris, 1969. http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_friedrich/question_du_logement/question_du_logement.html.

FEUILLEBOIS, Victoire. *Qu'est-ce que la littérature comparée ? Séminaire doctorants et jeunes chercheurs de l'équipes Transpositions*, CIELAM Aix-Marseille, janvier 2014.

FIJALKOW, Yankel. *Sociologie du logement*, 2016. <http://www.cairn.info/sociologie-du-logement--9782707189448.htm>.

GAUTHIER, Isabel, Michael J. Tarr, Adam W. Anderson, Pawel Skudlarski, et John C. Gore. 1999. « Activation of the Middle Fusiform “face Area” Increases with Expertise in Recognizing Novel Objects ». *Nature Neuroscience* 2 (6): 568 - 73. <https://doi.org/10.1038/9224>.

GILBERT, Pierre. 2012. « L'effet de légitimité résidentielle : un obstacle à l'interprétation des formes de cohabitation dans les cités hlm ». *Sociologie* 3 (1) : 61-74. <https://doi.org/10.3917/socio.031.0061>.

GRAFMEYER, Yves. « Logement, quartier et sociabilité ». Dans *Logement et habitat : l'état des savoirs*, par Marion Segaud, Catherine Bonvalet, et Jacques Brun, 347-54. Collection Textes à l'appui. Paris : La Découverte, 1998.

GUTZON LARSEN, Henrik, Anders Lund Hansen, Gordon MacLeod, et Tom Slater. « Introduction au dossier « Retour sur La question du logement » ». *Espaces et sociétés* 170, n° 3 (2017) : 125 - 32. <https://doi.org/10.3917/esp.170.0125>.

HALL, Peter. *Cities of tomorrow: an intellectual history of urban planning and design since 1880*. Quatrième édition. Hoboken, NJ: Wiley-Blackwell,

2014.
HARAWAY, Donna. 1988. « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective ». *Feminist Studies* 14 (3): 575. <https://doi.org/10.2307/3178066>.

HARVEY, David. "The right to the city". *International Journal of Urban and Regional Research*, n°27 (2003): 939-941. <https://doi.org/10.1111/j.0309-1317.2003.00492.x>

HOLSTON, James. *The modernist city: an anthropological critique of Brasilia*. Chicago: University of Chicago Press, 1989.

JACOBS, Jane M. 2006. « A Geography of Big Things ». *Cultural Geographies* 13: 1- 27. <https://doi.org/10.1191/1474474006eu354oa>.

JULIEN, Élise. « Le comparatisme en histoire. Rappels historiographiques et approches méthodologiques ». *Hypothèses* 8, 2005 : pp.191-201. <https://doi.org/10.3917/hyp.041.0191>.

KECK, Frédéric. « Les théories de la magie dans les traditions anthropologiques anglaise et française ». *Methodos*, n° 2, avril 2002. <https://doi.org/10.4000/methodos.90>.

LATOUR, Bruno, et Albena Yaneva. 2008. « "Donnez-moi un fusil et je ferai bouger tous les bâtiments" : le point de vue d'une fourmi sur l'architecture ». In *Explorations in Architecture: Teaching, Design, Research*, Birkhäuser, 80 - 89. Basel.

LAW, John. "And If the Global Were Small and Noncoherent? Method, Complexity, and the Baroque". *Environment and Planning D: Society and Space* 22, 2004: 13- 26. <https://doi.org/10.1068/d316t>.

LEFEBVRE, Henri, Deulceux, Hess, et Weigand. 2009. *Le droit à la ville*. Paris : Economica : Anthropos.

LE GALÈS, Patrick, Lionel Francou, et Sarah Van Hollebeke. *Penser les transformations par la comparaison. Action publique, villes et instruments. Émulations : Revue des jeunes chercheuses et chercheurs en sciences sociales, Presses universitaires de Louvain*, 2018, pp. 1-16. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02101545>

Les études urbaines contre la comparaison. SciencesPo – E-prints – Centre d'études européennes et de politique comparée, septembre 2018. https://www.sciencespo.fr/centre-etudes-europeennes/sites/sciencespo.fr/centre-etudes-europeennes/files/1809%20Le-Gales_Etudes%20urbaines%20%281%29.pdf

LE GOFF, Olivier. « Chapitre II. Confort, société, progrès au xixe siècle ». *L'invention du confort : Naissance d'une forme sociale*, 33-45. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2019. <http://books.openedition.org/pul/9449>.

LE MAIRE, Judith. *Lieux, biens, liens communs : émergence d'une gram-maire participative en architecture et urbanisme, 1904-1969*. Architecture, aménagement du territoire et environnement. Bruxelles (Belgique) : Éditions de l'Université de Bruxelles, 2014.

LE ROUX, Hannah. « Lived modernism: when architecture transforms », 2014.

LUSSAULT, Michel. « 2. Habiter, du lieu au monde. Réflexions géographiques sur l'habitat humain ». In *Habiter, le propre de l'humain*, 35-52. Armillaire. Paris : La Découverte, 2007. <https://www.cairn.info/habiter-le-propre-de-l-humain--9782707153203-p-35.htm>.

LUYAT, Marion, et Tony Regia-Corte. 2009. « Les affordances : de James Jerome Gibson aux formalisations récentes du concept ». *L'Année psychologique* 109 (2) : 297-332. <https://doi.org/10.4074/S000350330900205X>.

MADDEN, David J., et Peter MARCUSE. *In defense of housing: the politics of crisis*. London; New York: Verso, 2016.

MAHIL, Aziza, et Diane-Gabrielle Tremblay. *Théorie de l'acteur-réseau*. In *Sciences, technologies et sociétés de A à Z*, édité par Frédéric Bouchard, Pierre Doray, et Julien Prud'homme, 234-37. Presses de l'Université de Montréal, 2015. <https://doi.org/10.4000/books.pum.4363>.

MAKSIM, Hanja-Niriana. 2009. « Formes urbaines et usages : quelles récurrences ? » *EspacesTemps.net*, Travaux.

MARESCA, Bruno. 2017. « Mode de vie : de quoi parle-t-on ? Peut-on le transformer ? » *La Pensée écologique* 1 (1) : 233-51.

McFARLANE, Colin. « The City as Assemblage: Dwelling and Urban Space ». *Environment and Planning D: Society and Space* 29, n° 4 (août 2011): 649-71. <https://doi.org/10.1068/d4710>.

MERRIFIELD Andy, Julien Guazzini, et Xavier Boissel. *Métromarxisme : un conte marxiste de la ville*. Traduit par Julien Guazzini. Entremondes, 2019.

MISSLIN, René, « Les cercles fonctionnels de von Uexküll en tant que modes existentiels », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, n° 38 (30 septembre 2015) : 217-24, <https://doi.org/10.4000/cps.457>.

MONNIER, Gérard. « Les débuts de l'architecture du xxe siècle (1890-1914) », 2e éd.:26-45. Que sais-je ? Paris cedex 14 : Presses Universitaires de France, 2000. <https://www.cairn.info/l-architecture-du-xxe-siecle--9782130507598-p-26.htm>.

« Une modernité internationale (1918-1940) », 2e éd.:46-73. Que sais-je ? Paris cedex 14 : Presses Universitaires de France, 2000. <https://www.cairn.info/l-architecture-du-xxe-siecle--9782130507598-p-46.htm>.

NOREL, Philippe. « L'émergence du capitalisme au prisme de l'histoire globale ». *Actuel Marx* 53, n° 1 2013 : 63-75. <https://doi.org/10.3917/amx.053.0063>.

PAQUOT, Thierry. « Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire... » *Informations sociales* 123, n° 3 (2005) : 48-54. <https://doi.org/10.3917/inso.123.0048>.

« De la « société de consommation » et de ses détracteurs ». *Mouvements* 54, 2008 : 54. <https://doi.org/10.3917/mouv.054.0054>.

PATTARONI, Luca, Vincent Kaufmann, et Adriana Rabinovich. « L'habitat en questions ». *EspacesTemps.net*, 20 octobre 2009. <https://www.espaces-temps.net/articles/habitat-en-questions/>;

PERROT-CORPET, Danielle. « Affinité de la littérature et du comparatisme au prisme de la théorie queer : à propos de la « vertu » foucaldienne selon Judith Butler ». *TRANS* -, juillet 2018 <https://doi.org/10.4000/trans.1818>.

PAUGAM, Serge. 2010. *Les 100 mots de la sociologie*. Paris : Presses universitaires de France. <http://www.cairn.info/les-100-mots-de-la-sociologie--9782130574057.htm>.

PINSON, Daniel. « La conception du logement ». Dans *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, par Marion Segaud, Jacques Brun, et J. C. Driant. Dictionnaire. Paris : Colin, 2002.

PLANCHET, Laure-Hélène. s. d., Philippe Descola. *La naissance de l'anthropologie sociale et culturelle. Les Cours du Collège de France : Qu'est-ce que comparer ?* France Culture, 2020.

PROSSER, Simon. 2011. « Affordances and Phenomenal Character in Spatial Perception ». *The Philosophical Review* 120 (4): 475 - 513.

RAPOPORT, Amos. *Culture, Architecture, and Design*. Chicago : Locke Science, 2005.

REYNAUD, Alain. « L'intérêt de la démarche comparative en géographie ». *Espaces Temps*, 26-28, 1984. *L'espace en société. Géographies d'aujourd'hui*. <https://doi.org/10.3406/espat.1984.3211>.

ROBINSON, Jennifer. *Ordinary Cities: Between Modernity and Development*. Psychology Press. 2006.

ROBINSON, Jennifer. "Comparative Urbanism: New Geographies and Cultures of Theorizing the Urban: DEBATES & DEVELOPMENTS". *International Journal of Urban and Regional Research* 40, 2016: pp. 187- 99. <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12273>.

RODRIGUES, Juliana Nunes. 2012. « La comparaison en géographie. Contribution à partir de l'étude de la coopération intercommunale en France et au Brésil ». *Confins*, n° 16 (novembre). <https://doi.org/10.4000/confins.8062>.

ROSA BONHEUR, Collectif, Anne Bory, José-Angel Calderon, Valérie Cohen, Blandine Mortain, Séverin Muller, Juliette Verdière, et Cécile Vignal. 2014. « Comment étudier les classes populaires aujourd'hui ? Une démarche d'ethnographie comparée ». *Espaces et sociétés* 156-157 : 125-41. <https://doi.org/10.3917/esp.156.0125>.

RUTY, Erwan. 2020. *Une histoire des banlieues françaises*. Paris : Éditions François Bourin.

SAID, Edward W., et Paul Chemla. *Culture et impérialisme*. Paris : Fayard Le Monde Diplomatique, 2008.

SEGAUD, Marion, Catherine Bonvalet, et Jacques Brun, éd. *Logement et habitat : l'état des savoirs*. Collection Textes à l'appui. Paris : La Découverte, 1998.

SERFATY-GARZON, Perla. 2002. « L'appropriation de l'espace : dans Segaud, M., Brun, J. et Driant, J.C. (Dir.), Dictionnaire critique du logement et de l'habitat, sous le regard des sciences sociales, Paris, Armand Colin », 27-30.

SIMONE, Abdoumalik. 2004. « People as Infrastructure: Intersecting Fragments in Johannesburg ». *Public Culture* 16 (3) : 407-29. <https://doi.org/10.1215/08992363-16-3-407>.

TROUILLARD, Emmanuel. « Logement et habitat(ion) : De l'espace géométrique au « home, sweet home ». », s. D.

VALETTE, Emmanuelle. « Entre histoire et anthropologie, éloge du comparatisme : Marcel Detienne, Comparer l'incomparable. Oser expérimenter et construire » (2009). *Écrire l'histoire*, n° 7, octobre 2011 : pp. 95-98. <https://doi.org/10.4000/elh.405>.

VENTURINI, Tommaso. 2008. « La cartographie de Controverses. Communication au Colloque CARTO 2.0 ». Paris.

VESCHAMBRE, Vincent. 2005. « La notion d'appropriation : dans Segaud (M.), Brun (J.), Driant (J.-C.), 2002. – Dictionnaire de l'habitat et du logement, Paris, A. Colin, 480 p. et dans Lévy (J.), Lussault (M.) (dir.), 2003. – Dictionnaire de la géographie, Paris, Belin, 1 034 p. » *Norôis*, n° 195 (juin) : 115-16. <https://doi.org/10.4000/norôis.589>.

Videos

CITE DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE. L'innovation constructive et la généalogie du logement de masse à l'aube des Trente Glorieuses, Youtube video, 1:58:17. 06.06.2018. <https://www.youtube.com/watch?v=Vl-98ZNU-ZSs>

PIQUEBANDEIRA. Habitação Social - Projetos de um Brasil. *Épisode 5 - Brasília | Cellândia*. Vimeo video, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

Bibliographie : Frise

agencelMmedia (s. d.). Accueil [Chaîne YouTube]. YouTube. <https://www.youtube.com/user/agencelMmedia>

ABDALLAH, Mogniss H. 2013. « J'y suis, j'y reste ». *Plein droit* 98 (3) : 36-40. <https://doi.org/10.3917/pld.098.0036>.

« Reappropriating the banlieue space in Nanterre ». *The Funambulist*, n° 21: 24- 29.

BEN YAHMED, Sarra. 2011. « Quelques jalons dans l'histoire du logement social ». *Regards croisés sur l'économie* 9 (1) : 244-46. <https://doi.org/10.3917/rce.009.0244>.

BONDUKI, Nabil Georges, et Ana Paula Koury, éd. 2012. *Os pioneiros da habitação social*. Vol. I-II. São Paulo, SP : São Paulo, SP, Brasil: Editora Unesp ; Edições Sesc.

« Origens da habitação social no Brasil ». *Análise Social* 29, n° 127 (1994) : 71132.

BRUAND, Yves. 1973. « L'architecture contemporaine au Brésil ». Lille.

CANTEUX, Camille. 2014. *Filmer les grands ensembles. Villes rêvées, villes introuvables : une histoire des représentations audiovisuelles des grands ensembles, milieu des années 1930 -début des années 1980*. Grane : Créaphis Editions.

CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE. 29 avril 2017. *L'entre-deux barres : une ethnographie de la transformation des ensembles de logements collectifs par leurs habitants*. [Conférence]. Paris. <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/videos/collection/2530?text=&page=0>

27 mars 2008. *Le logement ouvrier : de l'utopie à la réalité*. [Conférence]. Paris. <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/le-logement-ouvrier-de-lutopie-la-realite>

DE OLIVEIRA André, « Maio de 1968 não foi um mês no Brasil, mas um ano inteiro » *EL PAIS Brasil*, 09 juin, 2018. https://brasil.elpais.com/brasil/2018/06/05/cultura/1528224984_573224.html

DUBET, François, et Didier Lapeyronnie. 1992. *Les quartiers d'exil*. L'Epreuve des faits. Paris : Editions du Seuil.

EFFOSSE, Sabine, et Alain Plessis. 2013. *L'invention du logement aidé en*

France : L'immobilier au temps des Trente Glorieuses.
FOURCAUT, Annie, éd. 1992. *Banlieue rouge, 1920 - 1960 : années Thorez, années Gabin ; archétype du populaire, banc d'essai des modernités*. Série mémoires 18. Paris : Ed. Autrement.

GRELLEY, Pierre. 2014. « Contrepoint - Coup d'œil sur la loi Loucheur ». *Informations sociales* 184 (4) : 31-31. <https://doi.org/10.3917/inso.184.0031>.

JAZOULI, Adil, et Maria do Céu Cunha. 1995. *Une saison en banlieue : courants et perspectives dans les quartiers populaires*. Paris : Plon.
Journal Officiel de la République Française. 5 avril 1973 page 3864. Circulaire du 21 mars 1973. s. d.

KAMOUN, Patrick. 2005. « Financement du logement social et évolutions de ses missions. De 1894 (loi Siegfried) à nos jours ». *Informations sociales* 123 (3) : 20-33. <https://doi.org/10.3917/inso.123.0020>.

MONTEIRO, Joao Carlos. 2016. « Le Logement Social au Brésil ». *VRM*, décembre. [http:// www.vrm.ca/le-logement-social-au-bresil/](http://www.vrm.ca/le-logement-social-au-bresil/).

PAOLO, Bruna. 2015. « Habitação social no Brasil ». *Estudos Avançados* 29 (83): 317-26. <https://doi.org/10.1590/S0103-40142015000100016>.

RUBIN, Graziela Rossatto, et Sandra Ana Bolfe. « O desenvolvimento da habitação social no Brasil ». *Ciência e Natura* 36, n° 2 (2014): 2012013.

RUTY, Erwan. 2020. *Une histoire des banlieues françaises*. Paris : Éditions François Bourin.

SOUCHAUD, Sylvain. « Les périodes migratoires du peuplement au Brésil. De la fin du XIXe siècle à nos jours ». *Hommes & migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, n° 1281 (1 septembre 2009) : 3039. <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.370>.

THE FUNAMBULIST PODCAST, 2020. « Empalot, Toulouse. Une interview de Meryem Bahia », 7 mai 2020. <https://thefunambulist.net/podcast/quartiers-populaires-02-meryem-bahia-empalot-toulouse>

VALLADARES, Licia. 2000. « A gênese da favela carioca. A produção anterior às ciências sociais ». *Revista Brasileira de Ciências Sociais* 15 (44): 05-34. <https://doi.org/10.1590/S0102-69092000000300001>.

WIEVIORKA, Michel, et Philippe Bataille. 1999. *Violence en France*. L'Epreuve des faits. Paris : Seuil.

Table des illustrations : Frise

br1 Bairro Operário Marechal Hermes, 1913, Rio de Janeiro, Palmiro Serra Pulcheiro. Source : Bonduki, Nabil Georges, et Ana Paula Koury, éd. Os pioneiros da habitação social. Vol. I. São Paulo, SP : São Paulo, SP, Brasil: Editora Unesp ; Edições Sesc, 2012.

br2 Vila operária, 1932, Gamboa – Rio de Janeiro, Lúcio Costa et Gregori Warchavchik. Source : enciclopedia.itaucultural.org.br

br3 Conjunto Residencial Vila Guiomar, 1953, Santo André – São Paulo, IAPI – Carlos Frederico Ferreira. Source : Bonduki, Nabil Georges, et Ana Paula Koury, éd. Os pioneiros da habitação social. Vol. I. São Paulo, SP : São Paulo, SP, Brasil: Editora Unesp ; Edições Sesc, 2012.

br4 Edifício Japurá, 1945, São Paulo, IAPI – Eduardo Kneese de Mello. Source: chc.fau.usp.br

br5 Conjunto Residencial Prefeito Mendes de Moraes (Pedregulho), 1946, Rio de Janeiro, DHP – Affonso Eduardo Reidy, Carmen Portinho
Source: archdaily.com.br

br6 Cruzada São Sebastião, 1955, Rio de Janeiro, Dom Hélder Câmara. Source : Bonduki, Nabil Georges, et Ana Paula Koury, éd. Os pioneiros da habitação social. Vol. I. São Paulo, SP : São Paulo, SP, Brasil: Editora Unesp ; Edições Sesc, 2012.

br7 Ville de Brasília. Source: revue-internationale.com

br8 Conjunto Habitacional Zezinho Magalhães, 1972, João Batista Villanova Artigas, Paulo Mendes Da Rocha, Fábio Penteado. Source : Bonduki, Nabil Georges, et Ana Paula Koury, éd. Os pioneiros da habitação social. Vol. I. São Paulo, SP : São Paulo, SP, Brasil: Editora Unesp ; Edições Sesc, 2012.

br9 Conjunto habitacional construit par le BNH , zone Ouest de São Paulo Source : Bonduki, Nabil Georges, et Ana Paula Koury, éd. Os pioneiros da habitação social. Vol. I. São Paulo, SP : São Paulo, SP, Brasil: Editora Unesp ; Edições Sesc, 2012.

br10 Conjunto Campanha Gaúcha, construction en mutirão autogéré, 1992, zone Est de São Paulo. Source : Bonduki, Nabil Georges, et Ana Paula Koury, éd. Os pioneiros da habitação social. Vol. I. São Paulo, SP : São Paulo, SP, Brasil: Editora Unesp ; Edições Sesc, 2012.

br11 Constructions du programme Minha Casa, Minha Vida, São Luís. Image: Palácio do Planalto/Isac Nóbrega

fr1 Cité ouvrière de Mulhouse, 1853-97, Mulhouse, SOMCO. Source: gallica.bnf.fr

fr2 Quartier des États-Unis, 1920-35, Lyon, Tony Garnier. Source: wikipedia

fr3 Cité du Champ des Oiseaux, 1933, Bagneux, Société HBM Pax. Source: patrimoine.seinesaintdenis.fr

fr4 Cité de la Muette et camp de Drancy, 1929-45, Drancy, Eugène Beaudoin & Marcel Lods, Henri Sellier. Source: lemag.seinesaintdenis.fr

fr5 Cité Radieuse, 1947-52, Marseille, Le Corbusier. Source: citera-dieuse-marseille.com

fr6 Cité des 4000, 1956-58, La Courneuve, Clément Tambuté & Henri Delacroix, Paris Habitat. Source: les40kartierslesplusdif2.skyrock.com

fr7 Grand Ensemble de Sarcelles, 1961, Sarcelles, Logeco. Source: franceculture.fr

fr8 Les Minguettes, 1965, Vénissieux, Eugène Baudoin. Crédits photo: Maxime Jegat

fr9 Cité de transit Gutenberg, 1971, Nanterre, Cetrafa. Source: associationdesbidonvillesetdescitesdetransits.overblog.com

fr10 Démolition de la tour 6, Les Minguettes, 1983. Source: numelyo.bm-lyon.fr

fr11 Cité Gagarine, 1963, Ivry-sur-Seine, Henri et Robert Chevallier. Source: leparisien.fr

Table des illustrations : Catalogue

a1 *Foyers Sonacotra en lutte*. Affiche du comité de coordination des foyers Sonacotra en grève, années 1970 – melting-post.fr: <https://melting-post.fr/page/5>

a2 *Loyer décent, abolition du régime caserne*. Foyers Sonacotra, années 1970 – metling post : <https://melting-post.fr/page/11>.

a3 Manifestations pour les logements – capture d'écran : Série/ documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 7 Cidade de Deus*. Vimeo video, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

a4 Réunion de l'association des habitants de la Cité des Potagers à Nanterre - capture d'écran : documentaire. *Autopsie d'une cité : Les Potagers à Nanterre* agenceIMédia, 1987, Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=DROCFVcfwz4&t=1s>

a5 *Rock Against Police*. Affiche d'un concert gratuit en banlieue parisienne, années 1980. Radiopanik.org : <https://www.radiopanik.org/emissions/l-heure-de-pointe/rock-against-police/>

a6 Lunatic. *Si tu kiffes pas...* 2006. Hauts-de-Seine : 45 Scientific. Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=DFvJYs6SL00>

a7 *Zaâma d'banlieue*. Affiche d'un concert gratuit en banlieue lyonnais organisé par le collectif Zaâma d'banlieue, 1981. Sinedjib.com : <https://sinedjib.com/index.php/2020/06/08/zaama-de-banlieue/>

a8 Manifestations pour le logement - capture d'écran : Série/ documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 7 Cidade de Deus*. Vimeo video, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

b1 Construction d'extensions en façade- capture d'écran : Série/ documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 8 Conjunto Habitacional Pedro I - Capitão Teixeira*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

b2 Construction d'extensions sur balcon - capture d'écran : Série/ documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 2 IAPI Lagoinha*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

b3 Construction d'extensions en façade, habitation et magasins - capture d'écran : Série/documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 8 Conjunto Habitacional Pedro I - Capitão Teixeira*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

b4 Souvenirs d'une habitante : *Ibid.*

b5 Visite du quartier de la Cravache à Marseille – capture d'écran. L'écho Des Banlieues, août 2020. *La Cravache – Marseille*. Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=Or5kQkXcvKk&t=139s>.

b6 *Ibid.*

b7 Construction d'extensions en façade, magasins - capture d'écran : Série/documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 8 Conjunto Habitacional Pedro I - Capitão Teixeira*, 26:00. 27.03.2020

b8 Gargote en containers - capture d'écran : film. Benyamina, Hou-da. *Divines*. Easy Tiger, 2016, 1h45mn.

b9 Souvenirs d'un habitant : Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 8 Conjunto Habitacional Pedro I - Capitão Teixeira*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

b10 Souvenirs d'un habitant : Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 8 Conjunto Habitacional Pedro I - Capitão Teixeira*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

b11 Construction d'extensions sur le toit, habitation - capture d'écran : *Ibid.*

c1 Intérieur, salle à manger familiale - capture d'écran : film. Chibane, Malik. *Hexagone*, Alhambra Films, 1994, 1h30mn.

c2 Intérieur d'une habitation, salon et cuisine - capture d'écran : Série/documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 6 CECAP Cumbica*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

c3 Intérieur d'une habitation, chambre à coucher - capture d'écran : *Ibid.*

c4 Intérieur d'une habitation, chambre à coucher - capture d'écran : *Ibid.*

c5 Intérieur, chambre à coucher - capture d'écran: film. Kassovitz, Mathieu, *La Haine*. Lazennec & Associés, 1995, 98mn.

d1 Rencontre dans un hall d'entrée - capture d'écran : film. Chibane, Malik. *Hexagone*, Alhambra Films, 1994, 1h30mn.

d2 Petit déjeuner entre voisins, capture d'écran, groupe facebook : Minhocão da Gavea - Conjunto Residencial Marques de São Vicente. 29.09.2019 https://www.facebook.com/minhocaogavea/?ref=page_internal

d3 Occupation d'un rez-de-chaussée par l'association AGORA à Vaulx-en-velin - capture d'écran : documentaire. *Vaulx-en-velin: de la Révolte d'oct. 1990 à l'association AGORA*, agenceIMédia, 1990, Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=9O7hWuFriBg>.

d4 Discussion par affiches à propos de l'assemblée, capture d'écran, groupe facebook : Minhocão da Gavea - Conjunto Residencial Marques de São Vicente. 11.09.2019 https://www.facebook.com/minhocaogavea/?ref=page_internal

d5 Rencontre sur une coursive, photo. Bach, Arnau, *Suburbia, Cité des Cosmonautes*. Département 93, Paris, France, mars 2015.

d6 Rencontre sur une toiture - capture d'écran: film. Kassovitz, Mathieu, *La Haine*. Lazennec & Associés, 1995, 98mn.

d7 Jeux sur le patio - capture d'écran : Série/documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 3 Pedrogulho*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

d8 Occupation d'un hall d'entrée, photo. Arnau, *Suburbia, Cité des Cosmonautes*. Département 93, Paris, France, mars 2015.

d9 Événement organisé par les habitants - capture d'écran : Série/documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 3 Pedrogulho*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

d10 Activités au rez de chaussée, stands - capture d'écran : Documentaire, Gabriel Zagury, « Cruzada », LeMetro, 2013. <https://www.youtube.com/watch?v=YUFAITgdPuo>

d11 Ameublement de l'espace public - capture d'écran: documentaire. Antenne 2, *Les Minguettes*, 1987. Archives ina.fr: <https://www.ina.fr/video/CAB87030324>

d12 Ameublement de l'espace public - capture d'écran instagram. Usrofficiel, Trappes, novembre 2020. <https://www.instagram.com/p/CHdn-jtJ-Xk/>

d13 Entraînement de scooter sur un terrain vague - capture d'écran, film: Benyamina, Houda. *Divines*. Easy Tiger, 2016, 1h45mn.

d14 Investissement d'une rue pour des activités - capture d'écran : Documentaire, Gabriel Zagury, « Cruzada », LeMetro, 2013. <https://www.youtube.com/watch?v=YUFAITgdPuo>

e1 Portail de sécurité construit par une habitante - capture d'écran : Documentaire, Gabriel Zagury, « Cruzada », LeMetro, 2013. «Cruzada». Documentário de Gabriel Zagury sobre a Cruzada São Sebastião (LeMetro, 2013)

e2 Témoignage d'un jeune de vingt ans à propos de son quartier. Abzouz, Yunes, *Dans les quartiers populaires, le "tout sécuritaire" contamine jusqu'au mobilier urbain*, 28 décembre 2020, *Bondy Blog*. <https://www.bondyblog.fr/societe/dans-les-quartiers-populaires-le-tout-securitaire-contamine-jusquau-mobilier-urbain/>

e3 Portail de sécurité construit par un habitant - capture d'écran : Documentaire, Gabriel Zagury, « Cruzada », LeMetro, 2013. «Cruzada». Documentário de Gabriel Zagury sobre a Cruzada São Sebastião (LeMetro, 2013)

e4 Portail de sécurité construit par un.e habitant.e - capture d'écran : *Ibid.*

e5 Manifestation organisée par le collectif Justice pour Adama. *Une marche contre les violences policières demandant « justice pour Adama »* le 20 juillet 2019. Kenzo Tribouillard/AFP.

e6 Campement de police dans un local d'immeuble. Franceinfo, *Minguettes: la reconquête des bleus*, 2020. Dailymotion: <https://www.dailymotion.com/video/x7rruo8>

f1 Investissement d'un espace de distribution - capture d'écran instagram. kebe93, seinesaintdenishabitat, novembre 2020. <https://www.instagram.com/p/CHxkiHYsyNk/>.

f2 Débordement de linges étendus sur la façade - capture d'écran : Série/documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 3 Pedrogulho*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

f3 Concert en façade - capture d'écran film. Kassovitz, Mathieu, *La Haine*. Lazennec & Associés, 1995, 98mn.

f4 Ameublement de l'espace public - photo. Landon, Jean-Michel, *Gonflés à bloc*, Créteil, 2012. <https://linstablephoto.fr/en-bas-des-blocs/>

f5 Transport de choses par la fenêtre - capture d'écran : Documentaire, Gabriel Zagury, « Cruzada », LeMetro, 2013. <https://www.youtube.com/watch?v=YUFAITgdPuo>

f6 Débordement de linges étendus sur la façade - capture d'écran : Documentaire, Gabriel Zagury, « Cruzada », LeMetro, 2013. <https://www.youtube.com/watch?v=YUFAITgdPuo>

f7 Occupation des circulations avec des affaires personnelles - capture d'écran : *Ibid.*

f8 Séchage de linge dans la cours intérieure - capture d'écran: Série/documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 8 Conjunto Habitacional Pedro I - Capitão Teixeira*, 26:00. 27.03.2020

f9 Séchage de linge sur la façade - capture d'écran : Documentaire, Gabriel Zagury, « Cruzada », LeMetro, 2013. «Cruzada». Documentário de Gabriel Zagury sobre a Cruzada São Sebastião (LeMetro, 2013)

f10 Vie en façade - capture d'écran insagram. Crocoqueen, echo-banlieues, Argenteuil, juin 2020. <https://www.instagram.com/p/CBIG1vGIZ-nA/>

f11 Occupation des circulations avec les affaires personnelles - capture d'écran : Documentaire, Gabriel Zagury, « Cruzada », LeMetro, 2013. <https://www.youtube.com/watch?v=YUFAITgdPuo>

g1 Activités économiques dans l'habitation ; coiffure - capture d'écran : Série/documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 3 Pedrogulho*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

g2 Activités économiques dans l'habitation ; coiffure - capture d'écran : Documentaire, Gabriel Zagury, « Cruzada », LeMetro, 2013. «Cruzada». Documentário de Gabriel Zagury sobre a Cruzada São Sebastião (LeMetro, 2013)

g3 Salon de coiffure dans un appartement - capture d'écran: film. Benyamina, Houda. *Divines*. Easy Tiger, 2016, 1h45mn.

g4 Deal de rue sur un parking - capture d'écran: reportage. Franceinfo, *Minguettes: la reconquête des bleus*, 2020. <https://www.dailymotion.com/video/x7rruo8>

g5 Lieu de culte dans l'habitation - capture d'écran : Documentaire, Gabriel Zagury, « Cruzada », LeMetro, 2013. <https://www.youtube.com/watch?v=YUFAITgdPuo>

g6 Vente de produits de beauté - capture d'écran : Documentaire, Gabriel Zagury, « Cruzada », LeMetro, 2013. <https://www.youtube.com/watch?v=YUFAITgdPuo>

g7 Trafic de drogue en appartement - capture d'écran: film. Benyamina, Houda. *Divines*. Easy Tiger, 2016, 1h45mn.

h1 Affiche du duo de rap PNL sur le bâtiment de leur enfance avant sa démolition. Intervention en 2019. 94.citoyens.com: <https://94.citoyens.com/2019/de-gagarine-a-pnl-la-fin-dune-cite-a-ivry-sur-seine,30-08-2019.html>

h2 Le Chibani de Malakoff, fresque murale de l'artiste Vince, 2016, Ville de malakoff. <https://www.malakoff.fr/9-527/actualites/fiche/inauguration-de-la-fresque-le-chibani.htm>

h3 Hall d'entrée, capture d'écran - instgram. Nogent-sur-Oise. <https://www.instagram.com/echobanlieues/>

h4 Tag : « *O IAPI É NOIS* » LE IAPI C'EST NOUS - capture d'écran : Série/documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode2 IAPI Lagoinha*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

h5 L'skadrille (ft. Sniper), *Bons moments*, 2005. Paris: Warner Music France. Dailymotion: <https://www.dailymotion.com/video/xesj2>

i1 Retour à la cité de transit de Gutenberg après sa démolition, capture d'écran : documentaire. *Nanterre - l'Après-transit - février 1986*, agenceIMédia, 1986, Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=x-ud5gZL2XFQ>

i2 PNL. *Chang*, 2019. Paris : QLF Records. Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=AOpA4hVwoDU>

i3 Récit d'un habitant du groupe « *vaqueria* » à propos de l'occupation de l'espace publique. Série/documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 6 CECAP Cumbica*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

i4 Démolition de trois tours d'habitation aux Minguettes, 1983. Vénissieux, *carte postale sonore Monmousseau-Herriot*, latribuherisson.com: <https://latribuherisson.com/carte-postale-sonores-a-monmousseau-herriot-minguettes/>

i5 Souvenirs d'un habitant à propos du changement de mode de vie. Série/documentaire, Piquebandeira. *Habitação Social - Projetos de um Brasil. Épisode 3 Pedrogulho*, 26:00. 27.03.2020. <https://vimeo.com/ondemand/habsocial>

i6 Témoignage d'une ancienne habitante de la Cité Gagarine avant la démolition, capture d'écran : reportage. *Démolition de la cité Gagarine à Ivry : disparition d'un mythe*. Le Parisien, 2019, Youtube : https://www.youtube.com/watch?v=VBR6xjaxz28&feature=emb_logo

i7 Témoignage d'un membre des CROMS sur les travaux de renouvellement aux Mureaux. Ott, Manon et Laure Vermeersch, 2019. *Aux Mureaux, il était une fois les CROMS. Entretien avec Birane, Diak, Mao & Salif*. Dans *Vacarme*, n°87, pp. 110-116.

i8 Souvenirs de la Cité de transit Gutenberg. *Nanterre - l'Après-transit - février 1986*, agenceIMédia, 1986, Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=xud5gZL2XFQ>